



HAL
open science

Le concept d'erreur dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem

Jacques Atiogbe Koudjodji

► **To cite this version:**

Jacques Atiogbe Koudjodji. Le concept d'erreur dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem. Philosophie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2023. Français. NNT : 2023TOU20042 . tel-04749980

HAL Id: tel-04749980

<https://theses.hal.science/tel-04749980v1>

Submitted on 23 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Fédérale



Toulouse Midi-Pyrénées

THÈSE

En vue de l'obtention du
DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université Toulouse 2 - Jean Jaurès

Présentée et soutenue par

Jacques Atiogbé KOUDJODJI

Le 19 septembre 2023

Le concept d'erreur dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem

Ecole doctorale : **ALLPHA - Arts, Lettres, Langues, Philosophie, Communication**

Spécialité : **Philosophie**

Unité de recherche :

ERRAPHIS - Équipe de Recherches sur les Rationalités Philosophiques et les Savoirs

Thèse dirigée par

Paul-antoine MIQUEL

Jury

M. Arnaud FRANCOIS, Rapporteur

Mme Gertrudis VAN DE VIJVER, Rapporteur

M. Charles WOLFE, Examineur

M. Paul-antoine MIQUEL, Directeur de thèse

Université Toulouse 2-Jean Jaurès
Laboratoire ERRAPHIS



THÈSE

Pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ

Philosophie des sciences

**Le concept d'erreur dans la philosophie biologique de
Georges Canguilhem.**

Présentée et soutenue publiquement

Par Atiogbé Jacques KOUDJODJI

Thèse dirigée par

Paul-Antoine MIQUEL

JURY

M. Arnaud FRANCOIS, Professeur à l'Université de Poitiers

Mme Gertrudis VAN DE VIJVER, Professeur à l'Université de Gant

M. Charles WOLFE, Professeur à l'Université Toulouse 2 Jean Jaurès

DÉDICACE

À la mémoire de mon père

À la mémoire de mon frère

À ma mère qui m'a appris que la meilleure connaissance est celle qui mène les hommes vers les hommes.

À ma chère épouse Francine

À nos deux enfants Camille et Ambre

REMERCIEMENTS

Je remercie, avant tout, Jésus-Christ qui m'a accordé la grâce de faire ce travail.

Je voudrais témoigner ici toute ma gratitude et ma reconnaissance à mon directeur de thèse, Monsieur Paul-Antoine Miquel, pour m'avoir guidé, accompagné dans cette aventure. Qu'il soit remercié pour sa disponibilité permanente et pour les encouragements qu'il m'a prodigués.

Je tiens également à remercier le département de philosophie de l'Université de Toulouse 2 Jean Jaurès, pour son apport à la réalisation de mon travail.

J'adresse, pour finir, mes remerciements à la directrice et au directeur de l'École doctorale Allph@, Madame Hilda INDERWILDI et Monsieur Stéphane PUJOL, à l'ensemble des enseignants, à la Directrice du laboratoire Erraphis, Madame Elsa DORLIN et Monsieur Charles WOLFE et à mes condisciples qui m'ont soutenu tout au long de mes travaux.

SOMMAIRE

DÉDICACE.....	2
REMERCIEMENTS	5
SOMMAIRE.....	7
INTRODUCTION GÉNÉRALE	13
1. L'ŒUVRE ET LA DÉMARCHE DE GEORGES CANGUILHEM.....	23
INTRODUCTION.....	25
1.1. LES PRÉMISSSES DE LA PHILOSOPHIE BIOLOGIQUE DE GEORGES CANGUILHEM	27
1.1.1. La philosophie de la biologie de Georges Canguilhem	28
1.1.2. Le renversement doctrinal dans la connaissance de la vie	32
1.1.3. Vers une nouvelle perspective dans la connaissance de la vie.....	37
1.1.4. L'héritage conceptuel de Canguilhem dans la philosophie de la biologie ...	40
1.2. CANGUILHEM ET LE DÉPASSEMENT DE L'ÉPISTÉMOLOGIE TRADITIONNELLE	44
1.2.1. De la tension dans la connaissance du vivant	45
1.2.2. Quelque critique de la biologie moderne	48
1.2.3. De la connaissance de la vie à la logique de la vie	52
1.3. CLAUDE BERNARD ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA BIOLOGIE MODERNE.....	55
1.3.1. L'influence de la méthode expérimentale de Claude Bernard.....	56
1.3.2. Le Principe de la méthode expérimentale de Claude Bernard.....	58
1.3.3. De la connaissance de la vie à la logique de la vie.....	60
1.4. DE LA COMPRÉHENSION DU VIVANT.....	64
1.4.1. De la logique du vivant.....	64
1.4.2. De la question des valeurs vitales inférieures et supérieures	68
1.4.3. Le dynamisme des valeurs vitales	71
CONCLUSION	76
2. DU STRUCTURAL AU STRUCTUREL CHEZ GEORGES CANGUILHEM	79
INTRODUCTION.....	81
2.1. L'INDIVIDUALITÉ DANS LA PHILOSOPHIE DE GEORGES CANGUILHEM.....	83
2.1.1. Le concept d'Individualité Chez Canguilhem.....	84
2.1.2. Approche opératoire du concept d'individualité	87
2.1.3. Individualité : une réalité biologique par excellence.....	88

2.1.4. Individualité et discontinuité biologique	91
2.1.5. De la relation dans l'individuation biologique	98
2.2. LA QUESTION DES STRUCTURES VITALES DANS LA PHILOSOPHIE BIOLOGIQUE DE CANGUILHEM	103
2.2.1. Du dynamisme vital.....	103
2.2.2. Du structural	107
2.2.3. Valeur vitale négative	110
2.2.4. Le positivisme des valeurs vitales.....	113
2.2.5. Assurance structurelle	116
2.3. DE LA NORMATIVITÉ BIOLOGIQUE.....	121
2.3.1. Le dépassement normatif.....	122
2.3.2. Allure de la vie.....	127
2.3.3. L'altérité vitale.....	131
CONCLUSION	136
3. LE PROJET GNOSEOLOGIQUE : LA THÉORIE DE LA CONNAISSANCE DE LA VIE	138
INTRODUCTION.....	139
3.1. DU RAPPORT DU CONCEPT ET DE LA VIE CHEZ GEORGES CANGUILHEM....	141
3.1.1. Considération problématique et étymologique	142
3.1.2. De la connaissance de la vie par concept	145
3.1.3. La double réalité du concept	149
3.1.4. L'erreur: Une donnée vitale mais aussi logique.....	153
3.1.5. De la non-réciprocité entre la vie et le concept	154
3.2. DES VALEURS VITALES NÉGATIVES : LE CAS DE L'ERREUR INNÉE DU MÉTABOLISME	158
3.2.1. Canguilhem, philosophe de l'erreur	159
3.2.2. Le vivant, une réalité erronée par nature	164
3.2.3. L'Erreur innée comme principe structurel du vivant	168
3.2.4. De l'erreur biologique du point de vue logique	174
3.3. DE LA MONSTRUOSITÉ DANS LA CONNAISSANCE DE LA VIE.....	178
3.3.1. Le problème de l'Anomalie ou considération sur l'anomalie	178
3.3.2. De l'extrapolation dans la connaissance de la vie : le cas de l'anomalie..	181
3.3.3. De la monstruosité à la conservation : un dynamisme vital en perspective	188

3.4. DE L'ONTOLOGIE BIOLOGIQUE CHEZ CANGUILHEM	193
3.4.1. De la question de l'individu	194
3.4.2. L'individu comme référence absolue	199
3.4.3. De la biologie au matérialisme : un pluralisme productif	204
3.4.4. Homogénéité méthodologique	208
3.5. DE L'ASSIMILATION DANS LE PROCESSUS VITAL	215
3.5.1. De la nécessité de l'assimilation dans la vie	216
3.5.2. De la contingence dans la vie	224
3.5.3. De la contingence à la création : une question de dépassement	227
3.5.4. Le logos vital	231
CONCLUSION.....	237
4. BIBLIOGRAPHIE	251
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.....	253
4.1. WEBOGRAPHIE OU SITOGRAPHIE	263
5. ANNEXES	265
6. INDEX.....	269

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Les recherches que nous exposons dans le cadre de ce travail cherchent à déterminer le centre critique à partir duquel on peut tirer une compréhension d'ensemble de la philosophie biologique de Georges Canguilhem. « *C'est dans ce contexte qu'il faut situer certaines tentatives récentes en vue d'identifier une thèse centrale dans son œuvre. Ainsi, François Dagognet et Guillaume Le Blanc ont opportunément insisté sur l'idée de normativité du vivant²* ». Pourtant, Jean GAYON estime que le concept de normativité ne saurait constituer la grille de lecture fondamentale de l'œuvre de Canguilhem. Certes, la question de la normativité occupe une place de choix dans cette philosophie. A certains égards, nous pensons que la philosophie biologique du Français cherche à répondre à « cette interrogation commune qui, en termes très généraux, pourrait être ainsi formulée : pourquoi l'existence humaine est confrontée à des normes ? D'où celles-ci tirent leur pouvoir ? Et dans quelle direction orientent-elles ce pouvoir ?³ ». En se référant à Macherrey, on se rend compte justement que le centre névralgique de la philosophie biologique du Français est du côté des valeurs vitales négatives. Ainsi, la compréhension du mouvement d'ensemble de l'œuvre de l'épistémologue nécessite la prise en considération de ces valeurs vitales négatives. Par conséquent, nous estimons que « chez G Canguilhem, ces questions se nouent autour du concept de valeurs négatives⁴ ». En ce qui nous concerne, nous pensons que le cœur de cette philosophie tire ses principales ressources dans une compréhension originale des « valeurs vitales négatives ». Dès lors, la question de « l'erreur innée du métabolisme » apparaît comme l'épicentre d'un processus structurel. Nous assistons en quelque sorte à un mouvement ondulatoire dont le point cardinal souligne la nécessaire compréhension des ratés de la vie et de leur devenir. La philosophie biologique de Georges Canguilhem cherche à comprendre la nature de ces ratés et plus encore leur signification

² Gayon Jean , « Le concept d'individualité » In *Lecture de Canguilhem : Le Normal et le Pathologique*, Lyon, 2000, Ens éditions,p.21.

³ MACHEREY Pierre, *De Canguilhem à Canguilhem en passant par Foucault* , Paris 1993, p. 286

⁴ MACHEREY Pierre, *De Canguilhem à Canguilhem en passant par Foucault*, Paris 1993, p286

dans la production générale de la vie. Il est donc logique de penser que la détermination du sens des ratés de la vie devient le marqueur décisif pour comprendre la philosophie de l'épistémologue français. Mais, soulignons d'emblée qu'il n'est pas question pour Canguilhem de déterminer le fondement d'une tératologie positive. Le philosophe cherche tout simplement à saisir la portée du processus vital par la mise en considération des valeurs vitales négatives par opposition à des valeurs dites normales et positives. Par conséquent, la philosophie de la biologie de Canguilhem offre un champ d'interprétation par excellence de l'interprétation des erreurs de la vie.

Dans une première approche de l'exégèse de l'œuvre du philosophe français, on peut logiquement penser que sa philosophie constitue un dialogue conceptuel avec la biologie de son temps. Car, « *On admet trop facilement l'existence entre la connaissance et la vie d'un conflit fondamental, et tel que leur aversion réciproque ne puisse conduire qu'à la destruction de la vie par la connaissance ou à la dérision de la connaissance par la vie*⁵ ». Ainsi, le rapport de la connaissance comme processus analytique à la vie du vivant en tant qu'un processus caractérisé par un dynamisme singulier, est un problème fondamental dans la connaissance de la vie. Ce problème fondamental est ainsi devenu, dans l'histoire de la biologie, une préoccupation épistémologique majeure. En réalité, dans la philosophie de la biologie, Canguilhem cherche à déterminer la validité des concepts et les catégories analytiques qui permettent la connaissance du vivant. Dire que ce problème est épistémologique, c'est aussi admettre qu'il est scientifique, dans la mesure où on cherche à produire un savoir qui s'inscrit dans une démarche générale de production de la connaissance sur la vie. De toute évidence, on peut circonscrire le problème du rapport de la connaissance à la vie comme suit :

Le problème, soulevé par [ce rapport de la connaissance à la vie] est toujours celui de la réductibilité ; et dire que ce problème est scientifique, c'est dire qu'il doit être

⁵ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin 1965, p12.

traité par l'analyse expérimentale, par l'observation interprétative et le raisonnement déterministe⁶.

On peut donc penser que le problème de la réductibilité se manifeste alors à deux niveaux. D'une part, on assiste à la réductibilité de l'objet de connaissance. D'autre part, on voit une transposition de méthode du monde physique dans le monde vivant. Cela conduit inévitablement à interpréter le vivant en termes d'erreur et de vérité. Il y a donc, dans le problème de réductibilité méthodologique, une confusion, ou simplement une inversion des valeurs. Car,

Les concepts fondamentaux de la biochimie des acides aminés et des macromolécules sont des concepts empruntés à la théorie de l'information tels que code ou message, dans la où les structures de la matière de la vie sont des structures d'ordre linéaire, le négatif de l'ordre c'est l'intervention, le négatif de la suite c'est la confusion et la substitution d'un arrangement à un autre c'est l'erreur.⁷

Dans cette perspective, la biologie expérimentale en vient à utiliser des concepts logico-déductifs dans la production du savoir sur le vivant. Aussi confère-t-elle aux données vitales une valeur opératoire analogue aux concepts analytiques des sciences de la matière. Fort des catégories logico-déductives, la biologie « *s'efforce d'explorer ; ou elle cherche à instaurer un ordre, ou elle tente de constituer un monde de relations abstraites en accord, non seulement avec les observations et les techniques, mais aussi avec les pratiques, les valeurs, les interprétations en vigueur* ». ⁸ Au regard du constat de François Jacob, on peut constater qu'on assiste à un renversement d'ordre dans la connaissance de la vie. Ainsi, dans le cadre de la production générale du savoir, il n'est point question de nier l'existence d'une tension permanente dans le rapport particulier qu'entretient la « connaissance de la vie » à la vie du vivant. Dire que ce problème est scientifique oblige également à s'éloigner des catégories dogmatiques qui ne tirent leur fondement analytique que dans une

⁶ Georges Canguilhem, *Les sciences de la vie*, p. 117.

⁷ Georges Canguilhem, « Un nouveau concept en pathologie » in *Le Normal et le pathologique*, éd. Quadige, 2011, p.208.

⁸ François Jacob, *La logique du vivant*, p.19.

forme d'absoluité d'un savoir fermé sur lui-même. Or, la démarcation kantienne de l'ordre de la connaissance, à partir des catégories phénoménales et nouménales interdit, en dernière analyse, de tirer la connaissance scientifique du monde métaphysique. Par conséquent, la connaissance biologique ne peut de même tirer ses concepts opératoires des catégories métaphysiques et dogmatiques. Dans ce contexte de détermination des cadres de production de la connaissance scientifique, Kurt Goldstein circonscrit le cadre d'investigation biologique en ces termes : « La connaissance biologique est l'acte créateur toujours répété par lequel l'Idée de l'organisme devient pour nous de plus en plus un événement vécu, une espèce de vue, au sens que lui donne Goethe, vue qui ne perd jamais contact avec des faits très empiriques⁹ ».

De ce qui précède, on peut considérer la vie du vivant comme un processus dynamique, ou du moins comme un processus de création continue enraciné dans une réalité empirique. Ce processus, disons-le, ne perd jamais de vue « l'équilibre » de l'organisme en tant que totalité. Certainement, il y a dans la vie un « Tout » indivisible dont l'activité ne peut se comprendre qu'en fonction de la conservation de la totalité. L'activité dans la vie s'explique donc comme un événement sans cesse créateur de nouveauté et de singularité. Cette opération créatrice continue de valeur vitale n'est pas ex-nihilo. Celle-ci trouve aussi bien sa signification que sa source dans l'expérience. L'expérience, dans sa dimension empirique, est donc le cadre dans lequel le vivant se laisse saisir par la connaissance. Elle est également le cadre dans lequel se déploie le processus vital sous la forme d'un épanouissement ou d'un dynamisme vital. L'expérience est donc une donnée fondamentale et irréductible dans l'ordre de la connaissance et de la maîtrise du vivant. En clair, il y a donc une corrélation irréductible entre le vivant et son environnement. Or, dire qu'il existe une corrélation irréductible entre le vivant et son milieu revient à penser, à notre entendement, qu'il y a une interaction entre le vivant et son milieu. Dans ce cadre, le vivant

⁹ Kurt Goldstein, *La structure de l'organisme*, p.318.

réagit en fonction des défis que lui impose son environnement. Ce qui laisse à penser que le degré des structures organiques constitue une réponse aux défis que l'environnement impose au vivant. Si le processus vital se conçoit dans l'activité de la vie, alors l'erreur est une donnée originelle de cette activité.

On voit donc que le problème de l'erreur est fondamental dans la connaissance de la vie, mais aussi dans la vie comme activité. Dans cette optique, il est question pour Canguilhem de trouver un fondement interprétatif des ratés de la vie. Ainsi, les ratés de la vie trouveront leur validité dans une perspective explicative de la vie. Pour parvenir à la formalisation d'une théorie de la vie qui intègre les ratés de la vie, le philosophe va conjuguer deux concepts principaux, que sont le monstrueux et l'erreur innée. On est donc en droit de penser que ces deux concepts fonctionnent comme des matériaux archéologiques autour desquels se structure la pensée du vivant chez Canguilhem. Dès lors, nous estimons que la pensée du philosophe ne peut se comprendre qu'en rapport de ces deux concepts. Cela, certainement, nous autorise à penser que Canguilhem est un philosophe de l'erreur. Dans cette optique, le présent travail est pour nous une contribution épistémologique pour la compréhension du concept d'erreur innée dans la philosophie de la biologie de Canguilhem.

L'hypothèse, ici, est que la biologie moderne, dans son développement, conjugue et rejette à la fois le concept d'erreur innée. Or l'erreur innée, en dernière analyse, est au cœur du principe créateur de la vie. Elle justifie d'ailleurs la portée génétique et évolutive de la vie. A contrario de la vie, la biologie contemporaine se caractérise par une tendance moderniste. Dans cette modernité, son langage est désormais axé sur la théorie de l'information et d'interprétation des données biochimiques. On peut aussi expliquer cette modernité sous la forme d'une rupture par rapport à la conception traditionnelle de la biologie de l'observation. La conception traditionnelle se limite à une analyse descriptive et observationnelle du vivant dont la pierre angulaire est le principe d'organisation ou de la compréhension de l'organisme en tant que totalité organique. A ce titre, cette biologie intègre des notions telles que : « histoire du vivant », « comportement et milieu de vie ». Dans cette biologie, le vivant est saisi dans un processus d'interaction avec son environ-

nement. Toutefois, le postulat de la notion d'organisation structurelle limite l'exploration interne du vivant. Or, comme on peut le remarquer à bon droit chez Canguilhem, le vivant est un ensemble complexe dont l'intériorité est ouverte sur l'extériorité. L'exploration interne, sous l'essor de la biologie moderne et expérimentale, a fait apparaître des termes nouveaux et novateurs pour la connaissance du vivant. Ce sont donc ces notions nouvelles comme : « cellule », « molécule », « tissu » qui détermineront l'organisation structurelle du vivant dans la nouvelle biologie moderne et expérimentale. Dans cette biologie expérimentale, tout se passe sous la forme d'une continuité réductible en déterminant chimique « *Pour faire cette biologie, il ne suffit plus d'observer les êtres vivants. Il faut en analyser les réactions chimiques, étudier les cellules, déclencher des phénomènes*¹⁰ ». Ce qui précède souligne l'avènement du modèle logico-déductif dans la connaissance du vivant. C'est donc, dans une certaine optique, ce qui autorise le prolongement de la matière inerte vers le monde du vivant. Le passage donc du monde de la matière inerte à la matière vivante est donc légitimé par le principe de composition et décomposition de la matière. La matière vivante et la matière inerte seraient donc analogues. Cette analogie est alors légitimée par le principe de composition et décomposition. Dès lors, la biologie moderne peut légitimement faire un aller-retour conceptuel et sans équivoque dans le monde vivant et le monde physique. Dans cette perspective, on peut dire qu'il y a une analogie formelle et non structurelle entre le vivant et la matière inerte. En clair, la différence entre la matière inerte et le monde vivant ne serait donc que formelle, dans la mesure où la matière vivante serait plus complexe que la matière inerte. C'est donc dans le prolongement évident de cette biologie expérimentale axée sur la recherche des déterminants chimiques et organiques que la notion d'erreur prend une connotation de fausseté et d'imperfection. Car le concept d'erreur innée suppose logiquement qu'il y a une imperfection originelle dans le décryptage de la matière à saisir. Ce qui appelle donc à une nécessité de correction. Par ailleurs, la

¹⁰ François Jacob, *La logique du vivant : une histoire de l'hérédité*, 1970, tel Galimard p.106.

détermination générale d'un cadre théorique et conceptuel de la connaissance du vivant revêt des enjeux pratique, épistémologique et politique considérables dans la maîtrise du vivant. La difficulté d'une démarcation conceptuelle souligne la transversalité du discours dans la connaissance du vivant. Dans ce contexte, il me paraît certain que la philosophie joue un rôle non négligeable. A ce titre, « *la philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne et nous dirons volontiers pour qui toute bonne matière doit être étrangère*¹¹ ». Disons que, dans cette transversalité, il revient à la philosophie la nécessité de clarification sémantique des concepts souvent équivoques et ambigus dans la connaissance du vivant.

Au regard de ce qui précède, le présent travail s'inscrit dans une démarche épistémologique pour la compréhension du concept d'« erreur innée » chez Georges Canguilhem. Mon analyse cherche à déterminer les enjeux théoriques et épistémologiques qui traversent la notion d'erreur innée dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem. D'ores et déjà, je tiens à mentionner que l'œuvre de Canguilhem qui m'intéresse ici n'est pas celle de la philosophie des sciences. L'œuvre de Canguilhem exploitée dans le cadre de ce travail est celle de la philosophie de la vie. En définitive, il est question de voir l'implication théorique d'une philosophie de la vie dans la connaissance du vivant, ou du moins dans la biologie moderne.

L'hypothèse est que dans l'œuvre de l'épistémologue français, le concept d'erreur innée est fondamental et structure de part en part la progression théorique de son œuvre dans l'épistémologie de la biologie. On peut donc reconnaître qu'il y a toute une évolution théorique qui a préparé l'avènement du concept d'« erreur innée ». Dans cette philosophie volontairement centrée sur la connaissance du vivant, le concept d'erreur innée devient le concept opératoire d'une philosophie qui cherche son originalité, en opposition d'une part au dogmatisme du couple vitalisme/mécanisme, et d'autre part contre le développement tous azimuts de la biolo-

¹¹ Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Puf, 1966, p.7.

gie expérimentale calquée sur le modèle logico-mathématique. Car, ce développement s'inscrit dans le triomphe du rêve bernardien d'une médecine expérimentale.

1.
L'ŒUVRE ET LA
DÉMARCHE DE GEORGES
CANGUILHEM

INTRODUCTION

Cette première partie cherche à comprendre la portée de l'œuvre de Canguilhem dans la connaissance de la vie. Il se trouve que cette œuvre à dimension philosophique se trouve à un moment donné de l'histoire des idées, une référence fondamentale sur la connaissance de la vie. Il est important de se rendre compte que la réflexion de Canguilhem sur la vie constitue un événement décisif dans l'histoire de la philosophie des sciences. Cet événement constitue depuis la sortie du *Le Normal et le Pathologique* un bouleversement conceptuel majeur. On peut dire que Canguilhem entre historiquement dans l'histoire de la philosophie biologique par la critique des travaux de Claude Bernard. Ceci témoigne d'un renversement doctrinal de deux ordres. Le premier renversement est porté par une dimension axiologique. On assiste ici à un questionnement des valeurs de la vie. La question des valeurs vitales permet de mieux saisir les catégories analytiques des normes vitales. Dans cette optique, on peut noter que la démarcation fondamentale entre les catégories normatives et celles de la normativité constitue un fait de grande importance. Il est donc important de lire le philosophe en ces termes :

Les lois de la physique et de la chimie ne varient pas selon la santé ou la maladie. Mais ne pas vouloir admettre d'un point de vue biologique que la vie ne fait pas de différence entre ses états, c'est se condamner à ne pas même pouvoir distinguer un aliment d'un excrément. Certes, l'excrément d'un vivant peut être un aliment pour un autre vivant, mais non pour lui.¹²

C'est seulement dans une compréhension claire de la clinique fondée sur les principes qualitatifs que la pensée de Canguilhem prend tout son sens. Cela met surtout en œuvre le rapport de la réflexion de Canguilhem à celles qui l'ont précédée. On peut dire que ce rapport est un rapport critique. En témoigne donc la critique de

¹² Georges Canguilhem, « Physiologie et pathologie », in *Le normal et le Pathologique*, Ed. Quadrige, 2011, p.148.

Canguilhem des travaux de Claude Bernard. Cette critique s'opère justement sur la redéfinition concept du pathologique. Par cette critique Canguilhem conteste le principe quantitatif de la détermination du pathologique. La conséquence de cette critique aboutit d'une part à l'avènement d'une nouvelle clinique. Pour nous, il y a une contribution de grande importance de la philosophie clinique de Canguilhem à la philosophie clinique en général.

Dans un second temps, la dimension gnoséologique de l'œuvre du philosophe français représente une redéfinition du rapport de la vie à la connaissance. En réalité, l'histoire de la connaissance de la vie depuis longtemps s'apparente à un théâtre où s'affrontent des dogmatismes idéologiques tels que le vitalisme, le mécanisme et le finalisme. Mais les travaux de Canguilhem, en particulier *Le Concept et la Vie*, ont permis d'opérer un tournant conceptuel irréfutable dans la compréhension de la vie. Nous admettons dans cette logique de confrontation conceptuelle, que l'histoire des idées n'est pas une histoire tranquille. On peut dire que la connaissance de la vie n'échappe pas non plus à ce principe. On peut donc lire ce qui suit :

La construction fictive d'un devenir possible n'est pas faite pour contester au passé la réalité de son cours. Bien au contraire, elle met en relief son vrai caractère historique en rapport avec la responsabilité des hommes, qu'il s'agisse des savants ou des politiques ; elle purge le récit historique de tout ce qui pourrait ressembler à une dictée de la fatalité¹³

À cet égard, la philosophie biologique de Canguilhem concentre les enjeux de la redéfinition de la connaissance du vivant. On peut donc certainement penser que la philosophie de la biologie de Canguilhem porte la marque d'une axiologie.

¹³ Alain Badiou « Y a-t-il une théorie du sujet chez Georges Canguilhem ? », in *Georges Canguilhem : Philosophe, Historien des sciences*, p.304.

1.1. LES PRÉMISSSES DE LA PHILOSOPHIE BIOLOGIQUE DE GEORGES CANGUILHEM

On peut dire que le projet canguilhémien de la connaissance de la vie trouve précisément ses racines non pas dans une confrontation conceptuelle et naïve d'avec la biologie Moderne. Mais la philosophie biologique du Français se justifie plutôt dans une conjugaison singulière de l'histoire des sciences. En accord avec la remarque de Fichant, « *Mon propos est celui d'un historien des idées philosophiques*¹⁴ ». Dans une considération d'ordre général, nous pensons que les propos de Fichant circonscrivent à juste titre la philosophie de Georges Canguilhem. Il y a pour ainsi dire dans l'œuvre du philosophe une perspective méthodologique et à la fois historique qui trouve son fondement dans le questionnement des concepts. Cette perspective, disons critique, ne cherche pas à fonder une science des concepts, mais plutôt regarde de près les concepts en vogue dans les sciences. Une telle méthodologie historique revient pour le philosophe à « *subordonner l'histoire à une question critique de méthodologie*¹⁵ ». C'est donc dans une analyse historique des concepts qui structurent la connaissance que le philosophe des sciences trouve le caractère normatif des valeurs. Tout se passe comme si l'histoire des sciences constitue le socle par excellence d'une archéologie du savoir sur la vie qui ne connaît jamais son moment final. On peut dire que cette perspective constitue la condition critique qui fonde en dernière analyse la connaissance. On peut saisir cette perspective dans ce qui suit « *Nous autres philosophes nous n'avons pas le droit d'être en quoi que ce soit individuels ; nous ne pouvons, ni nous tromper individuellement, ni atteindre individuellement la vérité*¹⁶ ». Pour Nietzsche, le projet philosophique doit

¹⁴ FICHANT Michel, « Georges Canguilhem et l'Idée de la philosophie » in *Georges Canguilhem : philosophe, historien des sciences, 1993*, Paris, ALBIN Michel, p.37.

¹⁵ Georges Canguilhem, *Formation du concept de reflexe*, Ed., PUF, Paris, 1955, p.2

¹⁶ Nietzsche, *Généalogie de la morale*, avant-propos ;

se concevoir sous la forme d'une perspective analytique sans jamais tomber dans un dogmatisme qui rendrait impossible toute possibilité de connaissance. Nous pensons justement que « G. Canguilhem a su définir les contraintes auxquelles toute explication du vivant devait se plier et, en cela, comme nous le montrerons, anticipé certaines des transformations récentes de la biologie moléculaire¹⁷ ». Pour dire clairement les choses, Michel Morange souligne le caractère décisif des travaux du philosophe des sciences dans la connaissance de la vie.

1.1.1. La philosophie de la biologie de Georges Canguilhem

Ce qui frappe en premier lieu tout lecteur de l'œuvre de Canguilhem est sans doute son caractère historique. Cette empreinte historique est donc mise au service d'une réflexion critique pour formaliser une pensée qui trouve son épaisseur dans le foisonnement historique et conceptuel. D'une certaine manière, « *Je cherche dans quelle mesure et pourquoi les sciences biologiques y sont convoquées et abordées sous leur aspects historiques, et quel caractères originaux et durables cette façon de faire l'histoire, si propre au philosophe, doit à la circonstance et à la nécessité de son intervention* ¹⁸ ». Pour Jean Pierre Seris, la philosophie a un devoir de clarification conceptuelle de la formalisation de la connaissance de la vie. Ce devoir en aucun cas ne doit être celui d'un dogmatisme doctrinal qui obscurcirait la perspective scientifique. De toute évidence, la connaissance du vivant comporte d'une certaine manière une forme de tension. Si nous nous plaçons un tant soit peu dans une forme de dogmatisme, nous dirons soit comme les vitalistes que les forces obscures n'autorisent pas la possibilité de la connaissance du vivant. D'autre part, nous con-

¹⁷ MORANGE Michel, « Georges Canguilhem et la biologie du XX siècle », *Revue d'histoire des sciences*, 2000, Puf, Paris p.83

¹⁸ Jean-Pierre SERIS « L'histoire et la vie » in *Georges Canguilhem : philosophe, historien des sciences*, éd., Albin Michel, Paris, 1993 ,P.90.

clurons que le déterminisme s'applique au vivant comme la matière inerte. Dans les deux cas, nous aurons une conclusion d'apparence simple.

Toutefois, nous pouvons penser que toute la philosophie de la biologie de Georges Canguilhem constitue une forme de réflexion qui tend à conduire à une double victoire. La première cherche à dépasser la formalisation des connaissances de la vie à laquelle elle succède. D'autre part, comme une résultante doctrinale, elle jette les bases d'une nouvelle connaissance de la vie. Aussi, à y regarder de près, la réflexion du philosophe ressemble plus à un dialogue permanent d'une part avec la médecine, et d'autre part avec la biologie moderne. Le philosophe livre la quintessence de son projet philosophique volontairement centré sur la biologie dans ce qui suit :

« Au modèle du laboratoire, on peut opposer, pour comprendre la fonction et le sens d'une histoire des sciences, le modèle de l'école du tribunal, d'une institution et d'un lieu où l'on porte des jugements sur le passé du savoir, sur le savoir du passé. Mais il faut ici un juge. C'est l'épistémologie qui est appelée à fournir à l'histoire, le principe d'un jugement en lui enseignant le dernier langage parlé par telle science ¹⁹»

On peut comprendre, dans la conjugaison de l'épistémologie, une manière de demander à telle ou telle science la justification de ses présupposés conceptuels. Dans cette optique, la philosophie de la biologie de Canguilhem constitue l'avènement d'une rupture épistémologique dans un champ de connaissance déjà constitué. D'une manière décisive, cette philosophie opère un double mouvement. Dans la première perspective, on dira tout simplement qu'elle consacre une nouvelle philosophie clinique. D'autre part, elle constitue une nouvelle perspective de la connaissance de la vie. Dans tous les cas, cette perspective analytique de la vie est une réflexion ouverte sur la connaissance du vivant. On comprend fondamentalement ici que le vivant se comprend sous la forme d'un processus dynamisme irréductible. Il y

¹⁹ Canguilhem Georges, « Objet de l'histoire des sciences » in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, p.13.

a donc dans le vivant une tendance de « *création des formes* ». Ainsi, on peut dire que la caractéristique incompressible du vivant est sa capacité à faire advenir de la nouveauté. Ceci se formalise à travers des concepts tels que « polarité dynamique de la vie », ou « allure de la vie ». Par ailleurs, le philosophe montre aussi que le vivant a le pouvoir de créer ses propres valeurs vitales. La capacité à instituer de nouvelles normes vitales. Cette capacité s'explique par le concept de normativité. Celle-ci montre que le pouvoir vital permet au vivant de s'écarter des normes statistiques. En conséquence, le pouvoir normatif permet au vivant de créer de nouvelles normes pour se conserver malgré l'adversité du temps et de l'environnement. Dès lors, Canguilhem écrit : « S'interroger sur les rapports du concept et de la vie, c'est, si l'on ne spécifie pas davantage, s'engager à traiter au moins deux questions, selon que par vie on entend l'organisation universelle de la matière, ce que Brachet appelait « *la création de forme* », ou bien l'expérience d'un vivant singulier, l'homme, conscience de la vie. Par vie, on peut entendre le participe présent ou le participe passé du verbe vivre, le vivant et le vécu. [...] C'est seulement au sens où la vie est la forme et le pouvoir du vivant que je voudrais traiter des rapports du concept et de la vie²⁰ ».

En clair, par vie on « entend l'organisation universelle de la matière », « *la création de forme* », plus précisément l'expérience d'un vivant singulier. En d'autres termes, le philosophe français souligne que l'acte vital s'inscrit toujours dans un mouvement singulier. D'une manière générale, on peut dire que cette conception du vivant sur une base dynamique préfigure la nouvelle connaissance de la vie. La question de fond est alors comment cette organisation, en tant qu'événement original et singulier, s'inscrit et se conserve par rapport à son environnement. Cette inscription singulière est-elle rectiligne et homogène ? Ou du moins, pourra-t-on parler du degré d'organisation du vivant ? En quel sens pourra-t-on parler d'une insertion

²⁰ G. Canguilhem, « *Le concept et la vie* » in *Etude d'histoire et de Philosophie des sciences*, Paris, éd. Vrin, 2015, p.335.

réussie ou d'une insertion manquée ? En clair, le vivant connaît-il des ratés ou des erreurs dans son processus vital ? D'une manière ou d'une autre, Georges Canguilhem ne cherche pas à déterminer une fondation absolue pour la connaissance biologique. Mais, le traitement qu'il fait de la nature du vivant permet de dégager des catégories irréductibles sur lesquelles se fonde la connaissance du vivant. Le problème du philosophe des sciences est, justement, d'extirper en quelque sorte le savoir biologique du chemin purement expérimental et déductif qu'il emprunte depuis C. Bernard. On peut dire que les analyses de Canguilhem et de Goldstein offrent une nouvelle compréhension de la connaissance biologique. L'étude du vivant ne consistera plus en une décomposition d'entités saisie une fois pour toute. L'étude du vivant apparaît désormais comme la volonté de compréhension d'une totalité dynamique qui donne du sens à ses propres activités²¹. Pour Guillaume Le Blanc, ce paradigme pose dans la connaissance du vivant la question du sens. Ainsi la question du sens ne peut en aucune manière, disparaître de la perspective vitale. Car, le philosophe refuse de dissoudre la singularité vitale dans l'homogénéité du déterminisme. La vie du vivant, c'est des reliefs, des fissures et de la reconfiguration dans une dimension qui a du sens. Désormais, la subjectivité vitale est première à la fois sur le déterminisme, mais aussi sur les forces obscures de la vie. Cette nouvelle approche du vivant utilise donc un nouveau vocabulaire qui se rapporte finalement à la question des valeurs.

Au total, dans une première approche, on peut comprendre que le mouvement de la philosophie de Canguilhem consiste dans le dépassement des apories philosophiques qui ont trait à la connaissance de la vie. « Ici encore l'histoire des sciences est aux sciences ce qu'un appareil scientifique de détection est à des objets déjà constitués ²² ». Cela nous permet de souligner que la pensée du philosophe français

²¹ Le Blanc Guillaume, *La vie humaine : Anthropologie et biologie chez G. Canguilhem*, Paris, PUF ; 2002,p.

²² Canguilhem Georges , « Objet de l'histoire des sciences » in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, p.13.

inaugure un nouvel âge dans la doctrine épistémologique française. En quelque sorte, on peut dire que la dimension historique de la pensée du philosophe ne s'inscrit pas seulement dans une perspective de datation historique de la pensée scientifique, mais plutôt comme une transversalité critique qui présuppose la connaissance. Dès lors, « *l'histoire des sciences tel qu'il la voit et tel qu'il la fait à partir de là, n'est intelligible que dans la perspective de sa philosophie de la vie*²³ ».

1.1.2. Le renversement doctrinal dans la connaissance de la vie

Il ne serait pas erroné de penser que les prémisses de la pensée du philosophe des sciences soulignent une prise en otage d'avec les concepts de la biologie moderne. Or il est simplement question de rappeler le caractère foncièrement philosophique du projet de la connaissance de la vie. Comme le rappelle Anne Fagot-Largeault, il ne peut y avoir une mise à distance de la philosophie par la biologie. On ne peut donc pas véritablement postuler d'une absence totale du projet philosophique de celle biologique²⁴. Ainsi, dans une analyse socio-archéologique des productions techniques, Canguilhem souligne un rapport étroit entre la nature et la production technique. A ce titre, il peut écrire que : « *C'est la rationalisation des techniques qui fait oublier l'origine irrationnelle des machines et il semble qu'en ce domaine comme en tout autre, il faille savoir faire place à l'irrationnel, même et surtout quand on veut défendre le rationalisme*²⁵ ». Il y a donc dans cette mise en perspective de l'irrationnel dans la connaissance de la vie, une mise en exergue de l'épistémologie comme acte réflexif sur le mouvement de la vie. Dans ce contexte général de production du discours scientifique, il est certain d'admettre que l'œuvre philosophique de Georges Canguilhem s'inscrit dans la grande tradition de l'épistémologie française. Elle

²³ Jean-Pierre SERIS, *Idem*.

²⁴ Anne Fagot-Largeault, Leçon inaugurale au collège de France, <http://fr.scribd.com/doc8361952/Anne-FagotLargeault-lecon-inaugurale-au-college-de-France-1er-mars-2001>, p.5.

²⁵ Georges Canguilhem « Machine et organisme » in *La connaissance de la vie*, Paris, 1965, p.125.

constitue à certains égards un évènement dans la philosophie des sciences et des théories de la connaissance. Ainsi, « l'histoire des sciences n'est pas une science et son objet n'est pas un objet scientifique. Faire, au sens le plus opératif du terme, de l'histoire des sciences, est l'une des fonctions, non la plus aisée de l'épistémologie philosophique²⁶ ». La portée épistémologique d'une telle entreprise s'avère ardue en fonction de la tension méthodologique, mais aussi en fonction de la nature de l'objet de la connaissance de la vie. On peut donc penser que la nature de l'objet de la biologie convoque sans doute la transversalité comme méthode d'approche. A ce titre, il est juste de penser que l'œuvre du philosophe français introduit sans nul doute un renversement doctrinal dans la culture de l'épistémologie traditionnelle. Il est opportun de noter d'entrée de jeu, que l'œuvre philosophique de Georges Canguilhem ne constitue pas un ensemble doctrinal ni une théorie philosophique fermée sur la connaissance du vivant. Car « *Canguilhem déniait vigoureusement à la philosophie serait-elle rebaptisée épistémologie la capacité de fixer l'extension du concept de science et, par voie de conséquence, d'en « définir la compréhension...»²⁷* ». Etienne Balibar voit justement cette volonté de mise à distance du philosophe français de tout dogmatisme. Dès lors, cette philosophie est un acte de mise en perspective et non celui de la revendication de la possession de la totalité de la connaissance du vivant. C'est pour cela que la philosophie de l'épistémologue est d'abord une œuvre qui cherche à dégager dans l'histoire de la pensée les conditions de son évolution et la véracité du discours scientifique. Dès lors, « *L'histoire des sciences est pour Georges Canguilhem, comme elle l'était pour Gaston Bachelard, une histoire normative, conçue comme entreprise critique qui porte délibérément des jugements de valeur*²⁸ ». Selon Michel Fichant, l'histoire des sciences pour Canguilhem n'est pas

²⁶ Canguilhem Georges, « Objet de l'histoire des sciences », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, p.23.

²⁷ BALIBARD Etienne, « Science et vérité dans la philosophie de Georges Canguilhem » in *Georges Canguilhem : philosophe, Historien des sciences*, Ed., Albin Michel, 1993, Paris, P.59.

²⁸ Michel Fichant, « *Georges Canguilhem et l'idée de la philosophie* » in *Georges Canguilhem : philosophe, Historien des sciences*, Ed., Albin Michel, 1993, Paris, P.38.

une donnée chronologique et passive, mais constitue une démarche critique de l'évolution de la pensée en tant que réalité discursive. C'est pourquoi la philosophie du Français constitue une œuvre hétéroclite dont le bouillonnement intellectuel cherche toujours à produire une analyse sur la singularité irréductible du vivant. En quelque sorte, cette œuvre ne livre jamais une théorie définitive du vivant. Elle confronte la nature de celle-ci aux différents savoirs scientifiques qui prétendent la saisir, pour formaliser une théorie positive. Cette œuvre est une oscillation théorique et historique permanente entre la philosophie et la biologie moderne. On peut dire que le fondement de cette œuvre si foisonnante est de produire une ontologie du vivant qui complète la connaissance biologique moderne. Le philosophe cherche à garantir la subjectivité biologique dans un moment de grand bouleversement conceptuel dominé par le développement de la biologie expérimentale. Mais cette ontologie est sans contenu tangible et saisissable. Elle tend plutôt à saisir le vivant dans un ensemble relationnel. On peut juste penser que cette ontologie se dévoile dans un mouvement relationnel continu. C'est justement pour cette raison que l'œuvre de l'épistémologue français cherche toujours à saisir le vivant dans une existence singulière. Ceci revient à penser le vivant toujours dans une relation continue avec son environnement.

De toute évidence, il est important de noter qu'il existe deux moments chronologiques dans la philosophie de la biologie de Canguilhem. Ces différents moments correspondent à deux tendances théoriques bien marquées dans l'œuvre de Canguilhem. On peut dire que le premier moment date de 1943 et coïncide avec la sortie du *Normal et le pathologique*. Historiquement, ce moment, dans la philosophie du Français, tourne autour des concepts tels que la normativité, la valeur vitale et les normes. Le deuxième moment peut être déterminé à partir des années 1963 à 1966. Ce moment trouve son architecture conceptuelle dans le concept d'« erreur innée du métabolisme ». Il nous semble important de souligner la portée historico-épistémologique de la philosophie de G. Canguilhem en convoquant par un article de Michel Foucault. En réalité l'article intitulé : *La vie : l'expérience et la science*, Michel Foucault rend un dernier hommage poignant à son maître.

Dans cette optique, Michel Foucault juge déterminante l'influence théorique de l'œuvre de son directeur de thèse dans le champ universitaire et institutionnel en France. Il s'avère que malgré lui, le philosophe, dont les travaux rayonnent dans la philosophie des sciences et la philosophie de la biologie, apparaît comme une figure épistémologique déterminante de ces dernières décennies. Dans cette perspective de mutation théorique continue, il nous paraît opportun de se référer à l'auteur de *l'Archéologie du savoir*, afin de mieux saisir la place centrale qu'occupent les travaux du philosophe de Castelnau à un moment donné de l'histoire de la pensée en France. En réalité :

Dans toutes les discussions politiques ou scientifiques de ces étranges années soixante, le rôle de la philosophie [...] philosophie - a été important. Or, directement ou indirectement, tous ces philosophes ou presque ont eu affaire à l'enseignement ou aux livres de G. Canguilhem. De là un paradoxe : cet homme, dont l'œuvre est austère, volontairement bien délimitée, et soigneusement vouée à un domaine particulier dans une histoire des sciences qui, de toute façon, ne passe pas pour une discipline à grand spectacle, s'est trouvé d'une certaine manière présent dans les débats où lui-même a bien pris garde de jamais figurer. Mais ôtez Canguilhem et vous ne comprenez plus grand-chose à toute une série de discussions qui ont eu lieu chez les marxistes français ; vous ne saisissez pas, non plus, ce qu'il y a de spécifique chez des sociologues comme Bourdieu, Castel, Passeron, et qui les marque si fortement dans le champ de la sociologie ; vous manquez tout un aspect du travail théorique fait chez les psychanalystes et en particulier chez les lacaniens. Plus : dans tout le débat d'idées qui a précédé ou suivi le mouvement de 1968, il est facile de retrouver la place de ceux qui, de près ou de loin, avaient été formés par Canguilhem²⁹.

Fondamentalement, ce qui ressort dans cet hommage rendu à Canguilhem est que son œuvre est considérée comme la clef de voûte pour comprendre toute une série de

²⁹ <http://1libertaire.free.fr/MFoucault237.html>, Michel Foucault « *La vie : l'expérience et la science* » in Dits et Ecrits, tome IV, texte n° 361

discussions théoriques et sociétales en France. En notre entendement, l'œuvre du philosophe occupe un place centrale que rien ne peut rendre secondaire. Cette œuvre, à certains égards, cristallise la pensée d'une époque. Elle concentre, si l'on puisse dire, les problèmes théorique et pratique qui se posent à une société à un moment décisif de son évolution. Malgré le caractère éclectique de cette œuvre, il s'en dégage des concepts qui en unifient la compréhension. Cette œuvre demeure un débat permanent avec elle-même, car ayant de différents moments, et part ailleurs avec la biologie ou simplement avec la connaissance du vivant. *Le normal et le pathologique* marque à bien des égards un tournant épistémologique dans la compréhension et dans l'interprétation des phénomènes de la vie. Ainsi réaffirmons-nous, avec Foucault, la prépondérance théorique de cette œuvre, car : « ôtez Canguilhem, et vous ne comprenez plus grand-chose à toute une série de discussions ³⁰ ». Non seulement la pensée de Canguilhem opère un bouleversement théorique sans précédent dans le champ de la biologie, mais aussi devient la clé d'interprétation de toute une philosophie de la vie. C'est ce qui fait que ce philosophe et médecin né en 1904 est devenu une figure majeure de la philosophie et de l'histoire des sciences.

Au total, nous pensons que l'incursion de la philosophie de la biologie du Français dans le champ épistémologique marque une révolution conceptuelle. Cela marque le fondement d'une philosophie de la liberté. Elle affirme également la liberté des catégories existentielles du vivant par rapport à celles logiques de la pensée. Dès lors, la connaissance de la vie trouve une liberté par rapport à la perspective déterministe. Ce faisant, la biologie conquiert de même sa propre formalisation scientifique, indépendamment des catégories logiques et positives.

³⁰ Michel Foucault, *Idem*.

1.1.3. Vers une nouvelle perspective dans la connaissance de la vie

Pour dire les choses de manière plus explicite, la tradition de l'histoire des sciences s'est occupée, depuis toujours, de quelques disciplines « nobles » et qui tenaient leur dignité de l'ancienneté de leur fondation, de leur haut degré de formalisation, de leur aptitude à se mathématiser et de la place privilégiée qu'elles occupaient dans la hiérarchie positiviste des sciences. À rester ainsi tout près de ces connaissances, qui, depuis les Grecs, avaient en somme fait corps avec la philosophie. L'histoire des sciences esquivaient la question qui était pour elle centrale et qui concernait son rapport avec la philosophie, et de façon plus précise, la philosophie de la vie. Ainsi G. Canguilhem a-t-il retourné le problème en opérant un changement capital dans la tradition épistémologique. Dès lors :

Il a centré l'essentiel de son travail sur l'histoire de la biologie et sur celle de la médecine, sachant bien que l'importance théorique des problèmes soulevés par le développement d'une science n'est pas forcément en proportion directe du degré de formalisation atteint par elle. Il a donc fait descendre l'histoire des sciences des points sommets (mathématiques, astronomie, mécanique galiléenne, physique de Newton, théorie de la relativité) vers des régions où les connaissances sont beaucoup moins déductives, où elles sont restées liées, pendant beaucoup plus longtemps, aux prestiges de l'imagination, et où elles ont posé une série de questions beaucoup plus étrangères aux habitudes philosophiques³¹.

On peut simplement dire qu'en opérant ce renversement dans l'histoire des sciences, G. Canguilhem a fait bien plus que d'assurer la revalorisation d'un domaine relativement négligé. Il n'a pas simplement élargi le champ de l'histoire des sciences ; il a remanié la discipline elle-même sur un certain nombre de points essentiels, en y introduisant une dimension vitale non finaliste. Ainsi, en situant dans cette perspective historico-épistémologique les sciences de la vie, Georges Canguilhem fait apparaître un certain nombre de traits essentiels qui en singularisent leur développement par

³¹ Foucault in <http://1libertaire.free.fr/MFoucault237.html>)

rapport à celui des autres sciences. On avait pu croire, en effet, qu'à la fin du XVIII^e siècle, entre une physiologie qui cherche à déterminer les phénomènes de la vie et une pathologie vouée à l'analyse des maladies, on pourrait trouver l'élément commun qui permettrait de penser comme une unité les processus normaux et ceux qui marquent les modifications morbides. De Claude Bernard à Bichat par exemple, de l'analyse des fièvres à la pathologie du foie et de ses fonctions, un immense domaine s'était ouvert. Cela semblait promettre l'unité d'une physiopathologie et un accès à la compréhension des phénomènes morbides à partir de l'analyse des processus normaux. Car de l'organisme sain on attendait qu'il donne le cadre général où les phénomènes pathologiques s'enracinaient et prenaient, pour un temps, leur forme propre. Cette pathologie sur fond de normalité et de moyenne a, semble-t-il, caractérisé pendant longtemps toute la pensée médicale et physiopathologique. C'est ainsi que dans un certain cadre, cette normalité quantitative devient elle-même morbide à partir du moment où elle exclut tout ce qui n'est pas normal, sans pour autant être en soi un élément morbide. Dans ce cadre, il est évident que l'on assiste à la rigidité statistique qui ne prend pas en compte le pouvoir du vivant. Or c'est le vivant qui formalise à tout égard ses propres normes pour se maintenir en vie.

Ainsi peut-on penser qu'il y a dans la vie des phénomènes qui la tiennent à distance de toute formalisation purement positive, et de son interprétation en des catégories exclusivement physico-chimiques. Par conséquent, beaucoup de phénomènes vitaux trouvent leur cause et leur signification dans l'interrogation de la nécessité vitale. C'est pourquoi il n'a été possible de constituer une science du vivant que dans la prise en compte, comme essentielle à la nature du vivant, de la possibilité de ses divers états comme la maladie, la mort, la monstruosité, l'anomalie, le pouvoir de normativité et de l'erreur innée. Ces caractéristiques vitales précitées ne sont pas des qualités qui éloignent l'individu vivant de la vie, mais l'y insèrent d'une manière ou d'une autre. Car le processus vital est une donnée singulière et subjective. Les différents états de la vie sont donc des marques spécifiques de la subjectivation existentielle du vivant pour éviter sa propre dégradation. On peut bien reconnaître, avec de plus en plus de finesse, que les mécanismes physico-chimiques qui

les assurent n'en trouvent pas moins leur place dans une spécificité des sciences de la vie ; sauf à effacer elles-mêmes ce qui constitue justement leur objet et leur domaine propre et qui affirme une vie spécifique. Comme nous le verrons plus tard, la vie et la mort ne sont jamais en elles-mêmes des problèmes de physique. Quand bien même le biologiste, dans son travail, appréhende les profondeurs des phénomènes physiques de la vie. C'est dans cette perspective qu'il s'agit, pour le biologiste, d'une question de morale, de politique, et non d'une question scientifique. La découverte ou non d'une mutation génétique n'est pour le physicien ni plus ni moins que la substitution d'une base nucléique à une autre. Mais, dans cette différence, le biologiste, lui, reconnaît la marque de son propre objet. Et d'un type d'objet auquel il appartient lui-même, puisqu'il vit et que cette nature du vivant, il la manifeste, il l'exerce, il la développe dans une activité de connaissance qu'il faut comprendre comme : « *méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu. Mais définir ainsi la connaissance, c'est trouver son sens dans sa fin qui est de permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde* ³² ». En clair, la connaissance apparaît comme un outil permettant au vivant de répondre aux exigences et défis que la nature lui impose. D'un seul coup, le biologiste comprend qu'il fait partie de la vie, et par conséquent la connaissance est au service de la vie. Le devoir incombe au biologiste de saisir le vivant à la fois comme sujet et objet de connaissance, et partant de là capable de connaître la vie elle-même. C'est au regard de ces considérations à la fois épistémologique, morale et politique que se justifie l'importance que le philosophe des sciences accorde à la connaissance du vivant. Dans la connaissance de la vie, la vieille question de la vie et de la mort demeure en tension et confère une victoire à l'avènement de la biochimie.

Ainsi, l'ensemble des notions que la biologie moderne, au cours des dernières décennies, a empruntées à la théorie de l'information : codes, messages, messagers, deviennent réductrices de tous les concepts dans la connaissance du vivant.

³² Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, Vrin, 1965, Paris, p.12.

Dans cette optique, *Le Normal et le Pathologique* constitue sans aucun doute un échange constant avec la biologie moderne. On y voit comment le problème de la spécificité de la nature du vivant s'est trouvé récemment infléchi dans une direction où on rencontre quelques-uns des problèmes qu'on croyait appartenir notamment à la génétique et d'autres sciences qui traitent de la question de l'information. Il faut reconnaître à Canguilhem de rouvrir le problème de la connaissance de la vie dans une transversalité. Cette dernière, en trouvant sa légitimité dans le champ royal de la science, contribue d'une manière ou d'une autre au progrès de la connaissance du vivant.

1.1.4. L'héritage conceptuel de Canguilhem dans la philosophie de la biologie

Au regard de tout ce qui précède, nous pouvons logiquement admettre que la philosophie de la biologie de Canguilhem tourne particulièrement autour des puissances et des limites de la rationalité propres du vivant. Dans cette optique, *Le normal et le pathologique* marque la naissance d'une nouvelle philosophie clinique. « Canguilhem a investi les lieux où la médecine s'exerce, et en premier lieu l'hôpital d'une dignité épistémologique nouvelle, il les a légitimés comme lieux de recherche philosophique. Une telle légitimation va maintenant de soi, mais c'est à Canguilhem qu'elle le doit ³³ ». C'est parce que cette œuvre reste constamment auprès de la vie qu'elle est une philosophie de la vie pour mieux la comprendre et non une théorie de la vie. Il est donc logique de noter que cette œuvre à résonance épistémologique marque une rupture théorique et pratique dans la connaissance de la vie. On comprend à juste titre pourquoi cette œuvre aussi foisonnante marque une prise de distance d'avec la théorie quantitative bernardienne de la détermination du normal et du pathologique. D'autre part, la philosophie biologique de Canguilhem marque la

³³ MOULIN Anne Marie, La médecine moderne selon Georges Canguilhem : « Concept en attente » in *Georges Canguilhem : philosophe, Historien des sciences*, éd., Albin Michel, 1993, Paris, p.121.

naissance d'une nouvelle perspective de la compréhension des états du vivant. Globalement, cette philosophie postule la non-réciprocité quantitative entre l'état normal et pathologique. En réalité, « *Canguilhem recherche le sens originnaire de tout acte de connaître du côté du vivant. Pour lui, la connaissance et la vie doivent être unifiées : penser et connaître se logent dans la vie pour l'orienter*³⁴ ». Pour Delaporte, la position de Canguilhem constitue une opposition théorique qui va à l'encontre du principe de Broussait. La philosophie biologique du Français apparaît donc comme un mouvement de la liberté pour échapper à toute velléité déterministe. C'est en quelque sorte un mouvement théorique qui invite à un retour à la source, sur la vie elle-même comme un mouvement libre et imparfait. En clair, l'opposition entre le déterminisme et le vitalisme dans la connaissance de la vie n'est pas seulement un conflit théorique, mais tient fondamentalement de la nature du vivant lui-même. Cette nature renvoie en quelque sorte à la profondeur de la subjectivité vitale. La conséquence de cette philosophie de l'indétermination est de comprendre que le vivant instaure ses propres normes vitales. En clair, les normes vitales ne sont pas des normes ou valeurs rigides admises une fois pour toutes. Ces normes sont à interpréter chez Canguilhem sous la forme d'une dynamique vitale et existentielle. Dans cette optique, le vivant, par cette dynamique vitale, se donne la capacité à supporter des écarts et de s'écarter des moyennes vitales. Avec Canguilhem, il est clair que le vivant fixe ses propres valeurs dans le processus vital. A la lumière des travaux du philosophe des sciences, les moyennes vitales deviennent alors relatives en rapport avec un état spécifique de l'organisme. Ainsi, il opère un renversement théorique qui considérera que tout état vital comporte une donnée nouvelle et subjective. Dans cette perspective, il est vain de déduire par analogie l'état pathologique de l'état normal. De la même manière, l'état normal revêt une dimension subjective tout à fait différente de l'état pathologique. Il convient donc de comprendre, dès lors, que ces

³⁴ DELAPORTE François, « La problématique historique de la vie », in *Georges Canguilhem : philosophe, Historien des sciences*, éd., Albin Michel, 1993, Paris, p. 226.

deux états ne sauraient se déduire l'une de l'autre. La découverte de Canguilhem prend le contre-pied de la théorie de Claude Bernard ou du principe de Broussait. En définitive, il affirme la place de l'individu et de sa subjectivité comme une réponse particulière dans une situation particulière. Par ailleurs, cette œuvre interroge le rapport entre la maladie et la santé. Tout simplement, est-ce parce qu'il existe des maladies que les malades existent, ou est-ce justement parce qu'il existe des malades que les maladies existent ? Telles sont les questions qui occupent une place de choix dans la philosophie de Canguilhem, et par ricochet justifient encore son actualité.

De toute évidence, la connaissance du vivant gagne en profondeur à penser que la maladie comme la santé sont des états de fonctionnement et d'équilibre de l'organisme. Ici, on assiste à une situation de détresse de l'organisme qui répond par une forme d'équilibre particulière. Il est donc tout à fait utopique de vouloir exclure la maladie dans la compréhension de l'évolution du vivant. Car aujourd'hui, l'idéal d'une santé parfaite, conforme aux besoins de la société, se substitue parfois à celui d'assistance et secours. A certains égards, la logique de la connaissance de la vie sous l'essor de la biologie moderne est devenue si parfaite au point de vouloir extirper le vivant de la dangerosité d'une nature naïve. De ce fait, le principe du mieux s'incorpore à un grand ensemble de biopolitiques ayant une politique générale de santé. Cette politique de santé à tout prix, prisonnière des intérêts scientifiques et économiques, produit inévitablement à son tour un effacement de la relation du vivant à son milieu. S'il n'y a plus que des maladies au regard de cet idéal de santé qui est un idéal scientifique dévoyé, la logique d'une telle conception conduit à traiter l'erreur innée comme un phénomène accidentel et simplement morbide. Le vivant, ici, est simplement déterminé à travers un principe de dualité entre la vie et la mort. La bipolarité sémantique qui explique le vivant à la lumière d'un ensemble fermé aux deux extrémités, évacue toute tendance dynamique vitale dans la connaissance biologique. Or, comme nous l'avons précédemment mentionné, le vivant s'inscrit dans une expérience dans son milieu. En ce sens, l'œuvre de Canguilhem est, aujourd'hui encore, un dialogue avec la biologie moderne. Non pas en ce sens qu'elle la définit ou la redéfinit, mais constitue un dialogue constant avec les catégo-

ries logiques qui structurent la logique de la connaissance du vivant. Son approche, à la fois historique et critique, permet d'introduire la vie du vivant dans une possibilité de la connaissance du vivant.

En conclusion, le projet canguilhemien constitue l'affirmation de la logique de la vie sur la logique de la connaissance, du moins une prise de distance par rapport à une logicisation dogmatique du vivant. « *En allant en médecine, le philosophe Canguilhem fournissait d'abord à celle-ci une occasion de formuler sa demande d'un statut épistémologique, latente dans les revendications des médecins relatives au progrès médical* ³⁵ ». C'est parce qu'elle est justement proche et loi de la vie qu'elle reste intelligible. Dans ce sens, la philosophie de l'épistémologue français s'avère une logique de lecture des évolutions qui s'opèrent dans la connaissance du vivant. Ainsi, elle reste une grille d'évaluation critique des prétentions de la biologie expérimentale.

³⁵ MOULIN Anne Marie, op.cit, p.122.

1.2. CANGUILHEM ET LE DÉPASSEMENT DE L'ÉPISTÉMOLOGIE TRADITIONNELLE

On peut penser, sans grand risque de se tromper, que pendant longtemps l'architecture de l'épistémologie en France s'est structurée loin de la connaissance de la vie. Dans cette tradition, il n'est pas rare de voir que les sciences exactes jouissent d'un statut particulier. Dans cette optique, il est alors logique de souligner que la connaissance de la vie était reléguée au second rang. En tant que science en devenir, la connaissance de la vie s'apparentait à une science satellite. Elle ne pouvait alors recevoir sa légitimité que dans une forme d'incursion dans son champ de connaissance des méthodes de connaissance de la matière physique. On peut penser qu'il y a une forme de dépendance méthodologique de la connaissance du vivant à l'égard des autres sciences. Il convient de chercher à comprendre ce retard méthodologique et conceptuel. En bon historien des sciences, Canguilhem fait une analyse historico-conceptuelle pour comprendre les mécanismes du développement des sciences comme suit :

L'histoire des sciences a reçu jusqu'à présent en France plus d'encouragement que de contributions. Sa place et son rôle dans la culture générale ne sont pas niés, mais ils sont assez mal définis. Son sens même est flottant. Faut-il écrire l'histoire des sciences comme un chapitre spécial de l'histoire générale de la civilisation ? Ou bien doit-on rechercher dans les conceptions scientifiques à un moment donné une expression de l'esprit général d'une époque ?³⁶

De toute évidence, l'œuvre de Canguilhem depuis *Le Normal et le Pathologique* a permis de donner un socle solide qui autorise la connaissance du vivant. Il convient

³⁶ Georges Canguilhem, Op.cit, p.53

pour nous de chercher justement à comprendre les mécanismes qui ont permis à Canguilhem de construire un fondement solide qui justifie la connaissance du vivant.

1.2.1. De la tension dans la connaissance du vivant

Pour éviter l'écueil d'une confrontation analytique stérile avec la logique de la connaissance de la vie, le philosophe français opère une coupure des champs d'investigation scientifique en ces termes : « *Nous n'avons pas l'outrecuidance de prétendre à rénover la médecine en lui incorporant une métaphysique. Si la médecine doit être rénovée, c'est aux médecins de le faire à leur risque et honneur* ³⁷ ». Par cette position, il apparaît clair que le philosophe des sciences opère une démarcation épistémologique dans la théorie de la connaissance de la vie. Il y a dans ce dépassement la mise en exergue des catégories de la connaissance qui fondent le savoir scientifique sur la vie. Dans cette entreprise de la production du savoir, le philosophe pose la question de la valeur des concepts analytiques dans les différents camps scientifiques. Autrement dit, on cherche à comprendre la portée analytique des concepts d'un champ scientifique à un autre. D'une certaine manière, nous cherchons à voir si le concept garde le même enjeu analytique dans son mouvement de transfert d'une science à une autre. En clair, le concept a-t-il la même valeur opératrice dans sa transposition d'un corpus scientifique à un autre ? Dès lors, peut-on déduire la portée des concepts vitaux de ceux logico-mathématiques ? Ce sont ces questions d'ordre épistémologique qui constituent le socle de la critique de la philosophie biologique de Canguilhem. Aussi clair que cela puisse paraître, nous pensons que « *La philosophie ne redouble pas la science mais s'intéresse au réel de la science entendu comme ensemble de valeurs dont les unes sont affirmées, les autres*

³⁷ Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Ed. Puf Quadrige, 2011, p.8.

sont niées ³⁸». Cette critique s'exprime à travers la question du normal et du pathologique, ou dans une assertion épistémologique de la connaissance du vivant. La volonté du philosophe, ici, est juste de dénoncer les extrapolations de la pensée positiviste qui prétend annuler, ou d'une autre manière, annihiler le pathologique dans le normal et faire dériver le second du premier. C'est pourquoi on en vient à une inversion des valeurs vitales où l'anormal devient pathologique. Ainsi, la « norme », en tant que moyenne du moins, le caractère le plus rencontré, devient le normal, indépendamment de sa valeur vitale. C'est donc cette ambiguïté d'une part entre moyenne et normal, et d'autre part entre l'anormal et le pathologique dans la biologie moderne, qui trouve un écho particulier dans l'œuvre de Canguilhem.

A certains égards, on peut reconnaître que les fruits, dans le domaine de la biologie expérimentale, ont tenu plus que la promesse des fleurs. Chaque invention médicale et thérapeutique majeure modifie en effet le rapport du vivant à son environnement et à lui-même. Il n'est donc plus utopique de souligner une application sociotechnique de la biotechnologie. Il s'avère, dans ce contexte, que chaque grande invention biotechnique définit, dans certains cas, ou redéfinit le rapport de l'Homme à sa propre nature et à son environnement. C'est justement pour cette raison que nous pensons que des innovations ont bouleversé l'ordre et la conscience biologique et médicale traditionnelle. En gros, le rapport originel de la biologie traditionnelle qui souligne une connaissance historique du biologiste se trouve bouleversé par l'évolution de la biologie moderne et de la biotechnique. Cette dernière modifie également la médecine traditionnelle. D'ailleurs, celle-ci, qui est un art de restitution, voit également son rapport au malade bouleversé par l'innovation. Or, dans la médecine traditionnelle, le rapport du soignant au soigné est direct ; du fait que c'est le malade qui est l'unique référence de sa maladie. Car seul le malade vit la réalité de sa maladie. Et il est évident que seule « *la réalité est riche* ³⁹ ». Or cette richesse

³⁸ Le Blanc Guillaume, in *Lecture de Canguilhem*, p.10.

³⁹ Claude Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale*, 1966, Ed. Bordas Paris,

s'annihile dans l'uniformisation déterministe de la connaissance du vivant. La subjectivité disparaît alors dans la rigidité logique. La modernité biologique marquée du sceau l'innovation bouleverse la richesse caractéristique du vivant. Ainsi, sous le joug de la modernité de la connaissance du vivant, le rapport direct à ce dernier devient un rapport indirect. Ce rapport indirect s'explique par la médiation de l'artificialité de la biologie. Ceci ouvre la voie à toute une batterie d'interprétations logiques des constances vitales sous la forme d'une déduction logique. Par conséquent, la réalité du vivant est en rapport aux informations que livre désormais l'ingénierie biologique. La modification de ce rapport originel constitue un bouleversement majeur. Dans cette optique, la médecine moderne va plus loin et provoque, grâce à ses innovations, des révolutions plus retentissantes. Il est alors certain que la médecine moderne ouvre d'autres champs d'application, par ailleurs préventive, et même prédictive. A ce sujet, Engelhart nous éclaire davantage : « *les technologies biomédicales offrent un moyen de rendre notre nature humaine conforme aux buts que nous avons choisis*⁴⁰ ».

Au total, la tendance moderniste de la biologie offre une nouvelle connaissance du vivant. C'est sans doute la manifestation de ce pouvoir scientifique capable de modifier la nature humaine dans une logique utilitariste que Canguilhem parlera de « la police des généticiens »⁴¹. Ceci permet, tout en faisant attention à la tentation métaphysique, de se rendre compte que la critique canguilhemienne du déterminisme bernardien conserve encore la force de son évidence. Il est alors logique de souligner que : « *La vie n'est donc pas pour le vivant une déduction monotone, un mouvement rectiligne, elle ignore la rigidité géométrique, elle est débat ou explication [...] Avec un milieu où il y a des fuites, des trous, des dérobadés et des résistances inattendues*⁴² ». Souligner que la vie n'est pas rigide permet de penser qu'elle

⁴⁰ ⁴⁰ ENGELHARDT .H.T Jr, « Why new technologie is more problem than old technologie in P80 new knowledge in the biomedical Science

⁴¹ Georges Canguilhem, *Op.cit*, p212.

⁴² Georges Canguilhem, *Ibid*, p.131.

a la capacité de débordement. Pour nous, c'est le mouvement de la vie elle-même qui permet de résoudre la crise dans la connaissance de la vie. En ce sens, la vie est le fondement de ses propres perspectives explicatives.

1.2.2. Quelque critique de la biologie moderne

L'œuvre philosophique de Canguilhem tient sans doute à montrer que la modernité de la biologie et son statut épistémologique résident dans son effort permanent à tracer devant elle sa propre voie. Si la recherche de la rationalité est une évidence dans la connaissance du vivant, pour la première fois dans la connaissance du vivant, une philosophie pose à la biologie expérimentale la question non seulement de sa nature, de son fondement, de ses pouvoirs et de ses droits, mais celle aussi de son histoire et de sa géographie, celle de son passé immédiat et de ses conditions d'exercice, celle de son moment, de son lieu, de son actualité et de son avenir. Ces questions d'ordre épistémologique sont autant de préoccupations qui structurent cette philosophie biologique intemporelle fondée sur la détermination des valeurs vitales. Ces interrogations sont sans doute importantes, car de leurs réponses dépendront la voie générale de la modernité de la possibilité de la connaissance de la vie. Puisque dans ces questions on interroge la biologie sur la forme qu'elle pouvait revêtir, sur sa relation avec les sciences logico-mathématiques et sur les effets qu'on peut en attendre. En effet, il s'avère que les réponses à ces questions vont au-delà du cadre d'une simple connaissance cloisonnée dans les laboratoires.

Le problème du rapport que les savoirs entretiennent entre eux, en particulier la biologie aux autres sciences, est devenu, dans les travaux de Canguilhem, un problème épistémologique majeur. En filigrane de ce problème transparaît la voie tracée par Claude Bernard dans la médecine expérimentale. Une voie sans doute logico-mathématique. Cette orientation décisive de la biologie justifie, sans doute, pourquoi la question de la connaissance de la vie, sans jamais disparaître, trouve un destin différent dans les travaux du philosophe français. Pourquoi ici et là, cette question s'est introduite dans des domaines si divers et selon des chronologies si variées dans

différents travaux du philosophe ? Disons, en tout cas, que la philosophie biologique de Canguilhem lui a donné corps, surtout dans une réflexion dans une critique historique contre les travaux de Claude Bernard. D'une certaine manière, les critiques de Canguilhem sur le positivisme et les courants de la pensée post-humanisme ont été une manière de reprendre l'interrogation et la critique de Bergson sur le mécanisme et la science logico-déductive. A l'échelle d'une histoire générale des sciences, la philosophie de Canguilhem pose une question centrale et intemporelle sur la nature de l'homme et son pouvoir qu'il découvre par le biais de la science. Dans cette optique, l'œuvre de Canguilhem opère un renversement disciplinaire en épistémologie, en passant de la connaissance des sciences de la matière à la science des connaissances des phénomènes de la vie. A partir des travaux du philosophe des sciences, la connaissance de la vie deviendra une discipline majeure dans la tradition épistémologique. Cette rupture conceptuelle est marquée du sceau de la modernité épistémologique en quittant les sciences dites exactes pour les sciences biologiques. C'est cette modernité de la pensée de Canguilhem que souligne Guillaume Leblanc en se référant à Jean Gayon dans *Lecture de Canguilhem*. Ainsi, la philosophie biologique du philosophe des sciences peut se comprendre selon trois voies possibles. La première est axiologique et traite des concepts ; la deuxième est ontologique et traite de l'individualité et cette dernière comme une relation ; et enfin la troisième est gnoséologique et pose le problème de la connaissance de la vie⁴³. Ces différentes voies de lecture ne réalisent pas une fermeture systémique ou des mouvements de replis interprétatives, mais formalisent plutôt un mouvement d'interconnexion qui confronte la connaissance du vivant.

C'est donc dans le champ épistémologique, et particulièrement de la connaissance de la vie, qu'il convient de chercher à comprendre l'œuvre de Canguilhem. Cette philosophie de la vie ne cherche pas à dégager une logique générale de con-

⁴³ Jean GAYON, « Le concept d'individualité dans la philosophie biologique de G. Canguilhem », in *Lecture de Canguilhem*. Ed.ENS Editions, Lyon,2000, p.43.

naissance et de compréhension qui permettrait de saisir le vivant dans sa singularité biologique une fois pour toutes. La philosophie biologique du philosophe des sciences, contrairement à Claude Bernard, ne cherche pas à dégager, ni à instituer un postulat général d'analyse du vivant. Elle cherche plutôt à comprendre le vivant dans sa singularité comme un processus dynamique. Canguilhem ne tombe pas dans un vitalisme inexplicable. Il ne nie pas la dimension physique et irréductible présente dans la connaissance du vivant. Il s'oppose simplement à la superposition des valeurs physiques aux valeurs biologiques. Dans cette optique, la dimension biologique du vivant est irréductible et ne peut être déduite de la dimension physique. Pour Canguilhem, il y a fondamentalement de la « création » dans le vital. La notion de création fait donc corps, dans la philosophie de Canguilhem, à un processus dynamique dans la vie du vivant. Ainsi :

La reprise par Canguilhem du principe leibnizien des indiscernables fixe non seulement la valeur réelle à partir de laquelle appréhender la valeur scientifique, mais interdit en retour la dépendance de la valeur réelle à l'égard de la valeur scientifique. Dès lors que la science substitue le droit au fait, le général au particulier, elle transfère ses propres normes dans le réel qu'elle prétend étudier. Au lieu du découverturement espéré, la science procède alors à un recouvrement des valeurs vitales par les valeurs scientifiques.⁴⁴

C'est ce recouvrement des valeurs vitales par les valeurs logico-déductives ou purement mathématiques qui justifie à bien des égards le renversement disciplinaire de Canguilhem dans la tradition de l'épistémologie de la biologie française. Il faut mentionner que ce n'est pas seulement du fait de la complexité de l'objet étudié que l'univers scientifique qui entoure la *Maitrise du vivant* est dit à juste titre controversé⁴⁵. Selon Dagognet, la complexité ne provient pas seulement de la nature du vivant en tant qu'objet de connaissance. Elle vient de notre responsabilité par rapport au risque scientifique d'une part, et d'autre part, par la temporalité des connaissances

⁴⁴ Jean Gayon, *Idem*

⁴⁵ François Dagognet, *La Maîtrise du vivant*, Ed. Hachette, Paris, 1988

scientifiques. *Ce risque engage notre responsabilité d'êtres humains, dans l'entrecroisement entre l'éthique et une philosophie de la vie et le scientifique*⁴⁶ ». Le philosophe des sciences énumère cette controverse scientifique en ces termes : « *A l'origine de ces rêves, il y a l'ambition généreuse d'épargner à des vivants innocents, et, impuissants la charge atroce de représenter les erreurs de la vie [...] A l'arrivée on trouve la police des gènes couverte par la science. On n'en conclura pas cependant à l'obligation de respecter un « laisser-faire, laissez-passer génétique »*⁴⁷. Ce que dénonce justement dans le rêve absolu de la maîtrise du vivant cette extrapolation ou le prolongement naïf de la biologie vers un nouvel esprit du mécanisme. Car la théorie de l'information suppose la détermination de la totalité de la structure organique à partir d'un point de l'ensemble. Dès le deuxième paragraphe de sa thèse de doctorat en 1943 sous le titre de *Le Normal et le pathologique*, le philosophe écrit à juste titre : « *La philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne, et nous dirons volontiers pour qui toute bonne matière est étrangère* »⁴⁸. C'est donc ce double caractère d'extériorité de la philosophie qui justifie la philosophie de la biologie de Canguilhem. Ici, le rapport de la connaissance à son objet est à prendre forcément en compote. Le rapport est ici relation singulière dans la mesure où c'est objet d'étude qui produit également la science biologique qui cherche à produire une rationalité sur le vivant.

Au total, ce qui suit permet de mieux saisir la portée conceptuelle du rapport conflictuel qu'entretient la philosophie biologique du Français d'avec la connaissance d'obédience déterministe du vivant :

Si aujourd'hui la connaissance de la maladie par le médecin peut prévenir l'expérience de la maladie, c'est parce que autrefois la seconde a suscité, a appelé la première. C'est donc bien toujours en droit, sinon actuellement en fait, parce

⁴⁶ Paul Antonin Miquel, dans son cours de M2 Ethique, 2015.

⁴⁷ Georges Canguilhem, op.cit, p.212.

⁴⁸ Georges Canguilhem, op.cit, p.7

qu'il y a des hommes qui se sentent malades qu'il y a une médecine, et non parce qu'il y a des médecins que les hommes apprennent d'eux leurs maladies⁴⁹.

Il y a pour nous, une redéfinition de la normalité biologique dans l'œuvre de Canguilhem. Dans cette redéfinition, on constate qu'elle devient un obstacle épistémologique qui complique la compréhension de l'état normal ou pathologique du vivant. La normalité biologique définie à partir de la physiologie normative ne donne pas un accès direct de la compréhension des états de l'organisme.

1.2.3. De la connaissance de la vie à la logique de la vie

Dans une perception panoramique, sur la modernité biologique, on peut penser que la perfection technique prend le contrôle sur l'imperfection naturelle du vivant. François Dagognet synthétise cette controverse du rapport de la biologie moderne à la naturalité primitive du vivant en ces termes :

Nos sociétés sont confrontées, du fait de la science moderne et particulièrement de la biologie, à des questions de plus en plus difficiles et imprévues : celles-ci obligent à remettre en cause les règles les plus connues et les plus anciennes. Pourquoi les sciences de la vie participent-elles, plus que d'autres, à cet ébranlement ? Non seulement elles touchent de près aux corps des hommes et donc aux hommes, ainsi qu'à tout ce qui les entoure, mais elles-mêmes, en pleine mutation, viennent de changer de statut et ont alors conféré aux laboratoires un pouvoir prométhéen : au lieu d'observer « les êtres », ou même de les modifier, ils peuvent en décider (l'artificialisation commençante de la vie)⁵⁰.

Dans ce contexte, la nature humaine devient caduque et obsolète. Tout se passe comme s'il existe en filigrane un modèle parfait de la nature humaine sur lequel le vivant doit se calquer. C'est d'ailleurs cette aporie scientifique qui apparaît dans l'œuvre dystopique d'Aldous Huxley à travers les titres *Le Meilleur des Mondes* et

⁴⁹ Georges Canguilhem, op.cit, p.53-54.

⁵⁰ François DAGOGNET, *La maîtrise du vivant*, Ed. Hachette, Paris, 1988, p.9.

Un Retour au Meilleur des Mondes. En effet, ce qui m'intéresse ici est de montrer brièvement le changement de ton d'un grand auteur par rapport à sa propre œuvre. En réalité, Aldous, en 1931, dans *Le Meilleur des Mondes*, expose ses rêves d'un monde sans maladies, et dans lequel la technique prend le pas sur toute la naturalité naïve du vivant. A contrario de ces rêves technoscientifiques, Aldous, vingt-sept ans plus tard, en 1958, publie un autre ouvrage chez Plon, avec un titre plus réaliste et pragmatique, *Un Retour au Meilleur des Mondes*. Tout au début de cet ouvrage, l'auteur expose ses craintes de la maîtrise du vivant en ces termes : « *En 1931, alors que j'écrivais Le Meilleur des Mondes, j'étais convaincu que le temps ne pressait pas encore... Vingt-sept ans plus tard, je suis beaucoup moins optimiste que je l'étais en écrivant Le Meilleur des Mondes. Les prophéties faites en 1931 se réalisent bien plus tôt que je ne le pensais*⁵¹ ». Ce qui est fondamental ici, est presque l'opposition frontale qui existe entre les deux titres. En réalité, l'auteur s'est donné initialement comme limite de ne jamais publier de commentaire sur *Le Meilleur des Mondes*. Initialement, l'auteur pense que la première partie de son œuvre apparaît comme un vœu pieux. Cela porte la marque de l'innocence. Tandis que la deuxième version apparaît comme la voix de la sagesse et de la lucidité. C'est aussi cette grande contradiction que souligne Canguilhem dans la réédition du *Normal et le Pathologique*, lorsqu'il interpelle la conscience du généticien en soulignant que : « *rêver de remèdes absolus c'est souvent rêver de remèdes pires que mal*⁵² ». Ainsi, il est évident, dans cette optique, de reconnaître que : « *La connaissance, tant qu'elle n'accepte pas de se reconnaître partie et non juge, instrument et non commandement, l'en écarte. Et de là suit que tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé*⁵³ ». On peut dire qu'il y a comme chez Bergson et Canguilhem une ligne de par-

⁵¹ HUXLEY Aldous, *Retour au Meilleur des Mondes*, Trad. Denise Meunier, Ed. Plon, Paris, 1958, p.9-10.

⁵² Canguilhem Georges, *Le normal et le pathologique*, Ed. Quadrige-Puf, p.212.

⁵³ Bergson Henry, *L'Évolution créatrice*, Ed. Quadrige-Puf, 2016, p.VI.

tage qui circonscrit le champ opérationnel de la connaissance. Ainsi, le fondement analytique suppose que la connaissance se détermine comme produit d'une totalité plus grande qui englobe la totalité productive de la vie. Pour nous, tout se passe comme si la vie est une totalité qui justifie tous les devenirs possibles. Dès lors, il nous apparaît important que la connaissance du vivant doive tenir le vivant pour ce qu'il est. Il serait donc illogique que la connaissance s'applique à la vie d'une manière anachronique. C'est en acceptant cette spécificité qui caractérise le vivant que nous pouvons entrer en profondeur dans la connaissance réelle de ce que représente le vivant dans sa spécificité. Car, l'objet à connaître n'est pas seulement complexe, mais un ensemble dont l'intérieur et l'extérieur sont en interaction continue. Ce qui lui donne la capacité de supporter les écarts de la vie. C'est seulement dans cette condition que la connaissance du vivant peut être au plus près de son objet d'étude. Tout se passe comme s'il y a un rapport nécessaire entre les catégories logiques et les catégories intuitives qui sont au plus près de la compréhension du vivant. Par conséquent,

Il est évident que pour le biologiste, dit Goldstein, quelle que soit l'importance de la méthode analytique dans ses recherches, la connaissance naïve, celle qui accepte simplement le donné, est le fondement principal de sa connaissance véritable et lui permet de pénétrer le sens des événements de la nature. – c'est pour cette raison que pour faire de la biologie même avec l'aide de l'intelligence, nous avons besoin parfois de nous sentir bêtes⁵⁴.

Au regard de ce qui précède, il est évident de penser que la connaissance du vivant ne peut produire que des connaissances parcellaires avec les catégories logiques. Car les différentes dimensions telles que physique et biologique du vivant ne se superposent pas les unes aux autres. La dimension offre un accord parfait avec la volonté expérimentale. C'est cet accord que Claude Bernard évoque dans son *Introduction à la Médecine Expérimentale*.

⁵⁴ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*,

1.3. CLAUDE BERNARD ET LE DÉVELOPPEMENT DE LA BIOLOGIE MODERNE

Indépendamment des références historiques, il serait erroné à tout point de vue de nier l'influence des travaux ou du moins de l'orientation méthodologique de Claude Bernard dans ce qu'on appelle l'évolution de la biologie. Il est clair que l'*Introduction à l'Étude de la Médecine Expérimentale*, titre d'ailleurs évocateur, a eu un impact à la fois conceptuel et méthodologique sur la connaissance du vivant. En ce qui concerne l'influence, l'apport théorique décisif de l'introduction, le philosophe des sciences souligne juste ce qui suit :

Quant à l'introduction, elle concerne l'histoire réflexive des règles méthodologiques et des concepts spécifiquement biologiques, tel que celui de milieu intérieur, qui, au jugement même de Claude Bernard, doivent rendre possible l'extension et le succès des recherches en physiologie dont ses premières découvertes sont le commencement authentique⁵⁵

Ce qui importe n'est pas seulement de dénoncer les contradictions de l'introduction sur la connaissance de la vie. Cette contradiction conduit à une réduction d'état entre le physique et le vital. Or ce qui compte pour Canguilhem, est justement de souligner la marque irréductible du vivant.

⁵⁵ Georges Canguilhem, « *Idee de Médecine selon Claude Bernard* », in *Étude d'histoire et de philosophie des sciences Concernant les Vivants et la Vie*, Ed. Ed. Hachette, Paris, 1988rin, 7^e éd, 2002,p.128.

1.3.1. L'influence de la méthode expérimentale de Claude Bernard

« Notre unique but est et a toujours été de contribuer à faire pénétrer les principes bien connus de la méthode expérimentale dans les sciences médicales ⁵⁶ ».

Il nous paraît opportun de reconnaître la dette méthodologique de la biologie moderne à Claude Bernard. Pour nous, la méthode bernardienne dans la connaissance du vivant a contribué à dégager des lois physiques permettant de réaliser le rêve cartésien de devenir maître et possesseur de la nature. On peut dire que le vivant est devenu à certains égards le maître de sa propre nature de vivant. Si la position du biologiste français nous intéresse, c'est justement à cause de son influence sur le développement de la biologie moderne. Pour mieux situer et comprendre l'influence de Claude Bernard, Canguilhem écrit à juste titre : « Il est d'usage, après Bergson, de tenir l'*Introduction à l'Étude de la Médecine Expérimentale* (1865) comme l'équivalent des sciences de la vie, du discours de la *Méthode* (1637) dans les sciences de la matière ⁵⁷ »

Il est clair qu'à la fin de la crise intellectuelle opposant le mécanisme au vitalisme, la position de Claude Bernard semble accorder les différentes perspectives. Le mécanisme dogmatique soutient un processus déterministe dans la connaissance du vivant. « Toutes les fois que la vie intervient dans les phénomènes, on a beau être dans des conditions identiques, les résultats peuvent être différents. C'est contre

⁵⁶ Clade Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Bordas, P.25

⁵⁷ Georges Canguilhem, « L'expérimentation en biologie », in *La connaissance de la vie*, p.20.

cette conception d'une vie capricieuse, influant de l'extérieur sur la matière brute, qu'est dirigée l'*Introduction à l'Étude de la médecine expérimentale*⁵⁸ ». De ce qui précède, il apparaît que ce qui pose problème pour le physiologiste français est précisément sa capacité productive des normes vitales. Cette production des normes est loin de trouver son explication dans le déterminisme. Or la constitution d'une science biologique doit répondre à l'injonction du déterminisme scientifique. On voit alors comment la connaissance de la vie est basée sur le principe de causalité qui autorise par conséquent la fondation biologique sur la déduction des déterminants physiques. Ce qui autorise la prépondérance des données physico-chimiques comme éléments constitutifs du savoir biologique. A cela s'oppose le vitalisme qui affirme la supériorité d'une force supérieure et invisible comme principe vital. Comme chef de file, on a Bichat et l'école de Montpellier. En outre, signalons que cette foi inébranlable de Bernard en la science des résultats influera sur l'évolution de la biologie. Cette influence et la vision de Claude Bernard se comprennent sous la forme d'une injonction à la postérité en ces termes :

La médecine se dirige vers sa voie scientifique définitive. Par la seule marche naturelle de son évolution, elle abandonne peu à peu la région des systèmes pour revêtir de plus en plus la forme analytique, et rentrer ainsi graduellement dans la méthode d'investigation commune aux sciences expérimentales.⁵⁹

Ce qu'il convient de noter est justement l'uniformisation méthodologique. Ici, on comprend que Bernard souligne l'unicité d'un modèle d'investigation par « *la seule marche naturelle de son évolution* ⁶⁰ » qui laisse penser que la médecine, et plus tard la biologie moléculaire, ne peuvent se formaliser qu'avec des catégories logico-déductives. C'est d'ailleurs cette compréhension qui justifie le titre de la médecine expérimentale. Tout cela laisse à penser que l'évolution de la biologie ne peut tendre que vers le modèle des sciences exactes. Ainsi, « *il appartient à la médecine de*

⁵⁸ BERNARD Claude, *Introduction à l'Étude de la médecine expérimentale*, 1938, Hatier Paris, p.17.

⁵⁹ Claude Bernard, *ibid*, p.41

⁶⁰ Claude Bernard, *Idem*

*suivre cet exemple*⁶¹ ». Le rêve bernardien d'une biologie expérimentale constitue dans un premier temps le point culminant de la critique de Georges Canguilhem des travaux de Claude Bernard.

1.3.2. Le Principe de la méthode expérimentale de Claude Bernard

Le rêve de Claude Bernard a sans doute accéléré l'évolution de la connaissance de la vie. Il porte sur la perspective de rendre la connaissance de la vie intelligible. Cela constitue un évènement dans l'histoire de la connaissance. On peut dire que ce rêve a joué un rôle fondamental dans l'essor de la clinique. Il est dorénavant possible de déterminer, dans un principe de cause à effet, la relation entre un agent pathogène et la pathologie qu'elle suscite. Il a sans doute une dette de la connaissance de la vie à l'égard du physiologiste français. En instituant la médecine expérimentale, Bernard déplace le projet de la connaissance du vivant des sentiers nébuleux du vitalisme. Le physiologiste peut donc logiquement admettre ce qui suit :

*si l'on veut constituer les sciences biologiques et étudier avec fruit les phénomènes si complexes qui se passent chez les êtres vivants soit à l'état physiologique, soit à l'état pathologique, il faut avant tout poser les principes de l'expérimentation et ensuite les appliquer à la physiologie, à la pathologie, et à la thérapeutique [...] C'est aujourd'hui, suivant nous, ce qui importe le plus pour les progrès de la médecine*⁶².

Selon Claude Bernard, il est évident que la biologie ne peut trouver sa marque scientifique, du moins rentrer dans la modernité scientifique qu'en empruntant une méthode logico-déductive. Pour lui, c'est seulement avec la méthode logico-déductive, déjà en vogue dans les sciences physico-chimiques, que la biologie fera sa révolu-

⁶¹ Claude Bernard, *Idem*

⁶² Claude Bernard cité par JM FATAUD in *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p.43, Ed. Bordas.

tion par opposition au dogmatisme scientifique traditionnel. Dans cette optique, il écrit :

Il est ainsi évident pour tout esprit non prévenu que la médecine se dirige vers sa voie scientifique définitive. Par la seule marche naturelle de son évolution, elle abandonne peu à peu la région des systèmes pour revêtir de plus en plus la forme analytique, et rentrer ainsi graduellement dans la méthode d'investigation commune aux sciences expérimentales⁶³.

De ce qui précède, il est important de mentionner l'opposition qui existe entre ce que Bernard appelle « *région des systèmes* » et « *la forme analytique* ». Pour lui, l'analyse est la méthode de recherche scientifique par excellence qui permet de confronter les hypothèses aux résultats. « *On étudie les sciences analytiquement ; on les enseigne synthétiquement* ⁶⁴ ». Donc, pour Claude Bernard, il y a un rapport symétrique entre la méthode biologique et la connaissance biologique. On peut, à juste titre, dire que la connaissance scientifique, et particulièrement la connaissance biologique, est tributaire de la méthode d'investigation scientifique. Tout le vœu de C. Bernard est de soustraire la biologie de l'ancienne tradition qui tire sa force dans le vitalisme ou le mécanisme dogmatique.

Dans la conception bernardienne et quantitative du rapport entre l'état normal et celui pathologique, l'état pathologique serait un état diminué, mutilé ou dégradé. Donc, le pathologique serait une santé amoindrie ou un état dont on aurait soustrait ou supprimé quelque chose. Dans cet ordre d'idées, la santé à partir du pathologique serait un état pathologique renforcé. C'est pourquoi l'état de santé est un état positif selon Claude Bernard. Pour retrouver l'état positif, il suffirait de faire un retour à l'état initial. Les différents états de l'organisme peuvent donc se comprendre sous la forme d'un rapport d'état dont la différence se traduit d'une manière purement quantitative. En ce sens, il est logique de se référer soit à des valeurs négatives, soit à des

⁶³ Claude Bernard cité par JM FATAUD in *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p.41, éd. Bordas

⁶⁴ Claude Bernard, *Cahier de note*, p.127.

valeurs positives. Les valeurs positives expliqueraient l'état de santé positive. Inversement, les valeurs négatives seraient celles de la maladie. Dans cette optique, retrouver la santé serait un retour à l'état initial, donc un retour en arrière, ou du moins retrancher ou diminuer quelque chose de l'état pathologique. A cet effet, la santé et la maladie se résument à un rapport de supériorité et d'infériorité.

Au demeurant, la conception purement logique de la maladie ne satisfait seulement qu'à un certain type d'exemples non variables et quantitatifs, dont elle démontre la validité et si possible renforce la légitimité. En d'autres termes, ici il se dégage une nomenclature des symptômes et des pathologies se rapportant à la théorie quantitative du normal et du pathologique. Mais, dès lors que nous sortons de ces cadres habituels, la théorie quantitative devient parcellaire et perd toute base solide. Cela peut donc s'avérer opaque à l'accès de la singularité pathologique. Cela conduit au renforcement du risque de l'occultation de l'expérience subjective du malade.

1.3.3. De la connaissance de la vie à la logique de la vie

À certains égards, il se produit, dans la connaissance de la vie, quelque chose de tout à fait paradoxal. Le positivisme comme principe cardinal de la science rendrait opaque le projet de la connaissance de la vie selon Canguilhem. Car le déterminisme est infidèle pour rendre compte d'un tel projet. Le vitalisme de même comme projet échoue à comprendre la vie du fait de ces principes métaphysiques. « Aussi Canguilhem voit-il dans le positivisme un obstacle de la vie. Le scientisme, sans doute, s'oppose à une pensée mythologique comme le thème de la survalorisation de la vie. Il me paraît pourtant légitime de les rapprocher ⁶⁵ ». D'une part, on peut dire que la constitution de la biologie, de même que son progrès, ont été rendus possibles par la mise en lumière des mécanismes physiques et chimiques

⁶⁵ DELAPORTE François, *La problématique historique et la vie*, op.cit, p.227.

dans l'organisme. D'autre part, en tant que corpus scientifique, elle doit sa modernité à l'utilisation des modèles physico-mathématiques. En revanche, cette modernité ne se comprend que dans la mesure où est sans cesse relancé, comme un défi, le problème de l'interprétation de la spécificité des différents états du vivant et du seuil qu'elle marque dans la compréhension de ces états. On peut donc, à certains égards, souligner que c'est dans le défi de la relativité subjective que la biologie progresse et se renouvelle. Le recours à la subjectivité se comprend comme un déterminant irréductible. C'est pour cela qu' « Aux yeux de Canguilhem, la physiologie humaine au milieu de vie ne s'exprime pas dans un déterminisme rigide⁶⁶ ». Claude DEBRU comprend justement la dimension productive des normes vitales dans l'œuvre du philosophe français. Il y a en quelque sorte une perspective non métrique dans la compréhension du vivant chez Canguilhem. C'est justement dans l'optique de dépasser l'ordre logico-physique que le philosophe fait recours à Descartes comme suit : «*Descartes parait avoir nettement aperçu que le mécanisme peut rendre compte de tout sauf de la production de mécanismes, qu'ils soient naturels ou artificiels*⁶⁷ ». On peut comprendre que la production des normes s'opère dans une perspective d'ordre que simplement métrique. Cela ne veut pas dire que la subjectivité biologique est à contre-courant de la perspective scientifique. La subjectivité biologique doit être comprise en termes de production de valeurs vitales sous la forme d'un besoin spécifique. En termes de production du savoir, la subjectivité biologique ne renvoie pas non plus à l'impossibilité du connaître, ou une donnée métaphysique dans la connaissance biologiste. Cela veut dire que la subjectivité joue, dans l'histoire de la biologie, un rôle essentiel comme indicateur de progrès. Dans cette optique, cet indicateur se manifeste de deux manières. D'abord, comme indicateur théorique des problèmes du vivant à résoudre. On peut alors souligner

⁶⁶ DEBRU Claude, « Georges Canguilhem et la normativité du pathologique », in *Georges Canguilhem : Philosophe, historien des sciences*, p.116.

⁶⁷ Canguilhem Georges, « Note sur la situation faite en France à la philosophie biologique », in *Revue de métaphysique et de Morale*, 1947, Paris, Armand Colin, p.325.

l'indétermination et l'autorégulation des phénomènes vitaux. Ces phénomènes sont, de façon générale, ce qui constitue l'originalité de la vie sans qu'elle constitue en aucune manière un empire indépendant dans la nature. Enfin, l'indicateur critique. Il convient d'éviter la convocation des dogmatismes, précisément toutes celles qui limitent la possibilité de la connaissance de la vie en conjuguant des oppositions stériles. Il n'est point question d'évoquer des catégories métaphysiques pour limiter la connaissance du vivant. Il est certainement question, dans la conjugaison de la subjectivité, d'« *une exigence plutôt qu'une méthode, une morale plus qu'une théorie* ⁶⁸ ». On peut sans doute noter que la philosophie de la vie de Canguilhem conjugue, d'une façon singulière, la subjectivité dans la connaissance.

Par ailleurs, « *La biologie contemporaine lue d'une certaine manière, est en quelque façon, une philosophie de la vie* ⁶⁹ ». Ce qui nous intéresse ici est de voir le rapport qui existe entre la connaissance biologique et le pouvoir qui en découle. Cela pose aussi le problème du rapport de la subjectivité biologique à la généralité scientifique que produit le savoir biologique. En clair, comment concilier la normativité biologique et la rigidité des données bio-statistiques dans la biologie moderne ? Dès lors, nous pensons que cette dualité apparemment tranchée, vue de près, n'en est pas une. Car, « *la plasticité bien comprise constitue une découverte fondamentale, dans la mesure où elle oblige à sauver la phénoménalité et à apercevoir dans la mécanique un commencement de dialectique* »⁷⁰. Cette dualité se présente non seulement sous la forme de l'union des contraires, mais aussi sous la forme de la nécessité d'affirmer le caractère spécifique de chaque déterminant. De toute évidence, c'est la question d'une coexistence qui se pose. C'est donc la condition de cette coexistence que réaffirme Canguilhem, dans la mesure où chaque déterminant doit pouvoir garder ses caractéristiques ontologiques, sans jamais se faire aspirer par d'autres déter-

⁶⁸ Foucault, op.cit

⁶⁹ Canguilhem, op.cit

⁷⁰ François Dagognet, *Corps réfléchis*, p.200

minants. C'est donc de l'indépendance de la biologie à l'égard des déterminants physicalistes qu'il est question. Ceci pour souligner une interprétation spécifique des déterminants tels que : biologique, physique et psychologique, constituant la nature du vivant. A certains égards, nous pouvons penser qu'il se dégage une dynamique essentielle de compréhension spécifique de chaque donnée. C'est donc une opération de dépassement des déterminants physiques et matérialistes qu'il convient d'opérer dans la signification des interprétations des données. En réalité, la question n'est pas de penser le problème en termes d'opposition. Au fond, on peut penser qu'une exigence fondamentale de dépassement de l'individualisme accompagné de la rigueur scientifique a son existence dans une même réalité qu'est le vivant. Ce qui s'impose, c'est une dualité qui lie le biologique et le physique dans une nécessité scientifique. Si les faits biologiques trouvent leur fondement et leur existence dans l'individualité biologique, leur compréhension dépend, dans un sens général, de l'interprétation scientifique. A y penser de près, le fait biologique individuel fait les valeurs. Les valeurs, elles, deviennent des éléments déterminants dans l'interprétation scientifique.

Pour finir, c'est donc dans cette dualité que réside le lien entre la subjectivité individuelle des normes biologiques et les valeurs qui s'en dégagent. A certains égards, c'est la nécessité de cette dualité et la conjugaison de l'union de ces contraires que François Jacob nous montre au travers de cette analyse : « *Le recours à un principe vital découle de l'attitude même de la biologie, de la nécessité des êtres et des choses de fonder cette séparation, non sur la matière dont l'unité est connue, mais sur des forces* ⁷¹ ». Ce qui apparaît dans le recours aux principes vitaux n'est pas l'affirmation d'un a priori vital sur la dimension physique. Il est plutôt question de voir que la connaissance de la vie ne se joue pas seulement dans les catégories logico-physiques.

⁷¹ François Jacob, *La logique du vivant « une histoire de l'hérédité »*, p.106.

1.4. DE LA COMPRÉHENSION DU VIVANT

Comme on peut le constater, la différence entre la matière vivante et celle inerte n'est peut-être seulement qu'une différence d'approche méthodologique. C'est justement pour cette raison qu'il convient de chercher à être plus près du vivant pour comprendre ce qui fonde sa nature propre. Si nous sommes un tant soit peu bergsoniens, nous soutiendrons que le vitalisme et le mécanisme dogmatique sont loin de produire la vraie connaissance sur le vivant. Il est donc nécessaire de mieux comprendre le terme réel des valeurs de la vie.

1.4.1. De la logique du vivant

La compréhension du vivant suppose tout d'abord de sortir de la généralité absolue du déterminisme. La conséquence d'une telle considération serait de ne faire abstraction d'aucun déterminant dans la connaissance du vivant. Car sans vouloir tomber dans un vitalisme naïf, il est de bon ton de penser qu'il y a des réalités vitales qui ne se laissent pas interpréter en quantitatifs. On trouve plutôt leur interprétation dans une lecture intensive et qualitative. La philosophie de Canguilhem, telle qu'elle se présente, se retrouve au cœur même de cette dualité. Elle devient la philosophie de la réalité biologique et individuelle. Elle oblige la biologie à prendre ses distances d'avec des sciences dures et à s'affirmer en tant que savoir. Dans ce contexte, ce que dit Liebig nous instruit encore plus : « *Malgré ses nombreuses découvertes, la chimie moderne n'a encore rendu à la physiologie et à la pathologie que des services insignifiants ; mais il faut considérer que les réactions des corps simples et des combinaisons minérales préparées dans nos laboratoires, ne peuvent trouver aucune es-*

*pèce d'application dans l'étude de l'organisme vivant*⁷² ». Il est clair que cette considération de Liebig est tout à fait datée. Mais cela souligne le fait fondamental que le vivant, dans son évolution et dans l'intégration dans son environnement, fait abstraction de la nécessité rationnelle. La rationalité n'est pas antérieure, mais postérieure à l'intégration du vivant. Au regard de tout ce qui précède, le vivant est aussi constitué d'une force qui le meut de l'intérieur et fait de lui autre chose que la matière physique. Le vivant, à la manière d'une interaction qui lie l'interne et l'externe, a son propre fonctionnement spécifique. C'est pour cette raison que la biologie comme science du vivant doit forcément prendre ses distances d'avec le modèle des sciences dures. Par conséquent, « *L'étude des êtres vivants ne peut plus être traitée comme un prolongement de la science des choses. Pour analyser, il faut des méthodes, des concepts, un langage propre, car les mots véhiculent dans la science des corps organisés des idées qui viennent des sciences physiques et ne s'accordent pas aux phénomènes de la biologie*⁷³ ». Ce qu'il est évident de comprendre est que le déterminant physique du vivant ne saurait remplacer les autres déterminants qui sont déterminants et irremplaçables dans la connaissance.

*Ce qu'on pourrait appeler le « seuil de la modernité biologique » d'une société se situe au moment où l'espèce entre comme enjeu dans ses propres stratégies politiques. L'homme, pendant des millénaires, est resté ce qu'il était pour Aristote : un animal vivant et de plus capable d'une existence politique ; l'homme moderne est un animal dans la politique duquel sa vie d'être vivant est en question*⁷⁴

Ce qui nous interpelle dans cette affirmation de Foucault est justement la question de seuil. Il montre justement que dans le rapport savoir et pouvoir biologique, un palier supérieur est franchi. Ce palier s'explique dans la possibilité de l'humain à pouvoir modifier son propre patrimoine génétique. Que le développement des

⁷² Liebig, *Chimie organique appliquée à la physiologie animale*, Ed. J.Belin, 1842, Trad. C.GERHARDT, Préface, P.9.

⁷³ François Jacob, *ibid.*

⁷⁴ Michel Foucault, *La volonté de Savoir*, Ed.Gallimard, p.188.

sciences biologiques offre à notre espèce le pouvoir de rendre son devenir et pouvoir le rendre conforme à ses rêves les plus chimériques. Dans la même analyse, il faut remarquer ici que la notion de modernité ne raisonne pas comme une continuité avec le passé. Cette notion matérialise au contraire une rupture, une rupture justement d'avec notre propre passé. Cette rupture, comme nous le remarquons, est à la fois conceptuelle et existentielle, en ce sens qu'elle influence l'évolution de la biologie et de la médecine. Dans *Lecture de Canguilhem*, Jean GAYON généralise la philosophie de la biologie du philosophe des sciences en trois dimensions. Nous faisons cette synthèse. Ainsi : « *La première, [Dimension] dit-il, est axiologique et traite des concepts, la deuxième est ontologique et traite de l'individualité et cette dernière comme une relation, et enfin la troisième est gnoséologique et pose le problème de la connaissance de la vie*⁷⁵».

Cette philosophie de la biologie fixe non seulement la valeur réelle à partir de laquelle on doit appréhender la valeur scientifique, mais aussi interdit en retour la dépendance de la valeur vitale à l'égard de la valeur scientifique. Dès lors que la science substitue le droit au fait, le général au particulier, elle transfère ses propres normes dans le réel qu'elle prétend étudier. Au lieu du découverte espéré, la science procède alors à un recouvrement des valeurs vitales par les valeurs scientifiques. La compréhension approfondie de cette tension nous est plus amplement livrée sous une lumière sociologique par le sociologue Patrick Baudry. Dans une considération clinique des pratiques biomédicales où le corps du malade disparaît sous la fonction des appareils, le sociologue remarque ce qui suit :

Le pouvoir du médecin, disparaissant sous son appareillage, fonctionnaire d'une technologie, technicien, il est par contre neutre : il joue de la neutralité. Et cette disparition de la personne du médecin sous sa fonction, sous ses appareils, fait aussi disparaître celui qui est analysé, sous son fonctionnement organique, individuel.

⁷⁵ Jean GAYON, cité par Guillaume Le Blanc in *Lecture de Canguilhem : Le Normal et le Pathologique*, Ed. ENS Edition , p.12.

Cette production « scientifique » est morbide ; c'est bien elle et non ce qu'elle examine qui est monstrueuse⁷⁶.

Selon le sociologue Patrick Baudry, il y a une forme de distanciation entre la production des normes organiques et la production technique qui pense régler la vie sur des principes de la pensée logique. Or c'est dans cette perspective anthropotechnique que naît plus ou moins la tension entre la vie et la connaissance au sens large. C'est donc ce transfert de la fonction vitale dans les données bio-statistiques sous justement la forme d'une substitution des valeurs vitales par les valeurs scientifiques qui mobilise davantage le point de vue biologique chez Canguilhem. Nous faisons donc remarquer, à la lumière de Bergson, que la partie ne s'égalé pas au tout, ou du moins que l'effet ne peut contenir la cause qui le produit. A cet effet, l'intelligence, tel un produit de la vie, ne peut être antérieure à la vie et prétendre lui donner une ligne de détermination fondamentale. L'intelligence, qui se manifeste dans la connaissance du vivant, n'a pas à se placer en position de surplomb pour saisir l'évolution du vivant d'une manière complètement rétrospective. La question vient de Bergson lui-même à propos de l'intelligence : « *comment s'appliquerait-elle le long du mouvement évolutif ?* »⁷⁷. Finalement, il faut mentionner que ce n'est pas uniquement l'univers scientifique qui entoure ces problèmes qui peut être dit à juste titre « controversé » du fait de la complexité de l'objet étudié. La complexité ne vient pas seulement de là. Elle vient de notre responsabilité par rapport au risque. « *Ce risque engage notre responsabilité d'êtres humains, dans l'entrecroisement entre l'éthique et une philosophie de la vie et le scientifique* »⁷⁸. Le philosophe des sciences Georges Canguilhem énumère cette controverse scientifique en ces termes :

⁷⁶ Patrick Baudry, *Le corps extrême approche sociologique des conduites à risque*, Paris, Ed. L'harmattan, p22.

⁷⁷ Bergson Henry, *L'Evolution créatrice*.

⁷⁸ Paul Antoine Miquel, dans son cours de M2 éthique

« À l'origine de ces rêves, il y a l'ambition généreuse d'épargner à des vivants innocents, et, impuissants la charge atroce de représenter les erreurs de la vie... A l'arrivée on trouve la police des gènes couverte par la science. On n'en conclura pas cependant à l'obligation de respecter un « laisser-faire, laissez-passer génétique ⁷⁹ ».

Au regard de ce qui précède, il y a lieu de faire remarquer deux choses. Dans un premier temps, il est important de noter qu'il y a une irréductibilité de la subjectivité vitale dans la connaissance du vivant. Dans un second temps, la subjectivité apparaît comme le terme cardinal des différents états dans une perspective clinique. Les différents états du vivant tels que celui normal et celui pathologique ne peuvent se comprendre que dans la prise en compte de la subjectivité vitale.

1.4.2. De la question des valeurs vitales inférieures et supérieures

La conception philosophique de l'état normal et pathologique dans l'œuvre de Canguilhem trouve sa racine dans les travaux de Kurt Goldstein, plus précisément dans *La structure de l'organisme*. Contrairement à la conception quantitative bernardienne de la santé et de la maladie, le philosophe esquisse des concepts nouveaux pour mieux rendre compte des différents états de l'organisme vivant. Cette approche novatrice fait appel à des concepts tels que *la normativité biologique et la polarité dynamique de la vie*. Pour Canguilhem, ce qui caractérise l'état pathologique de l'organisme est la diminution du pouvoir de l'organisme à répondre aux exigences du milieu. Par conséquent, dans l'état pathologique, l'organisme a moins d'emprise sur son environnement. Dans cette perspective, on peut dire que le nouvel état constitue une réponse insuffisante aux défis du milieu. En tout cas, en termes de maîtrise de son environnement, l'organisme est en dessous de ses capacités. On peut juste penser que l'organisme, dans cette dimension, se retrouve dans un processus de

⁷⁹ Georges Canguilhem, « Un nouveau concept en Pathologie : L'erreur », in *Le Normal et le Pathologique*, Paris, PUF, p.212.

conservation de soi. Ce qui justifie donc un changement de structure. A vrai dire, on assiste à un changement de norme vitale. Précisément, on peut se demander « si la vie est dépassement de soi, n'est pas à la maladie, plus qu'à la santé, qu'elle le doit ⁸⁰ ». Plus précisément, on peut parler d'avènement de valeur vitale inférieure, qui produit une diminution des capacités vitales de l'organisme. Comme cela apparaît déjà ici, la question d'état de l'organisme comme différents moments hétérogènes se pose comme la clé de voûte pour comprendre les termes réels dans lesquels se pose cette problématique. Le recours à Canguilhem, plus précisément dans sa critique contre C. Bernard dans *Le Normal et le Pathologique* nous situe davantage sur la question de la différence de temporalité et d'état dans la question de la maîtrise du vivant. A cet effet, on sait que la différence entre santé et maladie n'est pas une différence quantitative, comme le pensait Claude Bernard. L'état pathologique ne se déduit pas de l'état de santé, comme l'état de santé n'est pas non plus le prolongement de l'état pathologique. Ces deux états sont originaux dans leurs natures spécifiques. C'est cette raison qui montre que le rapport entre l'état pathologique et celui normal est un rapport unique. Ce rapport est justement nouveau parce qu'il crée quelque chose de nouveau. Il produit une structure nouvelle dans l'organisme. La rigueur sémantique oblige donc à voir dès lors en la maladie un événement. Cela établit donc une nette démarcation entre l'objectivité des symptômes et les causes de la maladie dans une perspective scientifique de l'étiologie. On peut dire ici qu'il y a un écart entre la subjectivité, ou du moins l'expérience du malade, en tant que vécu subjectif d'un individu qui souffre et le principe de cause à effet qui sous-tend une étiologie. Ainsi : « *La souffrance n'est pas uniquement définie par la douleur physique, ni même par la douleur morale, mais par la diminution, voire la destruction de la capacité d'agir, du pouvoir-faire, ressenties comme une atteinte à l'intégrité de*

⁸⁰ Stiegler Barbara, « De canguilhem à Nietzsche », in *Lecture de Canguilhem : Le normal et le pathologique*, 2000, Ens Éditions, Lyon, p.93.

*soi*⁸¹ ». Au regard de ce qui précède, Paul Ricœur souligne la diminution du pouvoir de l'individu sur son milieu. On assiste donc à une défaillance ou du moins un manque d'emprise de l'individu. On peut parler alors d'un manque de rayonnement. La vie du vivant se trouve donc bouleversée par la pathologie. Si la connaissance scientifique ou positive des maladies est fondamentale, voire indispensable en ce sens qu'elle est une boussole dans la compréhension des différents états vitaux, le recours à la subjectivité pathologique permet de comprendre davantage les normes vitales. La transposition de la conception positiviste et quantitative dans la définition du normal et du pathologique revient à les placer sur une même ligne, et par ricochet, à les réduire l'un à l'autre. Ce rabattement des états vitaux les uns sur les autres revient à une perspective de substitution qui autoriserait le rabattement de l'un à l'autre. La conséquence est que cette conception fait disparaître la spécificité de chaque état et ferait couler dans le même moule l'hétérogénéité foncière qui distingue santé et maladie. Cette hétérogénéité, pour nous, s'exprime en termes de valeurs ou du moins en termes de capacité vitale. Ce sont justement les valeurs inférieures qui se traduisent par une forme d'incapacité de l'organisme à répondre correctement aux défis de son milieu. La question est donc de voir comment cette différence de valeur se traduit entre maladie et santé. De toute évidence, nous sommes conscients du danger d'un relativisme subjectif qui rendrait impossible toute tentative de fondement de la connaissance biologique. Mais il est évident de comprendre que le déterminant physico-quantitatif n'est pas le seul qui fonde la subjectivité biologique. Car,

Il est très difficile, sinon impossible, de poser les limites entre santé et la maladie, entre l'état normal et l'état anormal. D'ailleurs, les mots santé et maladie sont arbitraires. Tout ce qui est compatible avec la vie est la santé ; tout ce qui incompatible avec la durée de la vie et fait souffrir est maladie (la définition de la maladie a épuisé les définisseurs⁸²

⁸¹ Paul. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Ed.seuil, Paris, 1990 p. 223.

⁸² Claude Bernard, *Principes de Médecine expérimentale*, 1947, Paris, PUF, p.270.

D'une manière ultime, il apparaît que la démarcation simplement théorique de l'état normal et celui pathologique de l'organisme ne tient pas compte de l'expérience subjective du vivant. Comme nous l'avons précédemment mentionné, quel que soit son état, l'organisme tient toujours pour fondamental la réalisation de ses objectifs. Ainsi, « *L'organisme malade réagit lui aussi de telle façon que, malgré l'altération qu'il a subie, il tâche de produire des opérations aussi parfaites que possible, c'est-à-dire qu'il s'efforce d'accomplir de son mieux les tâches qui lui reviennent de par son essence*⁸³ ». Souligner que l'organisme tient toujours à l'accomplissement de ses tâches autorise d'une certaine manière à traiter de la valeur des valeurs vitales.

1.4.3. Le dynamisme des valeurs vitales

Ici, on peut comprendre que le rôle de l'organisme ne change pas quel que soit son état. Ainsi peut-on dire qu'il ne dévie jamais de ses objectifs fondamentaux qui sont ceux de la conservation de soi et de l'épanouissement. Il apparaît que la maladie et la santé se distinguent non pas d'une manière quantitative, mais structurellement. Ainsi, la maladie et la santé sont deux modes de vie irréductibles l'un à l'autre. Dans cette optique, santé et maladie deviennent deux structures foncièrement différentes et non déductibles l'une de l'autre. Toute structure étant un « tout organique », possède sa propre spécificité organisationnelle et son mode de fonctionnement. Dès lors, il existe un équilibre propre à chaque structure. C'est donc ce qui nous autorise à penser qu'il y a divers équilibres. Chaque équilibre est donc interne et spécifique à chaque état de l'organisme. L'état pathologique étant celui de diminution du pouvoir de l'individu sur le milieu, peut être considéré comme un équilibre inférieur. On peut donc dire de la maladie qu'elle est toujours et à la fois une

⁸³ Goldstein, Kurt, « L'analyse de l'aphasie et l'étude de l'essence du langage », in *Journal de psychologie normale et pathologique*, t. XXX, 1933, p. 438. Sur : pure.mpg.de/rest/items/item_2325997_2/component/file_2325995/content

structure inférieure et déficitaire de l'individu. C'est donc une forme d'organisation inférieure. Dès lors, la maladie est un état qui est déficitaire et qui fait advenir une nouvelle structure organique. Car la structure ancienne est en dessous des objectifs et exigences du milieu de vie. La maladie est en quelque sorte une forme de déséquilibre dans une structure spécifique, et non une réduction à un simple écart statistique. Notre analyse se veut de comprendre la relation entre maladie et santé dans un contexte relationnel afin de faire valoir non pas seulement une différence qualitative, mais de voir en la maladie et la santé une différence qui se traduit en termes d'altération. Dans ce contexte d'altération, l'organisme tente toujours de réaliser son objectif qui est celui de son équilibre en toutes situations.

Par ailleurs, le normal et le pathologique se tiennent dans un rapport d'altérité. L'altérité renvoie à ce qui est autre. Si la maladie et la santé se définissent en termes d'altérité, elles sont donc vraiment différentes l'une de l'autre. Ainsi, dans un contexte d'altérité, au travers de ces deux états différents, il y a l'idée de moins bien : de montée et de descente. Il y a donc une différence de valeur dans l'altération. Une dimension temporelle et spatiale qui justifie la faillite potentielle de la structure. C'est aussi la position de Canguilhem dans le traitement de la question d'anomalie, « *l'anomalie ou la mutation ne sont pas en elles-mêmes pathologiques. Elles expriment d'autres normes de vie possible.* » C'est justement ce que nous pouvons comprendre dans cette formule de Goldstein : « *lorsque le malade ayant une lésion du lobe frontal gauche se tient constamment avec la tête légèrement inclinée à droite, ce n'est pas à cause de la lésion : c'est parce que cette position est la plus confortable pour lui* ⁸⁴ ». Donc, si les normes en question sont inférieures à la stabilité, à la fécondité et à la variabilité dans certaines conditions, elles seront dites pathologiques. Si ces normes se révèlent, dans les mêmes milieux, équivalents ou supérieurs, elles seront dites normales. Lorsqu'on distingue en termes d'altérité la différence entre santé et maladie, l'une et l'autre se présentent dès lors sous la forme

⁸⁴ Kurt Goldstein cité par Canguilhem Georges in *Le Normal et le pathologique*, p.

d'un comportement. Elles apparaissent comme une certaine conduite qui vise à obtenir du milieu les mêmes avantages que la santé, seules les circonstances ayant changé nous amènent à avoir une « capacité ». Le mot anglais « ability » rend vraiment compte de cette capacité qui se révèle dans les deux états. La capacité peut se révéler inférieure ou de réaction adéquate face aux exigences du milieu. Autrement dit, le vivant vise toujours à se conserver dans la santé comme dans la maladie. C'est l'ensemble de son comportement qui change. C'est toute la totalité de l'organisme qui change d'une structure à une autre. Ainsi, c'est tout ce changement qui s'inscrit dans le temps. Cela nous permet de comprendre que la maladie est un rapport nouveau au monde et à soi. Dans ce nouveau rapport au monde, la finalité de l'organisme n'est pas autre que ce qu'elle recherche en situation d'équilibre ou de santé. « À partir de là, on comprend mieux pourquoi la maladie est une possibilité vitale : elle exprime le pouvoir d'aventure et d'expérimentation de la vie ⁸⁵ ». La maladie, telle que l'on peut la cerner dans la structure du changement chez Freud, donc dans une acception psychologique, n'est pas et ne peut constituer au grand jamais une régression d'un état à un autre. Ce qui nous permet de comprendre que la névrose est donc un autre rapport au monde, ou du moins un autre mode de rapport à la réalité. Elle contribue, à sa façon, à un état nouveau. Au sens freudien, nous comprenons donc qu'il n'y a pas un retour en arrière, mais un changement de fonctionnement, c'est un autre événement, donc la maladie est créatrice de nouveauté. En clair, il y a donc quelque chose de nouveau qui arrive. Au total, cela veut dire que la maladie n'est pas une pure diminution de l'état de santé.

Ce nouveau rapport qui apparaît dans la maladie est aussi basé sur la conception bergsonienne du temps. En effet, nous comprenons chez lui que le temps est une donnée irréversible. Donc cette irréversibilité du temps est en parfaite inadéquation avec une certaine conception quantitative du rapport entre maladie et santé. Si la

⁸⁵ Stiegler Barbara, « De Canguilhem à Nietzsche », in *Lecture de Canguilhem : le normal et le pathologique*, 2000, Ens Éditions, Lyon, p.93.

maladie est une pure diminution ou – si la santé constitue un retour en arrière ou à l'état initial, cela ne peut être possible que dans la perspective d'une suspension du temps. Or il s'ensuit que dans la maladie comme dans la santé, le temps ne s'arrête pas. On peut donc dire que l'être vivant et par suite la vie ne connaissent pas la réversibilité. L'évolution du vivant à travers le temps est donc irréversible. Cela montre donc que le temps laisse sa marque sur l'individu. Il n'y a donc pas de réinitialisation du vivant à la manière d'une machine qui tombe en panne, dont on peut procéder à la réinitialisation.

Dans cette optique, la guérison peut être envisagée comme l'instauration d'une nouvelle norme individuelle. Dès lors, c'est le critère d'évaluation même de la guérison qui change, cette norme sera donc une norme individuelle et spécifique propre à la nature de l'individu. C'est donc un « je » qui guérit. Guérir, dans cette perspective, serait donc de trouver un autre ordre. Cet ordre nouveau qui s'installe, d'une manière ou d'une autre, ne peut pas, et ne veut aucunement dire que la maladie est un désordre qui vient chambouler, désorganiser l'ordre ancien. Cela signifie, à bon droit, le passage d'un ordre à un nouvel ordre, il n'y a que des variétés d'ordres. A vrai dire, c'est une question de changement de structure, de remaniement de structure. La notion de structure que nous utilisons ici, nous permet de montrer que dans la santé comme dans la maladie, c'est la totalité de l'organisme qui fonctionne. Ce n'est donc pas la fonction des parties qui, dans ce processus, assure l'équilibre du tout, mais la fonction du tout est plus importante que celle des parties prises isolément.

En réalité, on peut se laisser convaincre que le concept de pathologie n'est pas le contraire logique et existentiel du concept de normal « *car la vie – l'organisme – à l'état pathologique n'est pas absence de norme, mais présence d'autres normes* ⁸⁶ ». Ainsi, l'état pathologique et normal sont donc deux états différents non contradictoires, mais ayant des normes spécifiques. Si être normal, c'est

⁸⁶ Canguilhem Georges, *Le Normal et le Pathologique*, 2011, PUF, Paris,

justement la capacité à faire face aux exigences, la maladie au contraire est la réduction de ce pouvoir ou l'incapacité à répondre aux exigences de la vie ordinaire. Au regard de cette vision panoramique de la philosophie biologique de Canguilhem, il est nécessaire de voir plus près le rapport qui existe entre les éléments de l'architecture conceptuelle tels que l'anomalie et l'erreur innée. Il convient donc de confronter cette philosophie qui laisse consciemment la place à l'indétermination pour une normativité biologique.

CONCLUSION

De façon générale, la philosophie de la biologie de Canguilhem conjugue sans cesse de différents matériaux pour formaliser une nouvelle connaissance du vivant. Cette nouvelle connaissance n'est pas dogmatique et reste toujours ouverte. « *Au fond, Canguilhem nous aide à sortir d'un dilemme épistémologique récurrent aux conséquences pratiques sérieuses en clinique...⁸⁷* ». La remarque d'Yves Clos souligne la dualité fondamentale de la philosophie biologique du Français. De toute évidence, c'est cette dualité, expliquant un dépassement doctrinal et à la fois clinique, qui nous permet de situer un double renversement dans l'œuvre de Canguilhem. En situant sa critique à un niveau quantitatif du rapport entre le normal et le pathologique, le philosophe montre justement que le principe quantitatif est parcelaire. C'est alors qu'on peut estimer que les prémisses de la philosophie du Français ne signifient pas seulement un renouvellement lexical. De toute évidence, « *Canguilhem montre que la théorie bernardienne est sous-tendue par un rêve de domination de l'homme sur la nature et sur la vie grâce à la toute-puissance de la science⁸⁸* ». Pour DELAPORTE, il y a une divergence fondamentale entre le projet canguilhemien et celui bernardien. D'une certaine manière, cette différence n'est pas seulement théorique, mais elle porte sur le traitement même de l'objet à connaître. C'est donc cette différence de nature qui justifie l'opposition théorique entre Claude Bernard et Georges Canguilhem. De toute évidence, il est nécessaire de prendre en compte l'expérience singulière du vivant dans un projet de connaissance. Aussi convient-il de saisir les différents états comme des moments hétérogènes et irréductibles l'un à l'autre. Car, la prise en compte de l'expérience permet d'éviter l'abstraction qui conduit à manquer le dynamisme du vivant. Ce n'est pas d'une lo-

⁸⁷ Clos Yves, « Le normal et le pathologique », in *Lecture de Canguilhem : Le Normal et le pathologique*, 2000, Paris, Ens Éditions, p.143.

⁸⁸ DELAPORTE François, *La problématique historique de la vie*, op.cit, p.227.

gique de la vie qu'il est question. Il est au contraire question d'une logique du vivant comme sujet de son expérience. On peut dire, sans grand risque de se tromper, que la philosophie de la clinique de Canguilhem se comprend comme suit :

Nous attendions précisément de la médecine, une introduction à des problèmes humains concrets. La médecine nous apparaissait, et nous apparaît encore, comme une technique ou un art au carrefour de plusieurs sciences, plutôt que comme une science proprement dite. Deux problèmes qui nous occupaient, celui des rapports entre science et technique, celui des normes et du normal, nous paraissaient devoir bénéficier, pour leur position précise et leur éclaircissement, d'une culture médicale directe.⁸⁹

Il est donc évident que cette philosophie ne cherche pas à faire disparaître la subjectivité dans la généralité théorique. C'est en ce sens que nous pensons qu'elle cherche toujours à être au plus près du vivant. Ainsi, la subjectivité doit être au cœur de l'entreprise clinique. Paradoxalement, la clinique est appelée à dépasser une forme de généralité morbide. On assiste à un renversement catégoriel qui conjugue l'expérience comme condition nécessaire de la clinique. Pour dire clairement les choses, la démarche de Canguilhem a une incidence pratique sur la clinique. Dans ce contexte, le renouvellement de la clinique convoque de nouveaux concepts. Dès lors, on comprend pourquoi la perspective exclusivement logique ou quantitative ne convient plus dans la compréhension de l'expérience vitale.

De même, la dimension axiologique de cette philosophie biologique n'exprime pas uniquement la critique des valeurs qui justifient la connaissance purement déterministe de la vie. Elle va au-delà d'une simple question théorique. Ce dépassement n'a pas pour objectif d'établir une théorie générale des conditions de possibilité de la connaissance du pathologique. Dans tous les cas, on assiste à un dépassement doctrinal de divers ordres. Ce qui lui permet sans doute de conquérir, au même titre que la science de la matière inerte, une place aux côtés des autres sciences dites nobles. Car très tôt, certaines ont reçu la reconnaissance d'une con-

⁸⁹ Georges Canguilhem, *Le normal et le Pathologique*, Pp.7-8.

naissance vraie. Ainsi, la compréhension de la vie en termes de polarité dynamique permet de dire que le pathologique n'est pas une absence de valeur. L'état du vivant est un état polarisé. En d'autres termes : « *C'est la vie elle-même, par la différence qu'elle fait entre ses comportements propulsifs et ses comportements répulsifs, qui introduit dans la conscience humaine les catégories de santé et de maladie. Ces catégories sont biologiquement techniques et subjectives et non biologiquement scientifiques et objectives.* ⁹⁰ »

En conséquence, ces valeurs sont liées à quelque chose qui a du relief, du sinueux. C'est le vivant qui fait l'expérience de son état, qu'il soit normal ou pathologique. Certainement que ces valeurs se déterminent en termes de valeurs propulsives et de valeurs répulsives. Cela « *expriment d'autres normes de vie possible* ». Le vivant est fondamentalement à la recherche d'un équilibre. Un équilibre précaire. De toute manière, « *chercher ce que l'expérience vécue des hommes est en réalité, c'est négliger quelle valeur elle est susceptible de recevoir pour eux et par eux* ⁹¹ ». Au regard de ce qui précède, nous pouvons dire que la philosophie clinique de Canguilhem appréhende les valeurs vitales comme des valeurs structurales. Elles ne sont pas visibles ou tangibles, mais elles sont présentes. Et c'est en cela qu'elles sont intrinsèquement des valeurs qui font sens pour le vivant.

⁹⁰ Georges Canguilhem, *op.cit*, p.150.

⁹¹ Georges Canguilhem, *ibid*, p.149.

2.
DU STRUCTURAL AU
STRUCTUREL CHEZ
GEORGES CANGUILHEM

INTRODUCTION

Comme on peut le voir, la portée du renversement conceptuel opéré par Canguilhem confère désormais à la perspective vitale le centre de référence dans la connaissance de la vie. Il y a dans ce renversement un recours fondamental à la subjectivité que rien ne peut remplacer. La tâche de la philosophie du vivant n'est plus une tâche foncièrement théorique. Le problème devient une entreprise qui a pour vocation de trouver une imbrication nécessaire entre le théorique et l'individualité. Il y a donc une nécessité dans cette entreprise de déterminer la marque irréductible d'individualité biologique. En critiquant Claude Bernard, Canguilhem pose indirectement une forme de coupure entre le vivant et le non-vivant. On peut dire que cette démarcation n'est pas seulement méthodologique, mais qu'elle comporte aussi une exigence ontologique. Une ontologie qui permettra de mieux comprendre la nature du vivant. Il s'avère nécessaire de dégager les catégories analytiques dans lesquelles se déploie la possibilité de la logique du vivant. Si le déterminisme est loin de comprendre le vivant, il se pose alors la question de la logique propre du vivant. Il revient donc de définir avec clarté les concepts pouvant rendre compte du dynamisme vital, dans la perspective d'une vie authentiquement biologique. Il se dégage ici un problème théorique non négligeable. Le fond du problème peut se concevoir de la manière suivante : « *Si le vivant est pour Canguilhem toujours en quelque manière présubjectif, s'il est une disposition sur quoi s'enlève tout sujet possible, c'est qu'il est impensable si l'on ne noue pas à son propos trois notions essentielles que sont le centre, ou la centration, la norme et le sens* ⁹² »

⁹² Alain Badiou, « Y a-t-il une théorie du sujet chez Georges Canguilhem ? in *Georges Canguilhem, philosophe et Historien des sciences*, Ed. Albin Michel, 1993, p.296.

En se référant à Alain BADIOU, on comprend que Canguilhem cherche à évacuer dans sa démarche critique le recours à une logique normative dans la compréhension du vivant. La question de la normativité est donc celle de la légitimation de la connaissance du vivant et même de la possibilité du savoir. Dès lors, il est question d'éviter un contresens sémantique qui cristallise la tension dans la connaissance du vivant. Pour y parvenir, Canguilhem va convoquer les normes vitales comme catégorie explicative des cadres de production de la vie. Si la question des normes occupe Canguilhem, c'est justement par nécessité explicative de ce que vaut la vie. Il peut alors écrire ceci : « *C'est l'anormal qui suscite l'intérêt théorique pour le normal. Des normes ne sont reconnues pour telles que dans des infractions. Des fonctions ne sont révélées que par leurs ratés. La vie ne s'élève à la conscience et à la science d'elle-même que par l'inadaptation, l'échec et la douleur*⁹³ »

Au total, .on peut dire que le logos de la vie renvoie à une nécessité non normative. Le vivant est ainsi ancré dans une logique de production d'anti-valeur. C'est alors que les différentes conditions de la vie la révèlent comme donnée hétérogène. Il n'y a pas de donnée absolue dans la production vitale. Il y a pour ainsi dire de l'instabilité dans le processus vital.

⁹³ Georges Canguilhem, « Physiologie et pathologie », in *Le Normal et le Pathologique*, p.139

2.1. L'INDIVIDUALITÉ DANS LA PHILOSOPHIE DE GEORGES CANGUILHEM

La philosophie de Georges Canguilhem est foncièrement centrée sur le concept de l'individualité biologique. En réalité, « le problème de l'individualité est lui-même indivisible.⁹⁴ » A certains égards, ce concept prépare la théorie de la normativité dans l'œuvre du philosophe. Si la normativité biologique pose la question de la capacité du vivant à instituer ses propres normes, l'individualité biologique lui offre un champ d'application existentiel, organique et subjectif. Le problème ontologique du statut du vivant et le non-vivant sera évalué à partir du concept d'individualité. On peut logiquement lire ceci : « *L'organisme n'est pas une somme de réalités biologiques élémentaires. C'est une réalité supérieure dans laquelle les éléments sont niés comme tels*⁹⁵ ». Ici la négation des parties ne constitue pas la raison suffisante de leur disparition, mais plutôt la condition fondamentale de la fonctionnalité de la totalité organique. On peut donc logiquement admettre que les parties disparaissent pour que l'organisme dans son ensemble gagne en intensité vitale. Dès lors, la philosophie biologique du Français peut se saisir comme un condensé explicatif des sinuosités de la vie. Pour nous, « L'essentiel de l'œuvre de Canguilhem se présente non comme l'accomplissement de ce programme initial, mais comme sa mise en pièces puis, comme par surprise, sa reconstitution par transfert de concepts, c'est de ce singulier mouvement qu'elle a tiré, et garde, son exceptionnelle force de sollicitation intellectuelle⁹⁶ ». On peut dire que le recours à la négation permet au philosophe d'opérer un dépassement logique. Cela permet donc de situer le travail de la vie non pas dans la contre-valeur logique, mais plutôt de circonscrire la production des normes vitales dans une perspective positive absolue.

⁹⁴ LECOURT Dominique, « La question de l'individu d'après Georges Canguilhem », in *Georges Canguilhem : philosophe, historien des sciences*, Paris, 1993, Albin Michel, p. 262.

⁹⁵ Georges Canguilhem, « La théorie cellulaire » in *La Connaissance de la Vie*, 2d. Vrin, p.76.

⁹⁶ LECOURT Dominique, La question de l'individu d'après Georges Canguilhem, in *Georges Canguilhem : philosophe, historien des sciences*, Paris, 1993, Albin Michel, p.262.

2.1.1. Le concept d'Individualité Chez Canguilhem

Il n'est point de doute que les concepts de normativité et d'individualité biologique formalisent un mouvement réflexif qui porte la tératologie au cœur de la philosophie biologique de Georges Canguilhem. Le philosophe des sciences nous donne des indications dans ce sens dès l'introduction de sa thèse en 1943. Ainsi, dans une archéologie conceptuelle de sa philosophie biologique, il estime que « *Le problème général du normal et du pathologique peut, du point de vue médical, se spécifier en problème tératologique et en problème nosologique*⁹⁷ ». De ce qui précède, nous estimons que la tératologie et la nosologie intéressent Canguilhem justement par la capacité de contre-valeur vitale qu'elles offrent en opposition à la tendance déterministe sous l'aspect généralité normative. Dans ce contexte, la tératologie, en tant que « *science des anomalies de l'organisation anatomique, congénitale et héréditaire des êtres vivants* », trouve un écho positif et particulier dans l'œuvre de l'épistémologue français. L'originalité de la position du philosophe est de souligner la différence fondamentale qui existe entre la normativité biologique et la normalité biologique par le truchement des valeurs vitales. « *On voit ici réapparaître le problème de l'individualité vivante et comment l'aspect d'une totalité, initialement rebelle à toute division, l'emporte sur l'aspect d'atomicité...*⁹⁸ » Pour nous, c'est dans un axe axiologique pour l'organisme lui-même qu'il faut poser la question des valeurs vitales. Car, le sens de l'activité vitale est à chercher dans le vivant lui-même et non pas dans un cadre général de la connaissance et de norme statistique. En réalité, le concept d'« *individualité biologique* » joue un rôle opératoire irréductible dans la compréhension de la philosophie biologique de Georges. A ce titre, le concept de l'« *individualité biologique* » est mobilisé à maintes reprises dans l'œuvre de l'épistémologue. Elle est mobilisée d'une part dans sa philosophie

⁹⁷ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, p8.

⁹⁸ Georges Canguilhem, « La théorie cellulaire » in *La Connaissance de la Vie*, 2d. Vrin , p.94.

de la médecine, et enfin dans sa philosophie biologique. Ainsi, précisément dans *Le Normal et le Pathologique*, l'individualité biologique est conjuguée par Canguilhem sur le plan clinique pour justifier sa théorie de la « *normativité biologique* ». Pour l'épistémologue, la détermination du sujet vivant à quelque échelle que ce soit, « *requiert comme point de départ le concept de l'être individuel*⁹⁹ ».

C'est donc du dynamisme de la vie du vivant qu'il est question à travers l'individualité biologique. Dans cette optique, Goldstein estime que les différents états du vivant tels que : la santé, la maladie et la guérison ne peuvent être compris que sur fond d'une norme individuelle. A ce titre, Canguilhem souligne alors qu'« *Il n'y a qu'une seule norme qui puisse suffire ; celle qui prend l'individu lui-même pour mesure : une norme individuelle personnelle ; chaque homme serait la mesure de sa propre normalité*¹⁰⁰ ». On peut donc souligner le fait que la vie du vivant est un processus. Par ses différentes phases, ce processus produit donc des normes vitales. Dans cette optique, on peut souligner que la vie du vivant est une affirmation subjective et singulière d'un processus d'individuation. Il est alors question, pour l'épistémologue, de montrer la capacité de l'organisme vivant à tolérer des écarts ou du moins à s'écarter des normes moyennes. C'est pourquoi on peut justement lire que « *La vie est en fait une activité normative [...] Au sens plein du mot, normatif est ce qui institue des normes. Et c'est en ce sens que nous décidons de parler d'une normativité biologique*¹⁰¹ ». Ainsi, dans toute une série d'articles, le concept d'individualité joue un rôle gnoséologique à travers la critique de la théorie de l'information dans la biologie moderne.

Le concept d'individualité apparaît dans les travaux de Canguilhem comme un référent analytique permettant de déterminer des attributs spécifiques des entités biologiques. La question de l'individualité suppose que ces entités posent un pro-

⁹⁹ Kurt Goldstein, *La structure de l'organisme*, Paris Gallimard, p.345.

¹⁰⁰ Canguilhem Georges,

¹⁰¹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, p77.

blème spécifique qui oblige à repenser le rapport de la vie à la connaissance. Il est clair que le philosophe cherche à dégager dans la connaissance du vivant « *les conditions auxquelles des entités biologiques peuvent de manière générale être qualifiées comme des individus* ¹⁰² ». Autrement dit, Canguilhem est dans une démarche ontologique pour déterminer un socle solide, matériel ou immatériel, qui permettra de justifier l'individualité des entités biologiques ou non. Tout se passe comme si ce concept joue un rôle programmatique dans l'œuvre du philosophe. Le concept d'individualité dans l'œuvre du philosophe n'instaure aucunement un relativisme des valeurs vitales. Car, les valeurs vitales n'acquièrent leurs significations comme telles dans l'œuvre de Canguilhem que dans un jeu subjectif de l'activité vitale. Dans cette optique, il est certain que la philosophie biologique du Français pose la question de la liberté de l'individu vivant, dans sa capacité à instituer ses propres normes vitales. Ainsi peut-on dire que la subjectivité des valeurs biologiques répond à la nécessaire affirmation d'autorégulation du vivant en opposition à la généralité interprétative des données bio-statiques.

Au total, le concept d'individualité permet à Canguilhem de déterminer le statut ontologique du vivant. Dans cette perspective, l'épistémologue français cherche à saisir « *les classes d'entités naturelles qui peuvent candidater au statut d'individus, et quels sont les critères pertinents pour aborder ce genre de question* ¹⁰³ ». En clair, le philosophe des sciences cherche à souligner les caractéristiques qui permettent de tenir le vivant pour une entité individuelle en opposition aux autres formes d'organisation. A vrai dire, ce concept apparaît comme un élément de jonction entre la philosophie médicale et la philosophie biologique de Georges Canguilhem. L'argument de fond consiste à évacuer le principe de continuité logique

¹⁰² Jean GAYON, « Le concept d'individualité », in *Lecture de Canguilhem : Le normal et le pathologique*, p.21.

¹⁰³ Jean GAYON, « Le concept d'individualité », in *Lecture de Canguilhem : Le normal et le pathologique*, p.22.

dans la formation des entités biologiques. C'est une conception qui se fonde sur le principe fonctionnel du tout vital.

2.1.2. Approche opératoire du concept d'individualité

Dans cette philosophie centrée sur l'individualité biologique, l'épistémologue pose la question de l'interprétation des valeurs vitales. Pour lui, elle se fait à deux niveaux fondamentaux. Dans le premier cas, l'interprétation est purement subjective. Elle est à saisir pour le vivant comme une allure subjective d'organisation. Donc, c'est le sujet vivant lui-même qui livre la portée de ses valeurs sous la forme d'un choix. Ce choix est une allure propre du sujet pour atteindre ses propres objectifs vitaux. Enfin, l'auteur pose la question des valeurs vitales dans une considération générale de la biologie moderne pour éviter l'écueil d'un relativisme dogmatique. Car ce relativisme des valeurs vitales rendrait impossible le fondement scientifique de la biologie. Ainsi, « *Le concept d'individualité a donc été mobilisé par Canguilhem à trois reprises dans le dessein de construire une interprétation philosophique de la vie tantôt comme valeur, tantôt comme être, tantôt comme connaissance* »¹⁰⁴. Dès lors, le concept d'individualité biologique s'inscrit dans une démarche analytique de la connaissance du vivant. Ce qui souligne par ailleurs le rapport épistémologique étroit et à la fois conflictuel qui existe entre la vie et la connaissance de la vie. Ainsi Canguilhem pose-t-il la question de l'individualité biologique comme suit :

L'individu est-il une réalité ? Une illusion ? Un idéal ? Ce n'est pas une science, fût-ce la biologie, qui peut répondre à cette question. Et si toutes les sciences peuvent et doivent apporter une contribution à cet éclaircissement, il est douteux que le problème soit proprement scientifique, au sens usuel du mot¹⁰⁵.

¹⁰⁴ Jean GAYON, op. cit, P23.

¹⁰⁵ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin 1965, p.78.

Ce qui précède constitue, d'une manière ou d'une autre, la volonté programmatique de Canguilhem sur le problème de l'individualité biologique. Parce que la biologie moderne pénètre de plus en plus dans les profondeurs du vivant pour déterminer ses mécanismes fonctionnels et organisationnels. A ce titre, il est évident que le vitalisme dogmatique prend un coup fatal depuis les travaux de Claude Bernard et l'essor de la génétique. Au regard du développement de la biologie moderne, l'individualité apparaît, à certains égards, comme un concept rempart dans le vitalisme. Car en quelque sorte l'individualité biologique soulève aussi la question d'organisation à travers les concepts tels que : « cellule » et « information génétique ». Il convient de remarquer que la question de l'individualité biologique ne peut être seulement l'apanage de la biologie moderne. Elle ne peut pas non plus être traitée par le seul matérialisme biologique. En réalité, pour Canguilhem, le matérialisme en vogue en biologie est réductionniste, car il n'est que le prolongement des catégories physiques formalisé par Claude Bernard dans son *Introduction à la biologie expérimentale*.

2.1.3. Individualité : une réalité biologique par excellence

Le développement de la biologie moderne a la manie de concevoir le vivant comme une totalité divisible à l'infini. C'est pourquoi, « *En ce qui concerne la biologie, il n'est pas absurde de penser que, touchant la structure des organismes, elle s'achemine vers une fusion de représentation et de principes...* ¹⁰⁶ ». Au regard de l'évolution de notre analyse, il apparaît que l'individualité est foncièrement un attribut des organismes vivants. Pour les besoins de la cause, le philosophe des sciences va faire une analyse approfondie. Il urge donc de regarder de près l'étymologie du mot « individu », afin d'en déterminer davantage la signification. Dans cette analyse

¹⁰⁶ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin 1965, p99.

sémantique, il apparaît que le mot « individu » vient du latin « Individuum ». Ce dernier renvoie à une réalité ou une « chose indivisible¹⁰⁷ ». En clair, ce à quoi renvoie « l'individu » se réfère à une unité fondamentale. Cette unité spécifique foncière fait que la chose est telle qu'elle est, et non une autre. La réalité à laquelle renvoie donc l'individu est une totalité absolue. Dans cette optique, la « chose indivisible » ne peut être divisée, sous peine de faire disparaître sa propre réalité en tant que telle. Dans cette perspective, la réalité biologique à laquelle renvoie l'individualité ne signifie aucunement un être inférieur ou minimum. Cela renvoie plutôt à une totalité et à une réalité pleine. Il s'avère donc que la réalité pleine ne s'accommode pas avec le principe de division. C'est pourquoi l'individualité, dans la connaissance de la vie, suppose la nécessité d'indivisibilité. Car l'indivisibilité pose par principe la disparition de la réalité indivisible dans un processus de division. « *L'individu c'est ce qui ne peut être divisé quant à la forme, alors qu'on sent la possibilité de la division quant à la matière*¹⁰⁸ ». On peut donc souligner, sans se tromper, que l'indivisibilité en œuvre dans l'individualité biologique porte en elle le caractère existentiel de la réalité à laquelle elle renvoie. C'est pourquoi nous estimons que l'individualité, de même que l'indivisibilité, rendent irréductible l'existence de la réalité qu'elles désignent. Ainsi, dans la connaissance de la vie, la problématique de l'individualité reste toujours celle de la réductibilité ou du moins de la négation des parties. Ainsi, « lorsqu'il s'agit d'un individu vivant, elle n'est pas une notion négative¹⁰⁹ ». Car, la réductibilité des parties pose le problème du rapport de la partie au tout. Ainsi, il convient de savoir si le singulier est déductible du général dans la connaissance de la vie. En gros, comment articuler l'individualité vitale comme processus, et la nécessité de l'universel de la connaissance scientifique comme théorie de la connaissance ? C'est donc au regard de ce rapport non déduc-

¹⁰⁷ *Grand dictionnaire de la philosophie*, Ed Larousse CNRS Editions, p.545.

¹⁰⁸ Georges Canguilhem, « La théorie Cellulaire » in *La connaissance de la vie*, p. 78.

¹⁰⁹ LECOURT Dominique, « La question de l'individu d'après Georges » in *Georges Canguilhem : philosophe Historien des sciences*, Paris, 1993, Albin Michel, p.263.

tible ni causal entre le particulier et le général que la question de la réductibilité peut se comprendre dans l'œuvre de Canguilhem.

La question de l'individualité biologique traverse de part en part l'œuvre de Canguilhem, pour lier à la fois le processus vital et la nécessité de la détermination par l'intermédiaire du jeu vital. C'est donc dans ce jeu vital à la fois déterminable et indéterminable que nous parlons de liberté biologique du vivant. Ce qui montre que la conception ontologique du philosophe des sciences apparaît sous une double facette. L'une traite de l'individualité de l'être, de son unicité comme « totalité ». L'autre facette montre la multiplicité du jeu vital dans un processus. On peut notamment s'apercevoir de ce qui précède dans « *Le tout et la partie dans la pensée biologique* ». Dans cette logique, le philosophe estime qu'un « ensemble original » et authentique se compose des parties qui, par leurs rapports et formes, déterminent un ensemble de même unité. C'est donc de la totalité fonctionnelle qu'il est question dans l'individualité biologique. Canguilhem écrit donc ce qui suit :

« Un tout [...] s'entend de ce à quoi ne manque aucune des parties qui sont dites constituer normalement un tout. C'est aussi ce qui contient les composants de telle sorte qu'ils forment une unité. Cette unité est de deux sortes : ou bien en tant que les composants sont chacun une unité, ou bien en tant que de leur ensemble résulte l'unité... De ces dernières sortes de tous, les êtres naturels sont plus véritablement tout, que les êtres artificiels¹¹⁰ ».

Pour le philosophe des sciences, un « **tout** » est sans doute une structure en équilibre qui va au-delà d'un simple assemblage des parties qui le composent. La force de cette unité originale montre que c'est l'ensemble des parties qui porte à une unité fondamentale. Canguilhem détermine ici les conditions dans lesquelles la pluralité conduit à une unicité fonctionnelle. Dans une totalité, c'est donc la fonction qui prime sur les parties isolées. Pour le vivant, il est donc question de l'unicité fonctionnelle. C'est aussi ce rapport de complémentarité qui explique la temporalité

¹¹⁰ Aristote, Cité par Canguilhem, in « Étude d'histoire et de philosophie Concernant les vivants et la vie », éd.Vrin, 2015, p.320.

fonctionnelle de la totalité. Nous pouvons donc souligner que l'équilibre fonctionnel va de la partie au tout et du tout à la partie¹¹¹.

En principe, l'équilibre de l'organisme en tant que totalité souligne donc un mouvement bidirectionnel qui va d'une part, de la partie à la totalité, et d'autre part de la totalité à la partie. L'individualité biologique suppose donc une relation nécessaire entre le tout et la partie. En conséquence, cette relation n'est ni une relation causale ni de subordination. La déduction et le principe de cause à effet sont inappropriés pour expliquer la relation de la totalité à la partie dans une activité vitale. Cette relation est existentielle et nécessaire à la totalité. L'équilibre de la totalité va dans les deux sens, à savoir du « tout » à la partie et de la partie au tout, de telle sorte que le déséquilibre de l'un entraîne le déséquilibre structurel de la totalité.

2.1.4. Individualité et discontinuité biologique

Dans la perspective d'une individualité fondamentalement biologique, il est important de confronter le concept d'individualité à la production de la valeur vitale. A proprement parlé, l'individualité biologique porte la normativité biologique. Tandis que la normalité traduit une totalité rigide et incongrue. Or la relation de la totalité à la partie est nécessaire, ou autrement de la partie est nécessaire. Dans quelle catégorie peut-on formaliser cette relation ? Pour comprendre la nature de cette catégorie, le philosophe fait une analyse conceptuelle du principe d'« indivisibilité » dans la connaissance du vivant, et le modèle de discontinuité atomiste développé par Démocrite.

En réalité, pour Démocrite, la notion d'atome renvoie à un être plein et insécable. Dans cette optique, il s'avère que la totalité et l'unité sont des nécessités exis-

¹¹¹ Aristote cité par J.M. FATAUD in *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, p.25.

tentielles. C'est pourquoi le concept d'atome, tel qu'il est développé par Démocrite, ne désigne pas un être minimum ; non plus un être diminué ni un être évanescent. Or, dans le modèle des connaissances logico-physiques, l'atome renvoie à un minimum d'être comme une petite partie physique d'un corps. Dans cette optique, l'atome peut être saisi dans un rapport mathématique de diminution ou d'augmentation. Ainsi convient-il de noter que l'atome, dans une conception physique, est une réalité négative de sa totalité, puisqu'elle est déductible d'une totalité. Dès lors, l'atome est divisible et évanescent par le principe de causalité. Or, dans le monde biologique, la notion d'atome prend tout son sens démocritéen et s'éloigne de la connotation physique. Dans le monde biologique, ce n'est donc plus de l'état minimum d'être qu'il est question. La notion devient positive. Cette positivité lui confère un caractère indivisible et plein. C'est donc cette positivité qui porte toute la charge de l'individuation biologique pour Canguilhem. Ainsi, le modèle atomique devient positif et plein dans la connaissance du vivant.

En somme, le concept de l'« individualité biologique » pose, par principe en arrière-plan, les allures des structures du vivant dans une unité structurelle et fonctionnelle. Dans ce contexte, on peut souligner un rapport étroit entre les différents états du vivant et le degré de ses structures. Dès lors, pour le philosophe, un vivant est un être qui confère sens et valeur à ce qui l'entoure. De ce qui précède, la valeur que le vivant porte à son environnement est bien déterminée par ses besoins. C'est pourquoi l'individu devient un système de référence interne, absolu à lui-même. C'est donc pour, et avec l'individu, que l'équilibre structurel s'explique. Le vivant dans son unicité reste au cœur de toute interaction à long et à moyen terme. Dès lors, le philosophe pourra écrire dans *Les Normes organiques chez les vivants*, que « la norme de vie d'un organisme est donnée par lui-même ¹¹² ». Il convient de comprendre que l'organisme produit lui-même sa norme de vie. La norme ne s'importe donc pas de l'extérieur vers l'intérieur de l'organisme. Ce qui précède ne constitue

¹¹² Canguilhem Georges, *ibid*, p.

aucunement un libéralisme dogmatique des valeurs vitales. Cela montre plutôt que le vivant n'est pas passif, mais est tout à fait actif et acteur irréductible du jeu vital. Dans ce contexte, le vivant ne dépend pas d'une organisation dont les normes proviennent de l'extérieur. Ce jeu vital est comme la capacité du vivant à faire advenir de nouvelles normes. C'est par ce jeu vital structurel que le vivant répond aux exigences que l'environnement lui impose. Par conséquent, la mesure de l'organisation structurelle du vivant se réfère fondamentalement au vivant lui-même.

A partir de ce renversement sémantique, le concept d'atome se traduit alors chez le vivant comme le sujet de la production de ses propres valeurs vitales. Le pouvoir vital n'est plus à chercher dans les principes extérieurs, mais plutôt dans un processus de production de valeur. C'est donc cette production de valeur vitale qui autorise le dépassement des normes. Ce dépassement des normes est pour l'épistémologue français une réponse du vivant aux différentes sollicitations de son milieu. De ce qui précède, le philosophe peut alors saisir le principe d'individuation du vivant comme « *principe dynamique de dépassement de soi-même* ». En clair, le vivant entre dans une phase créatrice de nouvelle valeur. Pour nous, ce principe dynamique est justement le processus par lequel le vivant compose avec son environnement dans la perspective de se réaliser en tant que totalité vivante. C'est donc ce principe dynamique du vivant qui explique le fait que celui-ci ne perd jamais de vue son objectif de conservation. Dans cette optique, c'est donc le dépassement des valeurs vitales qui assure la conservation.

En réalité, la préoccupation de Canguilhem n'est pas de tenir la singularité pour une référence ultime dans la connaissance du vivant. Ce n'est pas d'un réductionnisme individuel et biologique qu'il est question. Il est question, dans la problématique de l'individuation biologique, de déterminer, dans une nécessité existentielle, le processus vital et singulier qui conduit à la création des valeurs qui font sens pour l'organisme. Pour Dominique Lecourt, « *seule la totalité de l'organisme en tant que forme intégrante et individuante, donne sens aux éléments qui le compo-*

sent¹¹³ ». Ainsi, le principe de réalisation pour le vivant est un processus constant de renouvellement des valeurs. Car, le processus vital produit à la fois des valeurs négatives et supérieures. Par conséquent, les valeurs négatives sont appelées à être dépassées par les valeurs positives dans la nécessité existentielle. En clair, les valeurs vitales négatives induisent des structures vitales inférieures. Ces structures sont dites inférieures car elles sont en deçà des exigences et des défis que l'environnement impose à un vivant particulier. Les valeurs négatives sont à considérer comme des réponses insuffisantes dans le rapport du vivant à son milieu. D'autre part, les valeurs positives induisent des structures supérieures. Ces structures supérieures sont des réponses adéquates de l'organisme vivant aux exigences de l'environnement. On peut simplement souligner que la question des valeurs vitales individuelles est intimement liée à celle de l'ordre des structures organiques. Dans cette optique, le philosophe souligne que :

La biologie doit tenir d'abord le vivant pour un être significatif et l'individualité non pas pour un objet mais pour un caractère dans l'ordre des valeurs. Vivre, c'est rayonner à partir d'un centre de référence qui ne peut lui-même être référé sans perdre la signification originale¹¹⁴.

Disons clairement que cette position de Canguilhem s'apparente à un vitalisme. Toutefois, la conclusion n'est pas aussi simple. Canguilhem va plus loin et saisit le vivant dans une activité créatrice fondamentale. Ainsi, la création des valeurs fait rentrer le vivant dans une dimension propulsive. C'est donc la dimension propulsive qui autorise le rayonnement vital. C'est justement parce que l'individu biologique constitue sa propre référence que la biologie, par la formalisation de ses concepts, doit se constituer comme outil de prolongement et de déploiement de la force vitale dans son interaction avec son environnement.

¹¹³ Dominique Lecourt, « La question de l'individu d'après G Canguilhem », in *Georges Canguilhem philosophe, historien des sciences*, p.265.

¹¹⁴ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, p.143.

Au regard de ce qui précède, il convient de noter que l'individu biologique constitue son propre terme. Toutefois, ce terme ne trouve sa signification que dans une relation. Cette relation met donc en interaction l'intériorité, du moins le milieu intérieur selon Claude Bernard, et l'extériorité qui constitue l'environnement de l'individu. Pour lui, « *chez tous les êtres vivants, le milieu intérieur, qui est un véritable produit de l'organisme, conserve des rapports nécessaires d'échanges et d'équilibre avec le milieu cosmique extérieur*¹¹⁵ ». L'auteur de *l'Introduction à l'Étude de la Médecine Expérimentale* montre donc le rapport nécessaire et constant que le vivant entretient avec son milieu. C'est aussi pour nous un dépassement du vitalisme dogmatique. Car le concept de milieu offre à Claude Bernard un cadre théorique de justification des différents états de l'organisme. Dans cette perspective, le philosophe des sciences souligne à juste titre que « *l'individualité du vivant ne cesse pas à ses frontières ectodermiques, pas plus qu'elle ne commence à la cellule*¹¹⁶. En principe, l'individualité n'est pas un concept opératoire vitaliste qui sert de rempart au concept moderne du développement de la biologie. L'individualité biologique est pour nous un terme irréductible dans un rapport. C'est une composante nécessaire dans un ensemble dont les deux extériorités sont en constante interaction. Dans cette optique, il convient de noter que le milieu interne, comme le montre Claude Bernard, est en relation irréductible avec le milieu extérieur. De toute évidence, on voit chez Canguilhem un rapport nécessaire et vital entre le concept d'individualité biologique et la théorie générale du milieu d'un point de vue existentiel et expérimental. Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'individu demeure le centre de référence absolu de rayonnement. Canguilhem, dans cette optique, souligne que :

Si l'originalité du biologique doit être revendiquée, c'est comme l'originalité d'un règne sur le tout de l'expérience, et non sur des îlots de l'expérience. Finalement, le

¹¹⁵ Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*

¹¹⁶ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin 1965, p. 144

vitalisme classique ne pécherait paradoxalement que par trop de modestie, par sa réticence à universaliser sa conception de l'expérience.¹¹⁷

De ce qui précède, il se dégage un jeu de polarisation de la forme. Car, c'est le vivant lui-même qui a la capacité normative de ses valeurs. Le jeu vital qui se joue entre l'individualité biologique et le milieu se fait par le truchement des valeurs. Ainsi peut-on lire que « *la vie surgissant d'un milieu indifférencié fait de la différence* ». Autrement dit, l'acte de différenciation porte en elle la polarisation dynamique de la vie. C'est donc seulement dans l'acte de la différenciation que l'on peut saisir le jeu de la création chez le vivant. Car la création est un acte qui fait advenir de la nouveauté. De même, la différenciation est un acte qui opère le dépassement d'un ancien ordre. Ce jeu constitue, en quelque sorte, l'effort permanent du vivant pour être à la hauteur des sollicitations de son milieu. L'individualité biologique apparaît donc chez Canguilhem sous la forme d'une organisation vitale subjective dont la validité ou non se mesure à sa réussite vitale. C'est donc dans la capacité de se maintenir en vie que se justifie l'individualité biologique. Elle n'est donc pas une force extérieure qui propulse le vivant vers l'avant, mais une capacité, une réponse qui vient du vivant lui-même. Le philosophe écrit dans cette veine ce qui suit : « *Toutes les réussites sont menacées puisque les individus meurent, et même les espèces. Les réussites sont des échecs retardés, les échecs, des réussites avortées. C'est l'avenir des formes qui décide de leur valeur*¹¹⁸¹¹⁹ ». Il faut reconnaître que le concept d'individualité dans ce cadre permet de faire un lien épistémologique entre la vie comme processus structurel et la connaissance de la vie comme processus de production des concepts. Ainsi, des concepts tels que : la santé, la guérison et la maladie, pour le philosophe, doivent être interprétés à la lumière des normes individuelles.

¹¹⁷ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, p.143.

¹¹⁸ Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*,

¹¹⁹ Georges Canguilhem, « Un nouveau concept en pathologie : L'erreur »,

Dans cette optique, les normes individuelles font corps aux normes existentielles du vivant sous le vocable d'allure de la vie. Car un être vivant dans son interaction avec son environnement choisit en fonction de ses propres besoins, dans la mesure où il constitue « *un système de référence irréductible et par là absolu*¹²⁰ ». Si le vivant, dans l'œuvre du philosophe, est saisi comme un système absolu, c'est justement parce qu'il justifie sa propre organisation. Au regard de ce qui précède, il est clair que le vivant est une totalité organique qui ne se subdivise pas en parties organiques. Il y a donc une organisation fonctionnelle irréductible entre la partie et le tout. Car,

Le problème de l'individualité ne se divise pas. On n'a peut-être pas assez remarqué que l'étymologie du mot fait du concept d'individu une négation. L'individu est un être à la limite du non-être, étant ce qui ne peut plus être fragmenté sans perdre ses caractères propres. C'est un minimum d'être. Mais aucun être n'est en soi un minimum. L'individu suppose nécessairement en soi sa relation à un être plus vaste, il appelle, il exige [...] un fond de continuité sur lequel la discontinuité ne se détache. En bref l'individualité n'est pas un terme si l'on entend par là une borne, elle est un terme dans un rapport¹²¹.

La définition de la vie a la manie de faire apparaître la vie comme une réalité saisissable et objective. C'est en raison de cette définition biaisée que l'on fait le rapprochement entre un organisme vivant ou malade et une machine en marche ou en panne. Cet amalgame conduit au fait que l'on cherche à étudier le vivant, d'une manière générale, comme un phénomène ou encore un fait brut. A ce titre, on procède par abstraction à l'isolement de chaque partie d'un organisme, ou en général de l'organisme lui-même des autres parties de tous les éléments qui concourent à son équilibre. Dans ce contexte, l'on pense que la subdivision des parties nous livrerait la connaissance ultime pour atteindre le tout : la totalité de l'organisme. Or comme le

¹²⁰ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p.154.

¹²¹ Georges Canguilhem, *ibid.* p. 71

mentionne Bergson, l'effet ne peut contenir en lui sa cause, et de la même manière, la partie ne peut s'égaliser au tout. Sous un aspect purement biologique, Canguilhem estime que l'addition des parties ou des organes ne détermine pas la fonctionnalité de tout l'ensemble qu'est l'organisme. Pour Canguilhem, la vie est un équilibre précaire, une lutte permanente pour rétablir et renforcer une organisation dynamique. Le concept d'organisation montre ici que la subdivision d'un organisme vivant en parties élémentaires pour mieux le connaître ne peut se faire que d'une manière abstraite. La spécificité du vivant par rapport à une machine ou la matière, comme le montre si bien le philosophe, est que « *les lois physiques ne tombent jamais malades* » ou du moins qu'il y a une pathologie « *biologique, mais il n'y a pas de pathologie physique ou chimique ou mécanique* ». Ce qui souligne sans doute la simplicité des phénomènes physiques, et par là même, leur constance, leur régularité en opposition à l'être vivant. Ainsi, pour François Jacob, « *On dira que le progrès de la connaissance physique a consisté, avec Galilée et Descartes, à considérer tous les mouvements comme naturels et que de même le progrès de la connaissance biologique consiste à unifier les lois de la vie naturelle et de la vie pathologique*¹²² ».

2.1.5. De la relation dans l'individuation biologique

La conception de l'individualité biologique, sous la plume de Canguilhem, trouve sa force dans la catégorie de relation. Cette relation montre que le vivant ne peut être saisi que dans un processus bien déterminé. C'est donc dans cette relation que la notion de milieu devient fondamentale. Ainsi, l'intériorité et l'extériorité interagissent pour définir une nouvelle structure et un nouvel équilibre. Dans tous les cas, il est question pour l'organisme de répondre favorablement au rétrécissement du

¹²² François Jacob, *La logique du vivant*, p. 21.

milieu lorsque l'équilibre initial semble dépassé. Dans cette perspective, le philosophe estime que « *le milieu dont l'organisme dépend est structuré, organisé par l'organisme lui-même. Ce que ce milieu offre est fonction de la demande* ¹²³ ». Le vivant n'est pas un sujet passif, ni ne subit pas l'influence de son milieu. Il se joue entre le vivant et son milieu un jeu dynamique et d'interaction. C'est donc dans ce jeu relationnel que se justifie l'équilibre structurel de l'organisme. Cet équilibre structurel apparaît comme une réponse ou une nécessité existentielle pour éviter la désintégration de la totalité. Autrement dit, le principe de relation permet à Canguilhem d'évacuer dans la connaissance du vivant la question de substance. Il s'avère pour nous que l'individualité constitue une réponse sous la forme d'une totalité en équilibre. Dans cette perspective, Canguilhem évacue donc la causalité mécanique, de même que le principe d'indétermination du vitalisme dogmatique dans la connaissance du vivant. En d'autres termes, le principe d'individuation se justifie par un véritable jeu d'appréciation et de vivacité du vivant. Il y a donc de la production d'intensité dans l'individualité biologique. Dès lors, le philosophe écrit :

Un vivant ne se réduit pas à un carrefour d'influences. D'où l'insuffisance de toute biologie qui, par soumission complète à l'esprit des sciences physicochimiques, voudrait éliminer de son domaine toute considération de sens. Un sens du point de vue biologique et psychologique, c'est une appréciation de valeurs en relation avec un besoin. Et un besoin c'est pour qui l'éprouve et le vit un système de référence irréductible et par là absolu¹²⁴.

Par l'appréciation des valeurs vitales, l'organisme choisit. Aussi peut-on dire que choisir pour l'organisme, c'est aussi négliger. Il s'avère que le choix pour le vivant suppose donc de l'appréciation et de la dépréciation. Apprécier pour l'organisme, revient pour lui à conférer de la valeur aux éléments constitutifs de son milieu. C'est donc cette appréciation des valeurs qui porte l'équilibre structurel de l'organisme à quelque degré que ce soit. Il est donc évident que cet équilibre de l'organisme est

¹²³ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p.152.

¹²⁴ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p.154

précaire. Cette précarité des structures vitales s'explique du fait qu'elles sont des productions soumises au principe de relation. Le cadre productif est constamment ouvert dans la relation du sujet à son environnement. L'équilibre souligne dans ce cadre les différentes productions individuelles qui autorisent l'avènement d'un état structurel différent. C'est le vivant individuel lui-même qui est le sujet de production multiple comme événement. Il y a donc de l'irréversibilité dans la production vitale. Pour nous, il n'y a pas de retour possible aux états antérieurs de l'organisme. Les normes nouvelles assurent donc le nouvel équilibre. Dans cette perspective, le vivant généralise par le jeu du choix. C'est en quelque sorte un mécanisme dans lequel l'organisme mesure la portée vitale de ses choix. Le choix devient donc un acte vital par excellence pour le vivant. De ce qui précède, nous pensons, à bon droit, que l'équilibre structurel conditionne l'acte d'appréciation du vivant. C'est pourquoi nous estimons que le processus d'individuation trouve son principe dans la nécessité pour l'organisme de se maintenir en équilibre. On peut donc souligner, pour finir, que la raison du principe d'individuation est le vivant lui-même. En conclusion, nous pouvons dire que le concept d'individualité biologique n'épuise pas la compréhension de la philosophie biologique de Canguilhem. Ce concept médian permet à l'épistémologue de structurer la connaissance de la vie autour du sens que le vivant donne à son activité vitale. Ainsi, il convient de noter qu'une conception générale de la vie doit prendre en compte le sens que le vivant lui-même donne à ses productions. L'auteur peut donc écrire que « *la vie est sens et concept* ». Dans l'article intitulé « *Le concept et vie* », l'auteur montre l'irréductibilité de l'axe axiologique dans la connaissance du vivant.

Au terme de cette analyse, il convient de noter que l'individualité biologique chez Canguilhem ne peut se saisir que sous l'aspect d'un processus dynamique. Il faut souligner que ce processus n'est pas ex-nihilo. L'individualité biologique constitue une réponse de l'organisme du vivant aux aléas de son milieu. Ainsi l'individualité ne se comprend-elle que dans la relation du vivant à son milieu. Le passage de l'ordre vital à l'ordre existentiel n'est possible que dans une dynamique de production de normes vitales. Ainsi, la production constitue la condition de

l'équilibre structurel qui permette au vivant de répondre positivement aux écarts qui conduisent au déséquilibre de la totalité organique. La conception positive de l'individualité biologique chez Canguilhem opère un renversement doctrinal qui permet de considérer les valeurs vitales individuelles comme des valeurs réelles et non théoriques. Dans cette optique, nous pouvons affirmer que « *La substitution de l'ordre vital à la loi valorise la valeur singulière des individus, désormais appréhendés selon leurs propres critères, dévalorise la valeur générale du type, désormais compris comme extérieure* ¹²⁵ ».

En général, il y a donc chez Canguilhem une corrélation entre les valeurs vitales et le processus d'individuation biologique. Il est donc juste de noter que les valeurs vitales inférieures ne menacent pas l'existence des êtres. Car, quelle que soit leur valeur, tous les êtres tendent à exister ou se maintenir en vie. C'est dans cette perspective que nous soulignons qu'il n'y a pas d'être inférieur ni supérieur. Ainsi peut-on dire que tout être tend à réaliser son plein potentiel, ou du moins à maintenir sa totalité organique en vie. C'est une tendance de production maximale. De même, par le jeu de la différenciation, le tout tend à exister par un principe d'individuation qui lui est propre. Au total, le concept d'individualité biologique se saisit dans le principe de liberté du vivant pour une autodétermination singulière. Ceci trouve son point de chute dans un raisonnement tératologique. Canguilhem conjugue la tératologie pour montrer le dynamisme irréductible qui caractérise le vivant. Ainsi parlera-t-il de la monstruosité et des échecs de la vie. Autrement dit, toute normalité des valeurs vitales empêche, par son principe de généralité, l'effervescence vitale en œuvre dans le processus vital.

L'individualité biologique redéfinit dans l'œuvre de Canguilhem le rapport du vivant à lui-même. Par le truchement du jeu dynamique qu'elle introduit par le jeu de relation du vivant avec son milieu d'une part et le jeu de conservation d'autre part. C'est de toute évidence que ce concept conduit à une nouvelle définition du

¹²⁵ Guillaume Leblanc, « La vie selon ses points de vue », in *Lecture de Canguilhem*, p.54.

normal, de la pathologie et de la thérapeutique dans l'œuvre du philosophe français. On peut donc souligner que le vivant « *se soustrait ou s'offre électivement à certaines influences*¹²⁶ ». Aussi peut-on souligner que le vivant étant une totalité, définit toujours par lui-même le sens ou l'orientation singulière qu'il confère à ses normes. Le vivant étant dans un processus vital singulier, se soustrait de la généralité des normes pour rentrer dans un processus vital singulier qui fait sens pour lui. C'est pourquoi on peut souligner à juste titre avec Canguilhem que l'individualité biologique souligne pour « *l'individu humain, comme en tout autre vivant, d'une réactivité polarisée aux variations du milieu*¹²⁷ ». Ainsi, le concept d'individualité biologique joue un rôle fondamental dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem. Cela lui permet de dégager les différents moments de l'architecture conceptuelle dans la connaissance de la vie. Dans cette optique, Gayon estime que pour Canguilhem : « *La perspective axiologique est fondamentale et incontournable dans les sciences de la vie. Par ailleurs que l'individualité biologique doit être interprétée à la lumière de la catégorie de la relation ; que la biologie moderne réhabilite de manière inattendue la vieille idée d'une proximité entre vie et connaissance*¹²⁸ ».

¹²⁶ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin 1965.

¹²⁷ Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, p.80

¹²⁸ Jean GAYON, « Le concept d'individualité », in *Lecture de Canguilhem : Le normal et le pathologique*, P. 43.

2.2. LA QUESTION DES STRUCTURES VITALES DANS LA PHILOSOPHIE BIOLOGIQUE DE CANGUILHEM

Dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem, la redéfinition du normal et du pathologique a permis, d'une certaine manière, de redéfinir le rapport du vivant comme objet de connaissance, à la connaissance biologique. Dans cette perspective, nous pensons que cette redéfinition opère également un renversement conceptuel du rapport du vivant avec lui-même. Ceci nous autorise donc à penser un processus d'individuation chez le vivant. Pour nous, tout se joue dans une temporalité hétérogène qui détermine les différents états biologiques du vivant. Cela implique donc une différence d'ordre structurel dans le jeu de la totalité en tant qu'entité organique. Cette différence montre aussi que le vivant se définit par le mouvement, contrairement à l'inertie des entités physiques. Cette différence d'ordre est plus explicite dans ce qui suit : « *L'histoire des phénomènes dans lesquels les forces vitales ont leurs types naturels nous mène, comme conséquence, à celle des phénomènes où ces forces sont altérées* ¹²⁹ ». On peut donc comprendre qu'il y a un rapport d'altération qui caractérise les phénomènes de la vie.

2.2.1. Du dynamisme vital

Dans une démarche axiologique, il est nécessaire de chercher à saisir le terme dans lequel se définissent les phénomènes de la vie. Il ne fait plus l'ombre d'un doute que la vie du vivant se conçoit dans un rapport dynamique. La perspective dynamique à contrario de l'inertie de la matière physique nous autorise à penser qu'« *aucune vie individuelle ou collective n'est possible si elle n'affronte à quelque*

¹²⁹ Georges Canguilhem, « Examen critique de Quelques Concepts » in *Le normal et le Pathologique*, p.78.

*moment le risque ou l'aventure*¹³⁰ ». L'aventure de la vie transparait en principe dans le dynamisme structural. En réalité, la question du dynamisme des états organiques pose en filigrane celle de la variation structurelle. Ainsi pensons-nous que ce nouveau rapport qui se dégage s'interprète en termes de structure. La question des structures est donc irréductible dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem. Cela permet, à juste titre, de mieux comprendre les termes réels dans lesquels se pose la question de la détermination des différents états du vivant. La question explicite est de savoir comment se fait l'imbrication entre le fond et la forme chez le vivant. Nous voulons comprendre le critère qui fait du vivant une entité sismique qui ne connaît pas de stabilité définitive. Le concept de structure vient du latin « *structura* » et se rapporte à l'idée de construire. Ainsi, selon André Lalande, on peut entendre par structure, un « *ensemble formé de phénomènes solidaires tels que chacun dépend des autres et ne peut être ce qu'il est que dans et par sa relation avec eux*¹³¹ ». L'idée de structure suppose une relation essentielle entre les parties, ou du moins une relation nécessaire des parties pour la constitution d'une totalité. D'une manière ou d'une autre, il n'est point question pour nous de rentrer dans une considération étiologique des différents états pathologiques du vivant. Pour Canguilhem, il est seulement question d'un problème axiologique pour comprendre une relation entre deux moments distincts, ainsi que leur propre valeur. C'est pourquoi la question des structures vitales se rattache par principe aux concepts du normal et du pathologique en tant que concepts architecturaux de la philosophie médicale de Canguilhem. Logiquement, le philosophe écrit ceci :

En distinguant anomalie et état pathologique, variété biologique et valeur vitale négative, on a en somme délégué au vivant lui-même, considéré dans sa polarité dynamique, le soin de distinguer où commence la maladie. C'est dire qu'en matière de normes biologiques c'est toujours à l'individu qu'il faut se référer parce que tel

¹³⁰ Canguilhem Georges, « Note sur la situation faite en France à la philosophie biologique », in *Revue de métaphysique et de Morale*, 1947, Paris, Armand Colin, p.326.

¹³¹ André Lalande in *Le Nouveau petit Robert*, Paris 2000, p. 2410.

individu peut se trouver [...] à la hauteur des devoirs qui résultent du milieu qui lui est propre dans des conditions organiques qui seraient inadéquates à ces devoirs chez tel autre individu¹³².

A la lumière de ce qui précède, on peut comprendre une implication fondamentale. A ce titre, les normes individuelles ne sont pas données une fois pour toutes. Qu'il n'y a pas de stabilité définitive dans les normes. Les structures vitales sont donc des architectures mouvantes, car elles sont la résultante d'une relation constamment ouverte. Une relation toujours renouvelée. Autrement dit, il y a de la tension dans la détermination des normes. Nous souscrivons donc à l'injonction de Canguilhem en ce sens qu'« *Il faut donc commencer d'abord par comprendre le phénomène pathologique comme révélant une structure individuelle modifiée. Il faut toujours avoir présente à l'esprit la transformation de la personnalité du malade* ¹³³ ». On peut donc logiquement estimer que la question du normal et du pathologique se comprend en termes de structures organiques chez Canguilhem. En d'autres termes, l'idée de structure renvoie à une nécessité fonctionnelle entre la partie et la totalité. Cela renvoie donc à un processus d'agencement interne des unités qui forment un système organique. Ce qui nous autorise à penser qu'il y a du dynamisme et à la fois de l'unité dans une structure vitale. Ici, nous rappelons juste nos propres conclusions. La conception quantitative et positiviste de la détermination du normal et du pathologique revient à les placer dans la même temporalité. En conséquence, le principe de Broussait conduit à une unification des différents états structurels du vivant. Cela conduit à déterminer des états structurels, comme des moments homogènes et a posteriori déductibles l'un de l'autre. La conséquence de ce rabattement est qu'il entraîne la disparation de la spécificité structurelle qui caractérise les différents états organiques du vivant. Cela gomme à cet effet l'hétérogénéité foncière qui se révèle dans un mouvement structurel. Or pour le philosophe des sciences, il y a de

¹³² Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P 118.

¹³³ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P 120.

la création à la fois à l'état pathologique comme à l'état normal. Ainsi le normal et le pathologique expriment-ils deux états structurels spécifiques. Dans cette perspective, on peut dire que le normal et le pathologique constituent deux moments distincts dans le jeu vital.

En clair, nous estimons que l'état normal et celui pathologique ont deux structures architecturales différentes. Par analogie, il serait logique de penser que l'une est propice plus que l'autre, ou que l'une est plus solide que l'autre. Dans les deux cas, il y a une meilleure résistance par rapport au changement de son environnement. C'est en cela que les structures vitales constituent foncièrement des moments hétérogènes qui expriment différemment leurs propres natures. A juste titre, Canguilhem écrit : « *Mais dans des situations différentes il y a des normes différentes et qui, en tant que différentes, se valent toutes* ¹³⁴ ». Nous pouvons donc comprendre que la qualité des structures détermine le rapport à l'avenir. Ce rapport à l'avenir nous permet de penser que : « *La vie est habituellement en deçà de ses possibilités, mais se montre au besoin supérieure à sa capacité escomptée* ¹³⁵ ». Comme nous le voyons, c'est donc la variation des structures qui supportent, chez Canguilhem, des déterminants tels que : l'« individualité biologique » et la « valeur vitale ». A vrai dire, la variation structurelle suppose le passage d'un état de capacité à un état de conservation. Dans cette perspective, la question des états de l'organisme comme moment hétérogène est fondamentale pour comprendre le terme réel dans lequel se pose la variabilité structurelle chez le vivant. Ce qui précède nous permet aussi de comprendre qu'il y a une différence de temporalité qui détermine les structures vitales.

¹³⁴ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P 119.

¹³⁵ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P 131

2.2.2. Du structural

Au regard de l'évolution de notre analyse, nous comprenons que le mouvement est immanent à la structure vitale. C'est pourquoi en tant que structure, les différents états du vivant ne trouvent leur validité que dans des conditions particulières. Le dynamisme spécifique qui caractérise les structures vitales est problématisé comme suit : « *Si l'organisme individuel est ce qui propose de soi-même la norme de sa restauration, en cas de malformation ou d'accident, qu'est-ce qui pose en norme la structure ?* ¹³⁶ » D'une certaine manière, les concepts du normal et du pathologique renvoient à des normes structurales de vie. On peut alors en déduire qu'il y a un rapport intrinsèque du structural au structurel dans la logique du vivant. On voit donc qu'il y a une imbrication du structural dans le structurel. L'état du vivant se définit donc en rapport de cette imbrication. « *Nous soutenons que la vie d'un vivant, fût-ce d'une amibe, ne reconnaît les catégories de santé et de maladie que sur le plan de l'expérience, qui est d'abord épreuve au sens affectif du terme* ¹³⁷ ». On est donc en droit de penser que le normal et le pathologique, en tant que structures subjectives, sont redevables d'une dimension structurale comme fondement. En d'autres termes, le changement du fond implique la modification de la forme chez le vivant. La base mouvante du fond se justifie dans une relation du vivant à son environnement. La relation du vivant n'est pas une relation fermée. Elle est soumise à une fluctuation. Par effet de raisonnement logique, on assiste à trois mouvements tectoniques. D'une part, la relation du vivant à son environnement est une relation ouverte. Par conséquent, elle est sujette au changement, du moins au mouvement. En second lieu, ce changement appelle une réponse en termes de production de normes vitales. Par voie de conséquence, on dira que les normes vitales aussi changent. Enfin, les changements précédents appellent le changement de

¹³⁶ Georges Canguilhem, op.cit, p.196.

¹³⁷ Georges Canguilhem, « Maladie, Guérison Santé » in *Le Normal et le Pathologique*, p.131.

structure. La modification de la structure sous l'effet du changement structural est irréversible. C'est donc cette perspective de base mouvante qui supporte l'irréversibilité des structures vitales. Cela montre que le vivant est embarqué dans un processus de transformation que rien ne peut arrêter. Le changement est par principe une nécessité structurale de la vie. C'est comme si le critère du changement structural est donné par le vivant lui-même. On peut donc logiquement lire ce qui suit: « *La normativité vitale* » *c'est une vie créatrice de normes qui n'est jamais reconduite à une norme première, un type normal [...] Aucune norme ne préexiste à la normativité* ¹³⁸ ». Dès, lors la normalité dans le perspective vitale n'est plus portée par des règles de la connaissance logique de la vie mais selon des expériences subjectives. Tout se passe comme si le processus de la vie, ne se révèle que dans un mouvement négatif a contrario de la logique formelle.

Dès lors, la subjectivité devient le cadre de révélation dans lequel le vivant se déploie et révèle en même temps sa structure organique. On peut donc souligner que le négatif et le positif structurel expriment à leur manière des normes de vie possible. Ainsi le philosophe saisit-il l'expérience vitale négative comme un moment singulier de création de normes dans le processus vital. Dès lors, l'expérience négative n'est plus la contre-valeur positive de la vie, mais constitue un moment d'expression critique et de détresse. C'est comme si la structure inférieure exprime les limites de la structure supérieure et normale. Car, le normal est aussi à sa manière une organisation structurelle et temporelle. Dans ce contexte, on peut dire que le vivant tend toujours à se réaliser en tant que totalité, quelle que soit le changement structurel. Il apparaît de ce qui précède que l'organisation vitale, dans sa production, se dévoile davantage en termes de vivacité structurale qui se comprend dans la possibilité du changement. C'est pourquoi la structure vitale se donne à comprendre fondamentalement dans une expérience singulière. Canguilhem insiste sur cette sub-

¹³⁸ Le Blanc Guillaume, *La vie humaine : Anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem*, 2002. Paris, Puf. p.14.

jectivité en ces termes : « *La frontière entre le normal et le pathologique est imprécise pour des individus multiples considérés simultanément, mais elle est parfaitement précise pour un seul et même individu considéré successivement* ¹³⁹ ».

Il convient donc de remarquer que la structure vitale s'apparente à un processus qui se dévoile dans la multiplicité de ses jeux subjectifs. Autrement dit, la vie du vivant se traduit fondamentalement en termes de structure mouvante. C'est donc une structure qui ne connaît jamais sa fin parfaite. Cela s'apparente à une activité plurielle qui caractérise la vivacité du jeu vital. Cette pluralité caractérise les différents moments structurels de la totalité en tant que totalité vitale. C'est donc cette vivacité structurelle qui suppose l'indétermination a priori du jeu vital dans ses différentes manifestations. Dans cette perspective, Canguilhem estime qu'« *il n'y a point de vie sans normes de vie* ¹⁴⁰ ». Dès lors, on notera que la question des structures vitales chez Canguilhem est fondamentalement liée à la question de la variation des états du vivant. La variation souligne la possibilité du dépassement des normes, du moins d'une possession de marge par rapport à un ordre ancien. C'est donc le dépassement des normes qui autorise d'une manière ou d'une autre l'avènement de nouvelles normes vitales. Dans cette perspective, Canguilhem souligne qu'« *elles sont toutes normales* ¹⁴¹ » dans un cadre précis et expriment par conséquent de nouvelles structures vitales. Dans cette optique, on peut parler de l'avènement d'un nouvel ordre. La nouveauté apporte tantôt du déséquilibre, tantôt de l'équilibre. Ainsi le déséquilibre traduira-t-il le moment pathologique et l'équilibre exprimera le normal. Dans cette optique, il s'avère que l'équilibre ou le déséquilibre des structures vitales déterminent par principe la variation de la totalité organique. De ce qui précède, on peut affirmer à juste titre que la philosophie médicale de l'épistémologue se struc-

¹³⁹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P.119.

¹⁴⁰ Georges Canguilhem « Vingt ans après » in *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, p155

¹⁴¹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P 119

ture autour de la question des structures vitales. C'est ainsi qu'il n'y a donc pas de finalité structurelle dans la totalité organique qui constituerait son point d'achèvement. Ainsi la variation structurelle crée-t-elle de la nouveauté structurelle dans l'organisme. Ceci permet donc d'établir une démarcation qualitative dans la détermination de la nature de la variation structurelle. Dans cette optique, la subjectivité comme expérience singulière constitue un moment irréductible dans la détermination de la qualité des structures vitales. Car, le recours à la subjectivité pathologique, en tant que moment de crise existentielle et à la fois organisationnelle, permet de comprendre la variation des structures biologiques chez Canguilhem.

Ainsi, l'ordre, de même que le désordre organisationnel, s'expriment par la subjectivité du jeu vital. Dans cette perspective, on peut à juste titre souligner que les différents moments constitutifs de la structure biologique ont leur propre valeur. A juste titre, le philosophe écrit ceci : « *Le pathologique, ce n'est pas l'absence de norme biologique, c'est une autre norme mais comparativement repoussée par la vie*¹⁴² ». Dans ce contexte, il convient de souligner que le pathologique ne constitue pas une régression de l'organisme. Car, dans le pathologique l'organisme est toujours soumis à un même objectif qu'à l'état normal. Dans cette analyse structurale du jeu vital, il est donc nécessaire de déterminer les catégories permettant de saisir la valeur de la structure vitale négative et positive.

2.2.3. Valeur vitale négative

Fondamentalement, on peut penser que les concepts du normal et du pathologique posent fondamentalement la question de valeur. « *Notons d'emblée que pour Canguilhem les notions de normes et de valeur ont un sens équivalent dans la me-*

¹⁴² Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, p.91.

sure où il conçoit la norme comme ce qui réfère un fait à une valeur ¹⁴³». Pour Elodie Giroux, la norme constitue une marque distinctive chez le philosophe français. On peut comprendre la consistance de cette marque de la manière suivante : « La norme c'est la forme d'écart que la sélection naturelle maintient. C'est ce que la destruction et la mort concèdent au hasard ¹⁴⁴ ». Cela implique que la valeur suppose une possibilité de gradation des états de l'organisme. C'est donc cette possibilité de gradation des états de l'organisme du vivant qui explique en notre entendement la variation structurelle. Cela permet donc de poser la question des niveaux des états du vivant. Ainsi pourra-t-on parler des états supérieur et inférieur de l'organisme. Autrement dit, le normal et le pathologique se déterminent en termes d'état structural. C'est pourquoi nous estimons que le pathologique constitue une structure inférieure. Dans une telle compréhension dynamique, le normal peut être saisi comme une structure supérieure. A juste titre, on peut lire ceci :

La maladie, l'état pathologique, ne sont pas perte d'une norme mais allure de la vie réglée par des normes vitalemment inférieures ou dépréciées du fait qu'elles interdisent au vivant la participation active et aisée, génératrice de confiance et d'assurance, à un genre de vie qui était antérieurement le sien et qui reste permis à d'autres. On pourrait objecter, et du reste, qu'en parlant d'infériorité et de dépréciation nous faisons intervenir des notions purement subjectives. Et pourtant, il ne s'agit pas ici de subjectivité individuelle, mais universelle. Car s'il existe un signe objectif de cette universelle réaction subjective d'écartement, c'est-à-dire de dépréciation vitale de la maladie, c'est précisément l'existence, coextensive de l'humanité dans l'espace et dans le temps ¹⁴⁵.

D'autre part, le philosophe va chercher à comprendre la valeur structurale des états biologiques. Pour cette raison, le Français va conjuguer encore une fois l'individualisation biologique comme moment de production subjective des valeurs

¹⁴³ Giroux Elodie, *Après Canguilhem*, 2010, Paris, PUF, p.20.

¹⁴⁴ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P.197.

¹⁴⁵ G. Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Ed. Vrin, 1992, p.167

vitales. La dynamique dans le cadre de la subjectivité vitale peut être saisie dans ce qui suit : « *De cette transformation c'est l'individu qui est juge parce que c'est lui qui en pâtit, au moment même où il se sent inférieur aux tâches que la situation nouvelle lui impose* ¹⁴⁶ ». De ce qui précède, on peut affirmer que la détermination des valeurs structurales telles que le normal et le pathologique fait appel à des catégories subjectives. Il est alors certain que l'état pathologique, sous la plume du philosophe, fait appel au terme de « *valeur vitale négative* ». La valeur vitale négative apparaît de toute évidence comme une réalité subjective du vivant. En réalité, elle n'est pas une donnée caractéristique de la totalité organique. Les valeurs vitales négatives soulignent une dynamique singulière et temporelle dans la totalité organisée comme structure. Pour nous, c'est une donnée ontique qui souligne l'irréductibilité de l'individuel dans la détermination des différents états organiques chez le vivant. Dès lors, Canguilhem se réfère à cette individualisation des valeurs vitales comme suit : « *En distinguant anomalie et état pathologique, variété biologique et valeur vitale négative, on a en somme délégué au vivant lui-même considéré dans sa polarité dynamique, le soin de distinguer où commence la maladie* ¹⁴⁷ ». Dans ce contexte, il est nécessaire de saisir les normes vitales dans une expérience vitale subjective qui a trait à l'existence du vivant lui-même. On comprend la signification réelle de ces valeurs négatives dans ce qui suit : « *Il faut donc commencer d'abord par comprendre le phénomène pathologique comme révélant une structure individuelle modifiée. Il faut toujours avoir présente à l'esprit la transformation de la personnalité du malade* ¹⁴⁸ ». L'état pathologique révèle en quelque sorte la crise de l'état normal. Ce n'est pas seulement une possibilité existentielle. Les valeurs négatives sont des révélateurs des possibilités de la structure organique et des conditions de ces possibilités. Le pathologique apparaît alors comme une épreuve. Celle de ne pas avoir une

¹⁴⁶ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 119

¹⁴⁷ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 118

¹⁴⁸ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 120

marge de vie et de sa justification. Nous sommes alors dans une disposition de vie rétrécie. Pour Canguilhem, il est « *comme épreuve de la santé, c'est-à-dire comme preuve* ¹⁴⁹ ». En d'autres termes, le pathologique constitue une menace interne de rétrécissement. En même temps, il est le baromètre qui vérifie la capacité du vivant à dépasser ses propres normes. C'est une forme d'épreuve de vivacité biologique, en ce sens qu'il est un test et un révélateur de la capacité vitale du vivant. Dans ce sens, on peut souligner que la structure pathologique est unidimensionnelle. Pour le philosophe, cet état est caractérisé par une rigidité adaptative. Aussi le pathologique constitue-t-il à sa manière un rapport original du vivant à son milieu. Dans ce rapport, le vivant est centré sur sa propre survie et non sur la perspective d'épanouissement. C'est ainsi que le pathologique constitue l'avènement d'une nouvelle norme individuelle, ou du moins une nouvelle structuration de la totalité organique. Il s'agit pour l'organisme de l'apparition d'un nouvel ordre vital qui traduit à sa manière une norme individuelle où le vivant accomplit le strict minimum. C'est ce qu'on peut lire dans ce qui suit : « *Il n'y a pas de désordre, il y a substitution à un ordre attendu ou aimé d'un autre ordre dont on n'a que faire ou dont on a à souffrir* ¹⁵⁰ ». Ainsi, le pathologique peut être considéré comme un déséquilibre structurel, ou simplement comme une forme d'organisation structurale inférieure. On s'aperçoit que la vie produit des valeurs vitales pour s'éviter sa propre désintégration. Dans cette optique, il convient de voir s'il est logique de parler de valeurs vitales positives.

2.2.4. Le positivisme des valeurs vitales

Dans la détermination des états organiques comme un ordre structural, Canguilhem introduit, à sa manière, un positivisme des valeurs. Ceci permet de définir la nature des structures vitales, qu'il soit normal ou pathologique. Il y a donc de la pro-

¹⁴⁹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 216

¹⁵⁰ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 128.

duction à tous les niveaux de vie. C'est sans doute ce qu'explique le philosophe en ces termes : « *La maladie est une expérience d'innovation positive du vivant et non plus seulement un fait diminutif ou multiplicatif*¹⁵¹ ». Cela souligne qu'il y a aussi de la création de valeur vitale à l'état pathologique. Nous soulignons toutefois que ce positivisme n'est pas l'état préférentiel de l'organisme. Nous soulignons tout simplement qu'il n'y a ni suppression ni absence de valeur dans le pathologique. Celui-ci constitue à sa manière une réponse ou une réaction irréductible de l'organisme. On peut constater cette tendance fondamentalement positive en ces termes :

Mais de ce que le mal n'est pas un être, il ne suit pas que ce soit un concept privé de sens, il ne suit pas qu'il n'y ait pas de valeurs négatives, même parmi les valeurs vitales, il ne suit pas que l'état pathologique ne soit rien d'autre, au fond, que l'état normal¹⁵².

D'une manière ou d'une autre, il introduit un ordre existentiel dans l'organisme. On peut dire que c'est en comparaison d'un ordre idéal et antérieur que l'ordre pathologique peut être considéré comme un désordre structurel. En clair, l'état pathologique exprime chez le vivant une situation structurelle infériorisée. Ainsi cette situation d'infériorité traduit-elle un moment de crise structurelle. Ceci marque une désorganisation structurale qui constitue à sa manière une forme d'ordre. Autrement dit, l'ordre pathologique est un ordre infériorisé qui se caractérise par un manque de puissance, une réponse inadaptée à un devoir relationnel. Pour déterminer la nature structurelle du pathologique, le philosophe estime que « *les maladies sont des crises de la croissance vers la forme et la structure adulte des organes, de la maturation des fonctions externes* »¹⁵³. En interprétant le pathologique du point de vue subjectif d'une part, et structurel d'autre part, le philosophe admet une hiérarchisation des états de l'organisme. C'est donc dans cette optique qu'il convient de parler logique-

¹⁵¹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 123.

¹⁵² Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 62

¹⁵³ Georges Canguilhem, « Les maladies », in *Encyclopédie philosophique universelle*, t.1, *L'Univers philosophique*, PUF, 1989, p.1236.

ment des normes vitales inférieures et supérieures. Cela marque une différence fondamentale avec la méthode déductive et quantitative des valeurs qui refusait de voir de la création de norme vitale dans le pathologique. On peut aussi souligner que l'état normal révèle à sa manière la limite de la subjectivité pathologique. En réalité, le normal biologique constitue en quelque sorte un silence organique. Le silence dont il est question traduit une absence de crise. Autrement dit, il n'y a pas de situation catastrophique à laquelle doit faire face l'organisme. Cela permet à l'organisme de donner de toute sa plénitude dans sa relation avec son environnement. Le normal biologique est défini par le philosophe comme :

Cette allure de vie caractérisée par un ensemble de réactions privilégiées est celle dans laquelle le vivant répond le mieux aux exigences de son ambiance, vit en harmonie avec son milieu, celle qui comporte le plus d'ordre et de stabilité, le moins d'hésitation, de désarroi, de réactions catastrophiques¹⁵⁴.

Autrement dit, le normal biologique renvoie à une dynamique optimale de production de norme vitale. Il y a donc dans le normal la question de capacité. Nous nous référons tout simplement à cette définition pour des raisons d'ordre logique. Il n'est point question pour nous de rentrer dans une considération nosographique. Pour nous, il est nécessaire de souligner le caractère irréductible du normal biologique avec celui arithmétique appréhendé comme moyenne. La question de la détermination d'un état normal de l'organisme est exposée de la manière suivante par l'épistémologue : « *Mais enfin le problème est de savoir à l'intérieur de quelles oscillations autour d'une valeur moyenne purement théorique on tiendra les individus pour normaux* ¹⁵⁵ ». Le projet de Canguilhem, dans ce cadre, consiste à donner un socle théorique solide au concept du normal biologique qui tiendrait compte de la spécificité vitale dans la connaissance du vivant. A ce sujet, le philosophe écrit

¹⁵⁴ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 121.

¹⁵⁵ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 98 .

qu'« *il semble que le physiologiste trouve dans le concept de moyenne un équivalent objectif et scientifiquement valable du concept de normal ou de norme* ¹⁵⁶ ».

Au total, le positivisme des valeurs auquel nous sommes arrivé souligne que le vivant est actif au regard de la configuration de ses conditions de vie. En fonction de ces conditions de vie, le vivant élabore une dynamique de production positive. Qu'il soit dans un état normal ou pathologique, le vivant s'inscrit toujours dans une activité positive. Cette activité nous fait penser que le vivant est toujours à la recherche d'une assurance. Cette assurance est comme une possibilité de changement. Dans ce contexte, être normal pour l'organisme, c'est être normatif. Être normal pour le vivant, ce n'est pas seulement rester dans un rapport relationnel avec son milieu. Être normal, c'est aussi intégrer les variations futures pour être déplaçable dans le plus grand milieu possible.

2.2.5. Assurance structurelle

En réalité, l'analyse approfondie du concept de normal est une critique de la théorie de « *l'homme moyen* ¹⁵⁷ » de Quételet. Pour amorcer cette critique, l'épistémologue va regarder de près le concept de l'homme moyen. Ainsi, le philosophe des sciences se rend compte que ce terme est en réalité une référence statistique. L'épistémologue s'aperçoit que Quételet fait une déduction de la norme vitale à partir de la moyenne arithmétique comme donnée statistique. Il y a donc, dans cette déduction, le passage du monde arithmétique au monde biologique par effet de glissement sémantique. On se bornera juste de noter que dans le concept de l'homme de Quételet, il y a la volonté de la détermination du type parfait d'homme à prendre comme modèle dans la connaissance du vivant. Dans ce contexte, plus l'individu s'éloigne du type, plus il tombe dans une anormalité qui l'éloigne du type parfait.

¹⁵⁶ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 96

¹⁵⁷ Quételet cité par Canguilhem in *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, p. 100.

Ainsi le type devient-il ainsi un déterminant normatif des individus. Par conséquent, c'est le type qui servira de repère normatif pour déduire la valeur de la norme biologique. Cette transposition conceptuelle maladroite est mise en lumière par le philosophe des sciences dans ce qui suit :

En somme, le physiologiste qui fait la critique de ses concepts de base aperçoit bien que norme et moyenne sont deux concepts pour lui inséparables. Mais le second lui paraît immédiatement capable d'une signification objective ; et c'est pourquoi il essaie de lui ramener le premier. On vient de voir que cette tentative de réduction se heurte à des difficultés actuellement et sans doute toujours, insurmontables¹⁵⁸.

On dira tout simplement qu'il y a un fossé conceptuel que rien ne peut combler entre le type normal et l'individu. Il y a donc dans la détermination du type une conjugaison du concept de normal comme moyenne d'un ensemble de valeur ou indicateur statistique. Au regard de ce qui précède, il apparaît que le normal pour l'organisme est fondamentalement caractérisé par l'absence d'un sentiment subjectif de pathos. Dans ce contexte, le sujet éprouve une forme d'assurance biologique. Cette assurance se caractérise à deux niveaux fondamentaux chez le vivant. Dans le premier cas, on peut dire que le vivant dispose de la capacité d'être en harmonie avec son milieu. Cette normalité est une réponse et apparaît dans cette perspective comme une adaptation aux sollicitations du milieu. Enfin, on peut souligner la capacité du vivant de tomber malade et de pouvoir s'en relever. C'est une disposition organique de pouvoir triompher des états pathologiques. Dans cette perspective, le normal biologique est un « luxe vital ». Dans les deux cas, l'exigence de normalité biologique intègre la variabilité. C'est pourquoi être normal c'est être normatif. Ce n'est pas seulement un rapport du vivant avec son milieu, mais une manière d'être. Ainsi le normal détermine-t-il un rapport avec l'avenir et à son environnement. Par conséquent, être normal c'est avoir la capacité d'être déplaçable dans le plus grand milieu possible. C'est pourquoi ce qui suit apparaît comme une injonction théorique :

¹⁵⁸ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 99.

Pour définir l'état normal d'un organisme, il faut tenir compte du comportement privilégié [...] Par comportement privilégié, il faut entendre ceci que parmi toutes les réactions dont un organisme est capable, dans des conditions expérimentales, certaines seulement sont utilisées et comme préférées ¹⁵⁹ ».

Le normal suppose donc qu'il y a des normes de vie, et comme telles, n'ont pas la même portée pour l'organisme. En réalité, les termes de comportements privilégiés et de situations catastrophiques impliquent l'existence de valeurs vitales négative et positive dans l'organisme. Dans une perspective axiologique, l'épistémologue souligne la portée de luxe vital en ces termes :

La santé c'est un ensemble de sécurités et d'assurances [...] sécurité dans le présent et assurance pour l'avenir. Comme il y a une assurance psychologique qui n'est pas présomption, il y a une assurance biologique qui n'est pas excès et qui est la santé. La santé est un volant régulateur des possibilités de réaction. ¹⁶⁰

De toute évidence, l'ordre négatif ne constitue aucunement une organisation optimale, mais constitue quand même une structure. Cet état structurel traduit à sa manière une variation en termes de degré. C'est pourquoi nous pensons que les différents états de l'organisme du vivant constituent à leur manière une forme de conduite. Ce qui précède souligne fondamentalement une différence de nature. C'est dans ce contexte que nous soulignons que la différence entre le pathologique et le normal chez Canguilhem est une différence de nature. Ainsi cette différence de nature porte-elle la variation structurelle des états du vivant. Autrement dit, il y a dans le principe structurel du vivant le « *passage d'un état à un autre ; différence entre deux états successifs* ». Justement, le passage d'un état à un autre souligne que l'un est plus approprié que l'autre pour le vivant. Dans cette situation, l'état normal est préférable à celui pathologique, en raison de l'absence de « *sentiment direct et concret de souffrance et d'impuissance...* ». Par conséquent, la différence de nature des

¹⁵⁹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 121.

¹⁶⁰ Georges Canguilhem, « Malade, Guérison, Santé » in *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 131

structures implique une différence de temporalité pour le vivant. A ce titre, nous estimons que le pathologique constitue un manque d'assurance. Celui-ci ne constitue pas une absence de forme ni de créativité. On peut juste estimer que dans l'état pathologique, le sujet rentre dans une tendance d'insécurité. Canguilhem souligne que le « *Pathologique implique pathos, sentiment direct et concret de souffrance et d'impuissance, sentiment de vie contrariée* ¹⁶¹ ». Dans ce contexte de souffrance, le sujet vivant n'a aucune assurance vitale. Dès lors, on peut dire que le vivant se situe dans une zone grise et de turbulence. Car, « *presque toujours, les fluctuations du milieu sont une menace pour l'existence* ¹⁶² ». Pour Canguilhem, ce qui se joue dans cette situation pour le vivant est justement le rétrécissement du pouvoir de l'individu sur le milieu. Autrement dit, on assiste à une limitation du pouvoir de l'individu sur son environnement. En clair, il y a une diminution de l'emprise du sujet à la fois sur son milieu et sur la production de ses propres normes vitales. « La souffrance n'est pas uniquement définie par la douleur physique, ni même par la douleur morale, mais par la diminution, voire la destruction de la capacité d'agir, du pouvoir-faire, ressenties comme une atteinte à l'intégrité de soi ¹⁶³ ». Tout se passe comme s'il se produit une diminution de la capacité du vivant à répondre favorablement aux sollicitations de son environnement. On peut donc dire que le processus de création des normes sous l'impulsion de la normativité est inférieur à la dynamique vitale elle-même. Pour nous, l'inadéquation entre la dynamique vitale et celle créatrice détermine, d'une part la souffrance et l'insécurité, et d'autre part la rigidité comme révélateur d'absence de pouvoir de défense. En réalité, le luxe vital suppose que les normes vitales sont dans un rapport de telle sorte que pour l'organisme, « *Une*

¹⁶¹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 85

¹⁶² Guyénot cité par Canguilhem in *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, P. 84

¹⁶³ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p.223

*norme de vie est supérieure à une autre lorsqu'elle comporte ce que cette dernière permet et ce qu'elle interdit*¹⁶⁴».

Au demeurant, le luxe vital implique pour l'organisme de bien se comporter dans et malgré la variation des états. C'est pour cette raison que le rapport entre le normal et le pathologique, selon Canguilhem, est un rapport comportemental, ou du moins relationnel. Il est donc question, pour nous, de voir en quel terme se traduit la différence de valeur vitale. De toute évidence, nous sommes conscients du danger d'un relativisme subjectif qui découle du traitement de la structure biologique individuelle chez le philosophe français. Mais il est évident de comprendre que le déterminant logico-quantitatif est loin de rendre compte de la subjectivité structurelle du vivant. Justement, la nature de ces valeurs se traduit en termes d'équivalence de norme, et si possible, en opposition de valeur. C'est ce qui implique la possibilité de traduire la production des normes vitales en termes de degré. Ainsi, nous pensons logiquement que la question du luxe vital implique la nécessité d'un devoir être pour l'individu. Cela s'explique par une estimation du vivant de ce qui vaut et de ce qui ne vaut pas pour lui. Être donc en vie pour le vivant suppose donc de sélectionner pour lui-même.

Au total, on peut souligner que l'individualité biologique est une donnée temporelle. Dans cette perspective, il est certain qu'il y a une différence essentielle entre le normal et le pathologique. En réalité, ce sont des données qui ont une épaisseur de durée. La détermination des structures organiques renvoie donc, en dernière analyse, à une catégorie dispositionnelle du devoir vis-à-vis du présent et de l'avenir. C'est donc du pouvoir organique qu'il est question dans la variation structurelle. Car nous n'affirmons pas seulement un continuum structurel dans la variation, mais fondamentalement une altérité qui instaure une démarcation réelle et temporelle dans le jeu vital. Cela transforme donc le jugement du normal statistique

¹⁶⁴ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, p. 119

comme moyenne, vers le normal biologique comme possibilité vitale subjective. Ainsi, la norme trouve sa valeur uniquement dans un processus d'individuation. Enfin, on notera que la différence structurelle porte sur la nature, mais aussi le degré de structuration, et même sur la temporalité même dans laquelle se forment les structures vitales.

2.3. DE LA NORMATIVITÉ BIOLOGIQUE

Entreprendre la connaissance du vivant par la prise en compte de la singularité vitale peut, à certains égards, paraître contre-scientifique. Car, l'un des attributs fondamentaux de la science est une donnée générale. Dès lors, une connaissance scientifique du vivant doit respecter le caractère universel de la connaissance. Toutefois, la rigidité de la généralité ne porte-t-elle pas atteinte à la nature du vivant ? Il est donc nécessaire de comprendre la vie sous une perspective qui tienne compte à la fois du général et de la singularité vitale. La difficulté particulière de tenir dans un même mouvement analytique le singulier et le général peut se saisir à travers ce qui suit : « Nous ne prêtons pas aux normes vitales un contenu humain, mais nous nous demandons comment la normativité essentielle à la conscience humaine s'expliquerait si elle n'était pas de quelque façon en germe dans la vie ¹⁶⁵ ». On peut penser qu'il y a une forme de latence des normes dans la vie. C'est comme si les normes vitales sont des données a priori de la vie. Elles sont dans la forme même du vivant, prêtes à se déployer si besoin.

¹⁶⁵ Canguilhem Georges, *Le Normal et le pathologique*, p.77.

2.3.1. Le dépassement normatif

La question de la normativité traverse de part en part la philosophie biologique de Georges Canguilhem. Il est certain que la question de la normativité apparaît dès 1943 avec la sortie du *Normal et le pathologique*. Fondamentalement, la question de la normativité se rattache par principe à l'interprétation des différents états biologiques du vivant. Par opposition à l'interprétation rigide des constances vitales indépendamment des conditions vitales, le philosophe estime que « Le rôle véritable de la physiologie consisterait... à déterminer exactement le contenu des normes dans lesquelles la vie a réussi à se stabiliser, sans préjuger de la possibilité ou de l'impossibilité d'une correction éventuelle de ces normes¹⁶⁶ ». On peut dire que la normativité est le concept opératoire dans la philosophie clinique de Canguilhem. Elle n'est pas seulement un concept clinique théorique de plus, mais un concept qui exprime le débat d'une singularité vitale d'avec son environnement. C'est l'expression d'une réalité vitale multiple non homogène. À juste titre, le philosophe des sciences souligne que « *La normalité du vivant ne réside pas en lui ; elle passe par lui, elle exprime, en un lieu et un moment donnés, le rapport de la vie universelle à la mort* ¹⁶⁷ ». De toute évidence, la conception de la normativité chez le philosophe des sciences a tendance à faire ressortir une compréhension du concept qui trouve sa racine dans une polarité dynamique de la totalité organique. Le philosophe français explicite sa conception de la normativité biologique dans un rapport existentiel entre la vie et son milieu en ces termes : « *S'il existe des normes biologiques c'est parce que la vie, étant non seulement soumission au milieu mais institution de son milieu propre, pose par là même des valeurs non seulement dans le milieu mais aussi dans l'organisme* ¹⁶⁸ ».

¹⁶⁶ Canguilhem Georges , *Le normal et le pathologique*, p.116.

¹⁶⁷ Canguilhem George, *idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, 2^{ème} partie, p.131.

¹⁶⁸ Canguilhem George, *Le normal et le pathologique*, p.77.

En clair, la question de la normativité biologique pose par principe la question des valeurs vitales dans un principe de production hétérogène. D'une certaine manière, les valeurs vitales se présentent comme des données en latence dans la vie. C'est pourquoi, dès le deuxième chapitre du *Quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, le philosophe des sciences procède à une analyse judicieuse de la question de la norme, afin d'éviter tout glissement sémantique. Il s'ensuit que le concept de norme présuppose une connotation positive, et renvoie à l'idée d'une conformité à un ensemble de règles préétablies. Étymologiquement, la norme vient du latin « Norma » ou « équerre ». Le concept devient alors privatif et exclusif de tout ce qui n'est pas conforme à la règle préétablie. Dans cette perspective, on assiste à la négation de la subjectivité. Ainsi, tout ce qui est hors de la norme, donc de la règle établie, suppose à son tour une correction afin que cela rentre dans la norme. Ainsi, la norme devient une valeur limite à atteindre et positive qui caractérise la nature du sujet biologique. La norme devient, dans l'interprétation générale et rigide du vivant, une moyenne exclusive. Or, ce que récuse le philosophe est justement la transposition de la notion de norme dans le rapport du vivant à son milieu. Pour dire clairement les choses, nous pensons que « L'homme, même physique, ne se limite pas à son organisme. L'homme ayant prolongé ses organes par des outils, ne voit dans son corps que le moyen de tous les moyens d'action possible. C'est donc au-delà du corps qu'il faut regarder pour apprécier ce qui est normal ou pathologique pour ce corps même¹⁶⁹ ». Ce qui précède permet de comprendre que la norme n'est pas une donnée a priori et antérieure à la subjectivité de la nature du vivant. Par conséquent, le traitement de la question de norme ne constitue pas une référence fondamentale et indépassable par le concept de normativité. Pour nous, la normalité biologique exprime donc un équilibre transitoire dans le mouvement hyperbolique de la normativité. Par conséquent, la normativité biologique pose par principe celle de dépassement des normes biologiques. Si le vivant réalise sa capaci-

¹⁶⁹ Canguilhem Georges, *Le Normal et le pathologique*, p.132.

té vitale dans le jeu de la norme, comment alors comprendre ses normes ? En réalité, on peut simplement dire que la norme matérialise le vivant inscrit dans une direction ou tendance. La norme n'est pas visible a priori dans le vivant, mais se confond inéluctablement à lui. Les normes organiques sont des normes de régulation du fonctionnement de l'organisme. Cela illustre le fait que l'organisme a un pouvoir d'autorégulation. Dans cette optique, nous pouvons dire que le vivant dispose d'un pouvoir propre qui détermine l'ensemble du jeu vital. Cela permet donc de penser à une autonomie fonctionnelle du vivant. C'est pourquoi la normativité biologique renvoie à la capacité de création de normes vitales par l'organisme lui-même. « *La vie est en fait une activité normative... Au sens plein du mot, normatif est ce qui institue des normes. Et c'est en ce sens que nous décidons de parler d'une normativité biologique* ¹⁷⁰ ».

Cette normativité se présente sous la forme d'une création de valeurs subjectives. Il y a donc dans la normativité biologique un principe d'individualisation ou de subjectivation. On peut comprendre que la subjectivation biologique se caractérise par une activité de différenciation. C'est donc dans un processus de subjectivation et de création de valeurs spécifiques à la vie qu'il convient de comprendre le processus vital comme « *une polarité dynamique* ¹⁷¹ ». Pour nous, la normativité est en dernière analyse la capacité vitale et subjective en œuvre dans une structure organique. Dans cette perspective, c'est la structure organique entière qui assure son propre maintien sous la forme d'une activité organisatrice, de régulation capable de modifier ses propres valeurs internes. Ici, on pourra penser à une conformité sans valeur. La valeur consiste ici à répondre à un devoir de subsistance. A bon droit, nous pouvons estimer que le vivant est travaillé de l'intérieur dans la nécessité d'un principe existentiel. Or ce principe est fondamental, créateur de nouvelles normes vitales.

¹⁷⁰ Ibid.

¹⁷¹ Canguilhem George, *Le Normal et le pathologique*, p.77.

Avec Canguilhem, il est clair que le vivant ne se conçoit pas en termes d'état stable. Il n'est pas non plus une réalité parfaite épurée de tout défaut ou dysfonctionnement. Car, « La rationalisation... ne peut être complète. Le malade est un sujet capable de vivre la maladie comme une interaction spécifique et complexe. Là est, peut-être, le sens profond de la vie comme normativité, de la philosophie de la vie comme philosophie du sujet ¹⁷²». Le processus vital, dans tout cas, s'apparente à un rééquilibrage permanent, un compromis précaire pour assurer un équilibre. Il est question dans la normativité d'une tentative pour composer avec la contrainte extérieure et intérieure, et si possible avec le dysfonctionnement structurel. La normativité est, en clair, le succès d'un compromis d'une tentative conduisant à un équilibre. On le voit bien, cette spécificité de l'organisme vivant à retrouver son équilibre ne peut, aux yeux de Canguilhem, reposer sur un principe d'énonciation de règle générale. Le fonctionnement d'un être biologique est différent de celui d'une machine qui répond linéairement à une programmation. Canguilhem mentionne cette dissociation structurelle comme suit :

Pendant la digestion, le nombre des globules blancs augmente. Ce constat souligne le fait que la vie n'est pas une activité régie par le principe de cause à effet. Elle n'est donc pas connaissable a priori ni déterminable dans une généralité à partir de ses effets comme le prétend le mécanisme et le finalisme. Il en est de même au début d'une infection¹⁷³.

Pour Canguilhem, le processus vital a sa propre norme qui ne peut que s'interpréter a fortiori. Il doit donc y avoir de la subtilité interprétative dans la normativité vitale. Canguilhem, en rigoriste scientifique, par la rigueur de l'analyse, en vient à montrer que la norme sur laquelle se fonde le pouvoir de normativité est contraire à la norme statistique. La norme n'est pas une donnée qui renvoie aux caractères généraux des individus. Elle n'est pas ce qui se rencontre le mieux. La norme n'est pas une géné-

¹⁷² DEBRU Claude, op.cit, p118.

¹⁷³ Op. cit, p. 22

ralité sous laquelle les traits de reconnaissance et identitaires des espèces se rangent. La norme renvoie essentiellement à une réalité qualitative. « *Cela n'implique pas que le pouls d'un individu ne puisse être déterminé* ». Ce que nous voulons faire remarquer est que la quantification des données biologiques ne livre pas les informations nécessaires sur la nature des organes et la vie de l'être. La vie - cette organisation universelle de la matière -, telle qu'elle se montre à notre entendement à travers l'analyse de la normativité, est une interaction active et non passive qui prend en compte les circonstances et les conditions dans lesquelles le vivant évolue.

Nous pensons au contraire que le fait pour un vivant de réagir par une maladie à une lésion, à une infestation, à une anarchie fonctionnelle traduit le fait fondamental que la vie n'est pas indifférente aux conditions dans lesquelles elle est possible, que la vie est polarité et par là même position inconsciente de valeur, bref que la vie est en fait une activité normative.¹⁷⁴

Dès lors, il est logique de penser que des organismes vivants peuvent sainement vivre avec des écarts jugés pathologiques sans grand risque de compromettre la totalité structurelle. A ce titre, il est évident que chaque organisme, par sa subjectivité, possède sa propre norme. La notion de normativité échappe ainsi aux graduations scientifiques. A ce niveau, une interrogation de Canguilhem nous éclaire davantage : « *L'état normal, est-ce parce qu'il est visé comme fin bonne à obtenir par la thérapeutique qu'on doit le dire normal, ou bien est-ce parce qu'il est tenu pour normal par l'intéressé, c'est-à-dire le malade, que la thérapeutique le vise ?* » La question de la normativité souligne qu'il est impossible et même contradictoire d'admettre une généralisation structurelle des conditions de vie pour le vivant. La frontière entre la norme et la normativité est presque subjectivement inexistante pour le vivant, car « *il peut être à la hauteur des devoirs qui résultent du milieu qui lui est propre*¹⁷⁵ ». Au total, on peut dire que le vivant est la référence à sa propre norme, et c'est en cela que nous parlons de normativité biologique. Ce qui est foncièrement à com-

¹⁷⁴Op.cit,p.77.

¹⁷⁵Ibid, P. 77

prendre est que le concept de normativité biologique est la condition de l'assurance de la vie.

2.3.2. Allure de la vie

Pour Canguilhem, les valeurs vitales se caractérisent en termes d'appréciation et de dépréciation. C'est donc ce qui justifie la variation des états structurels. Cela renvoie à une dynamique créative de valeur positive. Cette dynamique est pour nous une forme d'équilibre acquise sur des ruptures d'équilibre. Il y a donc dans l'équilibre vital la nécessité d'une discontinuité ou d'un déséquilibre. C'est donc la dualité de cette dynamique que souligne la question des allures de la vie. Il convient de noter que le terme d'« allure » renvoie, chez l'épistémologue, à une organisation de fonctionnement stable ou un processus structurel dynamique et stabilisé. Dans cette optique, ce terme trouve une place capitale dans le traitement des états biologiques comme structure vitale dans l'œuvre du philosophe. Ce qui nous permet de penser que ce terme souligne à la fois un ordre dynamique, un comportement, une conduite spécifique. De même, ce terme renvoie aussi à un état, forme ou disposition particulière d'une entité. De là, nous estimons que le terme traduit une dualité qui renvoie à la dynamique d'une structure, de même que l'état de la structure. Ainsi peut-on lire ce qui suit :

Nous avons parlé à plusieurs reprises d'allure de la vie, préférant dans certains cas cette expression au terme de comportement pour mieux faire sentir que la vie est polarité dynamique. Il nous semble qu'en définissant la physiologie comme science des allures stabilisées de la vie, nous répondrons à peu près à toutes les exigences nées de nos positions antérieures¹⁷⁶.

En clair, les allures de la vie constituent des moments d'équilibre structurel dans le jeu vital. C'est pourquoi il convient de noter qu'il y a deux sortes d'allure de la vie

¹⁷⁶ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, p.137.

chez Canguilhem. Les premières peuvent être dépassées, car elles constituent des équilibres précaires dans le processus vital. Dans cette optique, on peut souligner qu'elles ont une valeur vitale « propulsive ». Elles soulignent ainsi la capacité d'adaptation du vivant et la possibilité d'adoption de nouveaux équilibres. Tout se passe comme si l'organisme rentre dans une dimension propulsive. Dans ce contexte, le moment propulsif et celui créatif se définissent mutuellement. Dans cette perspective, ils constituent des normes de dépassement de ses propres valeurs pour le vivant.

Par ailleurs, nous pouvons également souligner qu'il y a des allures qui ne s'inscrivent pas dans la logique du dépassement, et par conséquent sont dans une forme de rigidité. Ces allures sont, en quelque sorte, pathologiques. Celles-ci renvoient à un rétrécissement des capacités du sujet vivant. Il y a donc une impossibilité d'adoption et d'adaptation de nouveaux équilibres. Pour nous, dans un contexte structurel infériorisé ou pathologique, l'organisme rentre dans un processus fondamentalement répulsif. Cette dynamique répulsive permet donc à l'organisme de produire seulement le strict nécessaire pour sa conservation. C'est, en quelque sorte, un moment de repli sur soi conduisant à un état de pure conservation. C'est donc une conservation par nécessité existentielle. Car les valeurs vitales sont en deçà de ce que l'environnement exige. Dès lors, le philosophe peut écrire :

Parmi les allures inédites de la vie, il y en a deux sortes. Il y a celles qui se stabilisent dans de nouvelles constantes, mais dont la stabilité ne fera pas obstacle à leur dépassement éventuel. Ce sont des constantes normales à valeur propulsive. Elles sont vraiment normales par normativité. Il y a celles qui se stabiliseront sous forme de constante que tout l'effort anxieux du vivant tendra à préserver de toute éventuelle perturbation. Ce sont bien encore des constantes normales à valeur répulsive, exprimant la mort en elles de la normativité. En cela elles sont pathologiques quoique normales tant le vivant en vit ¹⁷⁷ ».

¹⁷⁷ Canguilhem Georges, *Le Normal et le pathologique*, 2011, Puf- Quadrige, Paris, p.137.

De ce qui précède, on peut souligner que les différents états de l'organisme se déterminent en termes de propulsion et de répulsion. Il est donc certain avec Canguilhem que la dimension propulsive est l'état normal de l'organisme. Car celui-ci procure de l'assurance existentielle et du dépassement des normes vitales. Quelle que soit leur dynamique de production, les différents états sont originaux et spécifiques par leur nature. Par conséquent, ils sont fondamentalement irréductibles l'un à l'autre. Ce qui est donc important dans la détermination des états de l'organisme, c'est la variation structurelle comme changement d'état.

Par ailleurs, l'optique de gradation montre qu'il y a une altérité dans le rapport structurel. Ainsi y a-t-il dans l'altérité structurelle une possibilité d'altération. Pour nous, il y a une hétérogénéité essentielle entre l'état normal et celui pathologique. La définition du normal et du pathologique en termes d'altérité souligne la différence de nature de deux moments successifs. Comme nous venons de le voir, le pathologique se définit d'une part en valeur vitale négative, et d'autre part dans une dynamique répulsive. Alors que le normal, lui, renvoie à des valeurs vitales positives, et enfin à une dynamique vitale propulsive. Il s'avère donc qu'il n'y a ni déduction ni induction des valeurs vitales dans le rapport du normal et du pathologique. C'est pourquoi « *Être malade, c'est vraiment pour l'homme vivre d'une autre vie* ¹⁷⁸ ». Aussi estimons-nous que dans le rapport d'altérité, l'organisme garde toujours son empreinte qui est celle de l'unité de sa totalité. Du moins, le maintien de sa forme. De toute évidence, l'altérité renvoie à ce qui est autre ou à une autre nature. Elle ne renvoie pas à une réalité de plus ou de moins. Dans ce contexte, on peut souligner qu'il n'y a pas un ordre de grandeur, ni de quantification dans l'altérité. Toutefois, le concept d'altérité accepte la capacité d'altération et d'intensité. En clair, l'altération renvoie à un processus de dépréciation de la qualité de la réalité. Il y a donc dans le principe de l'altération l'idée de montée et de descente. Ce qui précède nous autorise donc à penser dans l'altération une différence de valeur. C'est donc

¹⁷⁸ G. Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, p.49

dans les concepts d'altération et d'intensité que l'on trouve l'idée de moins bien ou d'une réalité pâle. C'est dans cette perspective que la variation structurelle implique à la fois la capacité comme réalité intensive, et enfin de gradation comme principe d'organisation hiérarchisée. C'est seulement au regard de ce qui précède qu'il convient de parler d'équilibre ou de déséquilibre structurel de l'organisme en tant que totalité. C'est à juste titre ce qu'on peut lire sous la plume de Canguilhem :

L'anomalie ou la mutation ne sont pas elles-mêmes pathologiques. Elles expriment d'autres normes de vie possibles. Si ces normes sont inférieures, quant à la stabilité, à la fécondité, à la variabilité de la vie, aux normes spécifiques antérieures, elles seront dites pathologiques. Si ces normes se révèlent, éventuellement dans le même milieu équivalent, ou dans un autre milieu supérieur, elles seront dites normales. Leur normalité leur viendra de leur normativité¹⁷⁹.

On peut donc penser à bon droit que pour Canguilhem, la structure organique ne peut se saisir que dans une logique interprétative. Dans cette logique, le normal et le pathologique ne sont que des interprétations des états de l'organisme. L'interprétation des états de l'organisme apparaît, pour nous, comme un processus relationnel dans lequel le vivant choisit. C'est justement dans cette perspective que la polarité dynamique apparaît comme un résultat. Dès lors, on peut dire que les normes seraient susceptibles d'interprétation à deux niveaux fondamentaux. Ainsi la valeur serait-elle susceptible de degré et à la fois de qualité. C'est pour cela que nous pouvons parler de plus ou moins bonne qualité. En clair, la catégorie de degré permet d'intégrer des normes de supériorité, d'infériorité et d'équivalence dans la détermination des états organiques. D'une manière générale, on peut dire que l'interprétation des normes biologiques se pose intrinsèquement sur la relation du vivant à son milieu. C'est ce que souligne Canguilhem en ces termes : « *Le normal en matière biologique, ce n'est pas tant la forme ancienne que la forme nouvelle, si elle trouve les conditions d'existence dans lesquelles elle paraîtra normative, c'est-à-dire déclassant toutes les formes passées, dépassées et peut-être bientôt trépas-*

¹⁷⁹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, p.91.

sées¹⁸⁰». De ce qui précède, nous inférons deux interprétations. D'abord, la normalité biologique comme conformité à un environnement, ou comme la réponse positive à un devoir organique. Ensuite, l'exigence de normalité intègre la variabilité de degré.

En estimant que le vivant évolue sur fond d'allure spécifique, Canguilhem pose une question de dialectique dans la compréhension de la structure vitale. Il y a donc une altérité qui fait que le normal et le pathologique s'attirent mutuellement. Si l'activité vitale se conçoit sous la forme d'une allure spécifique, c'est justement parce que le vivant est le sujet d'une relation non linéaire. La nature de la relation du vivant à son milieu n'est pas donnée d'avance. C'est plutôt une donnée en construction qui fait corps à la variabilité.

2.3.3. L'altérité vitale

La question de degré est aussi une problématique d'échelle ou de stade dans la qualité. Par conséquent, c'est une évolution par stratification, ou du moins une progression par strate pour l'organisme. A ce titre, on peut dire que l'organisme se structure dans un axe multidirectionnel. Ainsi, dans la question de l'échelle, on retrouve donc la quantité en même temps que la qualité. Comme nous l'avons déjà mentionné, la vie choisit, c'est pourquoi il y a des genres de vie qui sont préférables à d'autres. Ainsi peut-on dire que la variabilité comme capacité à changer, de même que la stabilité, ne sont déterminables que dans des conditions qui font sens pour l'organisme lui-même, et non autrement. Dès lors, on peut souligner que la production des valeurs vitales est dans la vie elle-même. Dans ce contexte, la loi ne serait qu'une interprétation de la stabilité ou d'un ordre structurel qui se dégage pour la connaissance de la vie. Ainsi, dans le même milieu, il y aurait des normes équivalentes. Par conséquent, dans un autre milieu, les normes altérées peuvent devenir

¹⁸⁰ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, 1966, p.91.

supérieures. Ce qui implique à tout point de vue pour l'organisme de répondre favorablement à son devoir de maintien de forme quel que soit l'environnement. « *La forme et les fonctions du corps humain ne sont pas seulement l'expression des conditions faites à la vie par le milieu, mais l'expression des modes de vivre dans le milieu socialement adoptés*¹⁸¹ ». Comme Canguilhem, nous pouvons estimer que les normes organiques sont à saisir comme des possibilités d'un organisme en situation sociale d'agir. A ce titre, nous pouvons dire que les normes trouvent leur signification dans la capacité de l'individu à s'accomplir comme totalité organique. C'est seulement dans cette perspective que la question des normes vitales échappe à la perspective de la rigidité fonctionnelle organique envisagée comme un mécanisme déterminé par le rapport du vivant à son milieu. Nous estimons simplement qu'il y a une infinité structurelle qui caractérise les modes de vie possible.

A certains égards, tout ce qui précède constitue un ensemble archéologique conceptuel qui justifie la théorie de la plasticité chez Canguilhem. En clair, dans le principe de plasticité, le philosophe français valorise la pluralité du jeu vital qui ne rentre pas dans la détermination a priori logique de l'état normal organique. Ce qui se dégage ici est tout à fait la dynamique propre de l'état pathologique. C'est pour cela que nous pensons que la plasticité justifie la temporalité spécifique dans laquelle se développe le pathologique. Ce qui implique fondamentalement qu'il y a une dissociation qualitative qui détermine l'avant et l'après d'un état pathologique. En un mot, il y a un avant et après pathologique chez le vivant. En réalité, le rapport entre le normal et le pathologique est clairement un rapport de temporalité. C'est ce que souligne Lagache en se référant au philosophe de la manière suivante : « *Nous avons cité Canguilhem et il y a en effet une analogie entre la conception que ce philosophe-médecin se fait de la médecine et celle de la psychologie clinique que nous avons exposée*¹⁸² ». C'est à cette altérité pathologique que renvoie Canguilhem lui-

¹⁸¹ G Canguilhem, *Nouvelles réflexions* (1963 -1966) « Les normes Organiques chez L'homme », p.203.

¹⁸² La méthode clinique en psychologie humaine (1945), in D. Lagache, *Œuvres* I p.420.

même en estimant que Lacan est parmi ceux pour qui le malade est comme un autre homme¹⁸³. Il ne peut donc y avoir une identification ni essentielle ni temporelle dans l'activité vitale en tant que production de valeurs. La production des valeurs vitales s'effectue dans la subjectivité en tant qu'expérience singulière de la capacité vitale. Autrement dit, la subjectivité apparaît comme un rapport entre la temporalité et la production des valeurs vitales. Dans cette optique, la plasticité peut s'interpréter en termes de produit provenant de la création des formes. De tout ce qui précède, nous pouvons de toute évidence estimer que le normal et le pathologique expriment essentiellement la multiplicité du jeu vital. Ce qui revient à penser que la capacité créatrice en œuvre dans le processus vital exprime aussi bien le normal, de même que le pathologique. Conceptuellement, on peut souligner que la théorie de la plasticité, qui intègre une différence structurelle et temporelle, permet à Canguilhem de formaliser sa théorie de la labilité.

Pour déterminer le cadre opérationnel de sa théorie, l'épistémologue souligne qu' « *il y a pour chaque fonction et pour l'ensemble des fonctions une marge où joue la capacité d'adaptation fonctionnelle du groupe ou de l'espèce*¹⁸⁴ ». La théorie de la labilité se rapporte à la capacité subjective et plastique du vivant de bien composer avec de nouvelles normes. Dans cette optique, elle réfère au vivant des marges. Ce qui explique le rapport existentiel du vivant à l'avenir sous la forme d'un dépassement des valeurs ou de constances vitales. Cela suppose que le vivant a toujours une marge organisationnelle et structurelle par rapport à sa forme normale et statique. Enfin, Canguilhem introduit la dimension universelle dans la définition de la vie. Il se dégage alors une perspective futuriste de la vie. Vivre dans cette optique revient à une forme de dépassement des normes. C'est aussi ce devoir relationnel et subjectif de conjuguer la vie essentiellement au futur que souligne Leblanc en ces termes : « *Le devenir se confond avec la vie en tant qu'il est la dimension archaïque*

¹⁸³ Georges Canguilhem, Le Normal et le pathologique in *La connaissance de la vie* p.168

¹⁸⁴ *La structure de l'organisme*, p.367.

*en laquelle s'enracine toute expérience subjective. Or, ce devenir est lui-même rapporté à une capacité de plasticité propre à la vie, définie par Canguilhem comme labilité*¹⁸⁵». On peut souligner autrement que la labilité structure le rapport du vivant à lui-même et à son environnement. Ce qui précède jette un éclairage sans précédent sur le traitement structurel de la vie. Cela montre la nécessaire réinterprétation des normes à l'aune d'une vie future. Autrement dit, la labilité introduit dans la structure vitale la norme vitale, en même temps que son dépassement. Structurellement, la labilité justifie l'indétermination du jeu vital et ses multiples possibilités. Cette théorie ne fait pas du tout corps avec une interprétation métaphysique des constances vitales. Elle montre justement que la tendance d'une structure vitale fait partie des possibilités infinies de la création des valeurs. Dans cette optique, on peut justement souligner l'antériorité de la labilité sur toute structure vitale : « *La stabilité normale n'est que l'arrêt momentané dans l'effort de labilité ou encore la stabilité n'est qu'une labilité confirmée*¹⁸⁶ ». Il s'avère que la labilité est antérieure à la normativité biologique et devient aussi la condition de l'effectuation de celle-ci en tant que force de dépassement des normes biologiques. Canguilhem, soucieux de trouver dans la tératologie une forme d'organisation originale et irréductible de possibilité de vie, renverse par cette théorie la question fondamentale des valeurs vitales. C'est pourquoi cette théorie, dans la philosophie biologique du Français, devient une structure de comportement. La labilité est un concept positif dans la mesure où elle donne sens à la capacité organisatrice du vivant. Elle rend compte de la capacité organisatrice permanente de la vie de se maintenir en vie. C'est une forme d'organisation structurale « *positive dans laquelle le vivant s'éloigne des formes normales*¹⁸⁷ ».

En définitive, on assiste en quelque sorte au reversement des valeurs dans la mesure où le négatif se justifie dans l'intégration réussie ou non de la totalité orga-

¹⁸⁵ Guillaume Leblanc « Les valeurs Négatives » in *Canguilhem et la vie humaine*, Puf, 2002, P.119.

¹⁸⁶ Guillaume Leblanc « Les valeurs Négatives » in *Canguilhem et la vie humaine*, Puf, 2002, P.120.

¹⁸⁷ Guillaume Leblanc « Les valeurs Négatives » in *Canguilhem et la vie humaine*, Puf, 2002, P.121.

nique. Par ailleurs, la positivité de la norme est appelée à être dépassée. Car, la norme exprimerait un déficit de normativité qui mettrait en cause la relation du vivant à l'avenir. « *La labilité désigne alors le moment originare où la vie se désolidarise de sa forme dominante, ce par quoi la vie est toujours en déphasage par rapport à elle-même*¹⁸⁸ ».

¹⁸⁸ Simodon cité par Guillaume Leblanc « Les valeurs Négatives » in *Canguilhem et la vie humaine*, Puf, 2002, P.121.

CONCLUSION

Au final, le recours à la théorie de la normativité biologique souligne le fait fondamental que « *Tout concept empirique de la maladie conserve un rapport au concept axiologique de la maladie. Ce n'est pas, par conséquent, une méthode objective qui fait qualifier de pathologique un phénomène biologique considéré* »¹⁸⁹. Dès lors, le concept porte l'enjeu pratique et théorique d'une nouvelle clinique. Ce n'est plus seulement une construction purement théorique de plus, mais plutôt une libération théorique à l'égard d'une conception quantitative et en quelque sorte physique des phénomènes de la vie. Il y a donc des valeurs hétérogènes dans la vie que rien ne peut effacer. Nous n'inférons pas du tout chez le vivant de la prééminence d'une technique organique originelle. Nous nous référons ici à un luxe vital. Dans cette optique, le vivant a le pouvoir des situations compliquées et pathologiques. C'est pour lui une « *façon d'aborder l'existence en ce sentant non seulement possesseur ou porteur mais aussi au besoin créateur de valeur, instaurateur de normes vitales* »¹⁹⁰. En ce sens, la connaissance de la vie ne consiste en rien à une activité qui cherche seulement à déterminer la logique de la vie. Car, il y a du mouvement dans la vie, par conséquent l'activité vitale est une perspective d'ordre. Cela implique donc la nécessité de recours à une définition structurelle des états du vivant. Car la structure montre que le vivant est le sujet de sa propre architecture. Nous comprenons alors que le vivant est plongé irrémédiablement dans une expérience. Pour nous, le mouvement du processus vital est justifié par une nécessité dialectique. C'est en cela que s'explique le mouvement répulsif et propulsif de la vie.

Dans cette perspective, le vivant représente simultanément deux choses : il est d'abord l'individu ou l'être vivant, appréhendé dans sa singularité existentielle,

¹⁸⁹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, p.156.

¹⁹⁰ Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, p.134.

telle que la révèle de manière privilégiée le vécu conscient de la maladie ; mais il est aussi ce qu'on pourrait appeler le vivant du vivant¹⁹¹.

On dira simplement que par une disposition particulière, le vivant est capable de triompher des situations d'épreuves ou d'obstacles pour conquérir son plein épanouissement.

¹⁹¹ Pierre MACHEREY, « De Canguilhem à Canguilhem en passant par Foucault », in *Georges Canguilhem, philosophe et historien des sciences*, Albin Michel, 1993, p.287.

3.
LE PROJET
GNOSÉOLOGIQUE : LA
THÉORIE DE LA
CONNAISSANCE DE LA
VIE

INTRODUCTION

La perspective clinique de la philosophie biologique de Georges Canguilhem nous autorise à penser que la vie suppose une multiplicité de perspectives. On peut donc dégager valablement dans la perspective vitale une pluralité dimensionnelle. Ainsi, le biologique et le physique peuvent logiquement trouver leur validité existentielle dans le cours de la vie. Il n'est point question d'une dévalorisation ou de la prééminence de l'un par rapport à l'autre. La vie peut être donc logiquement définie dans un mouvement dialectique qui contient le principe du mouvement et en même temps l'inertie de la matière physique. Cette dimension englobante se résume de la manière suivante :

En un sens donc le vivant contient en lui-même la vie comme totalité et la vie dans sa totalité. La vie comme totalité, en raison du fait que son commencement est fin, que sa structure est téléologique ou conceptuelle. Et la vie dans sa totalité, pour autant que produit d'un producteur et producteur d'un produit, l'individu contient l'universel¹⁹².

Comment comprendre la nature de l'universel présent dans la vie ? S'il n'y a de science que de l'universel, alors une question non des moindres demeure la connaissance scientifique du vivant. Comment construire une théorie de la connaissance de la vie ? Une théorie qui puisse trouver une connotation scientifique recevable, et qui lie à la fois la subjectivité vitale et la généralité scientifique. Autrement dit, « *si le concept préside ontologiquement à la conception de l'être vivant, de quel mode de connaissance l'individu est-il susceptible ?*¹⁹³ ». C'est seulement une telle théorie de la vie qui offre un champ d'explication valide qui pourra dépasser toute forme de

¹⁹² Georges Canguilhem, « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, p.346.

¹⁹³ Georges Canguilhem, « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, p.340.

dogmatisme. C'est seulement dans ce sens qu'une théorie de la connaissance du vivant pourra trouver une base conceptuellement logique. En réalité, construire une logique du vivant de répondre à une préoccupation axiologique de grande importance. Tenir dans un même mouvement conceptuel une explication à la fois des réussites et des ratés de la vie. Autrement dit, il convient de trouver dans la logique du vivant une perspective explicative de la tératologie. Il n'est pas seulement question de fonder une tératologie positive, mais de montrer que les ratés trouvent leur explication dans l'œuvre de la vie. Dès lors, on peut déduire que les ratés ne tendent pas vers une limitation de la vie. Dans l'optique d'une lecture normative, on dira que les ratés constituent une expression positive du vivant pour se maintenir en vie. Nous arrivons alors à un premier point culminant dans notre analyse. La vie ne produit pas d'erreur. Les erreurs de la vie constituent une expression vitale. Il n'est pas question pour nous de justifier la tératologie expérimentale dans l'œuvre de Canguilhem. Mais de chercher, à partir de l'activité vitale, un rapport nécessaire entre l'anormal et le normal. C'est en partie pour une telle perspective que le philosophe des sciences va convoquer le rapport entre le concept et la vie. Dans ce rapport, il convient de déterminer un socle commun dans lequel se recourent les erreurs de la vie et celle du concept.

3.1. DU RAPPORT DU CONCEPT ET DE LA VIE CHEZ GEORGES CANGUILHEM

Au regard de tout ce qui précède, on peut souligner que la philosophie biologique de Canguilhem aborde la connaissance de la vie sous un angle nouveau. Nous avons, à certains égards, souligné la dette de cette philosophie à l'égard de celle qui l'ont précédé. Dans une démarche archéologique, appliquée à la production générale de la connaissance, nous pouvons penser que la connaissance d'une époque apparaît comme la photographie la plus expressive d'un ensemble de connaissances de cette époque. La question n'est justement pas celle d'une critique a posteriori du passé sous l'angle de la modernité. Il est plutôt question de voir comment l'évolution ou du moins le changement des concepts entraînent dans leur mouvement la transformation irréversible de la connaissance en vigueur à un moment donné de l'histoire des hommes. C'est alors que :

« Sans céder à la rétroactivité qui consisterait à croire que notre question d'aujourd'hui a traversé les âges sous la même forme et pour les mêmes raisons, force est de convenir que les médecins grecs se sont souciés de justifier les présupposés de leurs pratiques en empruntant à telle ou telle philosophie de l'époque sa théorie de la connaissance¹⁹⁴ »

On peut estimer que la connaissance de la vie en vigueur à une époque apparaît comme la théorie la mieux avancée d'un ensemble de corpus théoriques sur la vie. « *Or le travail de Georges Canguilhem, ... se développe et s'exerce tout au long de ce « changement des choses », de cette mutation à la fois lente et implacable saccadée, aux confins mobiles de l'épistémologie*¹⁹⁵ ». Dans cette logique, la nouvelle philosophie biologique du Français entraîne malgré elle une nouvelle signification non déterministe de la vie. Dans cette nouvelle perspective, le vivant apparaît

¹⁹⁴ ¹⁹⁴ Canguilhem, G., « Le statut Epistémologique de la biologie », in *Etude d'histoire et de philosophie des sciences*, p.413.

¹⁹⁵ DEGUY Michel, « Allocution de cloture », in *Georges Canguilhem : philosophe, Historien des sciences*, 1993, Paris, Albin Michel, p.327.

comme une pure relation. Une relation qui ne livre jamais son équilibre final. Nous sommes donc dans une perspective à la fois d'équilibre et de déséquilibre. Tous les équilibres sont appelés à être dépassés. Or la connaissance en général suppose une base non mouvante ou du moins solide qui autorise la généralité de la connaissance. En déterminant le vivant comme une réalité relationnelle par excellence, il se pose donc un problème du rapport de la connaissance de la vie. Ainsi, pour comprendre la vie, « *Procédons-nous, dans la connaissance de la vie, de l'intelligence à la vie, ou bien allons-nous de la vie à l'intelligence?*¹⁹⁶ ». Nous voulons donc saisir dans quelle modalité une connaissance de la vie peut être valide. Autrement dit, il est nécessaire de voir ce qui autorise en amont les catégories d'une théorie de la connaissance de la vie. Dans cette optique, on veut voir si le concept, en tant qu'opérateur analytique, nous offre la possibilité d'accéder à la connaissance du vivant.

3.1.1. Considération problématique et étymologique

Étymologiquement, le terme *concept* vient du latin « *conceptus* », ou du verbe « *concupere* » qui signifie *contenir*. Dans son sens premier, le concept désigne une représentation générale ou réfléchie de ce qui est commun à plusieurs objets¹⁹⁷. On peut dire qu'il y a dans la référence au concept une idée de production de savoir sur l'objet auquel il se rapporte. En quelque sorte, nous sommes en face d'une tentative permettant de saisir les attributs de l'objet qu'il définit. C'est donc pour nous une opération logique pour mieux définir un objet. En d'autres termes, cette activité peut se concevoir dans une démarche logique de la production d'un savoir. Il revient alors à comprendre comment le concept peut s'appliquer à la vie, dans la production de la connaissance de la vie. Comme le souligne Yves Schwartz, « *il s'agit plutôt*

¹⁹⁶ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p.14.

¹⁹⁷ *Grand Dictionnaire de Philosophie*, Ed. Larousse, 2012, p.170

d'évoquer les rapports du concept et de la vie dans l'œuvre de Georges Canguilhem comme je les ai moi-même éprouvés dans mon rapport avec cette œuvre...¹⁹⁸»

Le questionnement du rapport entre la vie et le concept n'est pas tout à fait anodin. Car du traitement de ce questionnement provient d'une certaine manière la validité de la connaissance de la vie. En conséquence, cette problématique trouve un écho retentissant dans les travaux de Canguilhem. Justement, la philosophie biologique constitue le cadre par excellence du traitement du rapport de la vie et du concept. Cela justifie donc la dimension gnoséologique de l'œuvre. Car pour Canguilhem, il est impérieux de trouver un cadre théorique pour sortir la connaissance de la vie à la fois d'une aporie philosophique qui produit une connaissance parcellaire sur le vivant. Seule la sortie de cette aporie offre la condition de la connaissance vraie du vivant. Dans ce contexte, si l'on cherche à déterminer dans un mouvement d'ensemble la portée de l'œuvre de Canguilhem, on dira, tout d'abord, qu'elle constitue un dialogue permanent avec la science. Ce dialogue, dirons-nous, porte précisément sur la relation entre la vie et la connaissance. La trajectoire du projet s'apparente à une perspective continue de la reformulation de la connaissance du vivant. On peut dire qu'au départ, il y a la volonté d'un dépassement de la clinique quantitative. Dans sa maturation, cette philosophie apparaît comme une réflexion axiologique qui détermine la valeur réelle des normes vitales. Enfin, elle apparaît sous la forme d'un champ théorique ouvert sur la connaissance de la vie. Il y a du coup une pluralisation des trajectoires explicatives de la vie. Quelle que soit sa forme, cette philosophie de la vie est une tentative explicative qui reste fidèle au mouvement productif du vivant, afin de mieux le comprendre. En aucun cas elle ne théorise la logique du vivant. Dès *La nouvelle connaissance de la vie*, titre évocateur de la réédition de sa thèse de doctorat, plus particulièrement dans *Le concept et la*

¹⁹⁸ SCHWARTZ Yves, « Une remontée en trois temps : Georges Canguilhem, la vie, le travail » in *Georges Canguilhem : philosophe historien des sciences*, 1993, Paris, Albin Michel, p.305.

vie, Canguilhem pose le cadre opératoire théorique de la connaissance de la vie. Dans une perspective analytique, il circonscrit le cadre opératoire en ces termes :

S'interroger sur le rapport du concept et de la vie, c'est, si l'on ne spécifie pas davantage, s'engager à traiter au moins deux questions, selon que par vie on entend l'organisation universelle de la matière, ce que Brachet appelait « la création des formes » ou bien l'expérience d'un vivant singulier, l'homme, conscience de la vie¹⁹⁹.

Pour lui, la vie c'est « *l'organisation universelle de la matière* ». Dès lors, nous estimons que l'analyse du concept de la vie fait apparaître irréductiblement deux explications possibles de la vie. La première rend compte de la dimension organisatrice de la force vitale. Cela fait apparaître par ailleurs la notion de capacité du vivant. Cette capacité organisatrice offre au vivant l'infinie possibilité du jeu vital. En clair, le dialogue entre la vie et la connaissance constitue une réflexion de la démarcation des catégories de la vie et celle de la connaissance logico-formelle. Car cela produit une connaissance valide pour le vivant. L'épistémologue et historien des sciences formalise ce problème de la manière suivante : « *Mais comment la connaissance peut-elle être à la fois miroir et objet, réflexion et reflet ?*²⁰⁰ ». En clair, il est question de savoir si le concept, en tant qu'opérateur de la connaissance logique, peut s'appliquer à la connaissance du processus vital. En réalité, cette relation problématique entre le « concept » et « la vie » est irréductible dans la production d'une connaissance scientifique sur la vie. Dans cette optique, le recours à la définition du concept par Hegel nous semble nécessaire. A ce titre, on peut lire ce qui suit : « *la vie est l'unité immédiate du concept à sa réalité, sans que ce concept s'y distingue*²⁰¹ ».

¹⁹⁹ Canguilhem Georges, « Le concept et la vie », in *Étude d'histoire et de la philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, 2015, Paris, Vrin, p. 335.

²⁰⁰ Georges Canguilhem, « Nouvelle connaissance de la vie », in *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Vrin, p.337.

²⁰¹ Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*,

Pour nous, le traitement de la relation du concept et de la vie peut être saisi dans l'œuvre de Canguilhem à deux niveaux. On dira tout simplement que ces différents niveaux du traitement du rapport de la vie et le concept marquent une certaine évolution dans la pensée du philosophe français.

3.1.2. De la connaissance de la vie par concept

Pour contribuer à la résolution de ce problème qui traverse l'histoire de la philosophie de la vie, le philosophe français s'inscrit dans une démarche historico-conceptuelle. Dans cette optique, il écrit : « *Aujourd'hui donc comme il y a quelque vingt ans, je prends encore le risque de chercher à fonder la signification fondamentale du normal par une analyse philosophique de la vie entendue comme activité d'opposition à l'inertie et à l'indifférence*²⁰² ». De ce qui précède, on peut penser que Canguilhem introduit une démarcation analytique et catégorielle dans la relation de la vie et de la connaissance en tant qu'activité discursive. Cela souligne, d'une certaine manière, une différence catégorielle entre le processus vital et la production du savoir. Nous rappelons, avant tout propos, que le dessein du philosophe n'est pas de fonder une doctrine philosophique de plus sur la connaissance de la vie. Fondamentalement, il est question de saisir le principe qui permet d'entrevoir une entreprise de la connaissance de la vie, tout en évitant l'écueil du vitalisme et le dogmatisme scientifique. C'est pourquoi le philosophe pose d'abord, dans *Puissance et limite de la rationalité en médecine*, les catégories dans lesquelles la connaissance de la vie trouve son intelligibilité. C'est dans ce cadre que s'inscrit, en 1966, le colloque de Bruxelles intitulé « *Le concept et vie* ». Dans cette optique, l'épistémologue cherche à dégager, dans un mouvement d'ensemble, les déterminants philosophiques et biologiques qui rentrent en compte dans la connaissance de la vie. Il est alors im-

²⁰² Georges Canguilhem, « vingt ans après » in *Le normal et le pathologique*, p.173.

portant de dénoncer les incohérences qui inondent la connaissance de la vie. Au total, il détermine des incohérences propres à la connaissance de la vie telles que :

Renversement de la protection en attaque dans les phénomènes d'auto-immunités qui montre que l'organisme ignore la logique et le principe de non contradiction ; non additivité des effets, qui montre que l'organisme ignore l'arithmétique élémentaire ; individuation qui montre que l'organisme, sans ignorer la causalité, ignore le déterminisme universel²⁰³.

Nous sommes justement en face d'un objet de connaissance qui n'est pas unidimensionnel. Cet objet accepte à la fois la continuité en même temps que la discontinuité. Ceci veut dire qu'il y a un sens dans la vie. Ce sens est tout à fait pratique et non stable et figé pour toujours. Pour le philosophe, il y a un écart absolu entre le déterminisme des catégories physiques qui supporte la connaissance scientifique et les catégories existentielles auxquelles renvoient les normes vitales. Pour Canguilhem, les normes vitales ignorent royalement la juridiction normative et la rigidité logique. Le philosophe des sciences opère ainsi une interprétation du normal biologique par une interprétation philosophique de la vie. Cette interprétation de la vie par concept est formulée dans un sens interrogatif par le philosophe de la manière suivante : « *Le concept peut-il, et comment, nous procurer l'accès à la vie ?*²⁰⁴ ». Autrement dit, nous cherchons à déterminer, dans un même élan, le rapport essentiel qu'il y a entre le concept de la vie et la nature de la vie. Le traitement du concept de la vie peut-il nous permettre de mieux comprendre la nature de la vie ? Pour l'épistémologue, la fonction analytique du concept permet de donner sens à l'activité vitale. On peut juste penser qu'il se joue ici un enracinement de la connaissance dans la vie, et par la suite l'enracinement du concept. Le problème consiste à comprendre deux choses. Ce que vaut réellement la vie ou du moins une tentative pour saisir ce qu'elle ne vaut pas. Dans le deuxième cas, il est question d'évaluer la nature du concept. En

²⁰³ Georges Canguilhem, « Puissance et limite de la rationalité en médecine » in C. Marx, Ed. *Médecine science et technique*, Paris CNRS, 1984, P.122.

²⁰⁴ Georges Canguilhem, « Le concept et la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.335.

clair, nous sommes dans une opération axiologique pour saisir le point de convergence de deux choses qui sont opposées a priori par nature. Ainsi, le philosophe estime que « *Travailler un concept c'est en faire varier l'extension et la compréhension, l'exporter hors de sa région d'origine, bref, lui conférer progressivement par des transformations réglées, la fonction d'une forme* ²⁰⁵ ». Dès à présent, il est fondamentalement question de mettre en exergue le concept de la vie, ainsi que son articulation dans une conception de la philosophie de vie. A certains égards, on peut penser que le premier acte de la réflexion de Canguilhem sur la relation du concept et la vie prend corps dans la *Connaissance de la vie*, parue en 1952. Dès l'introduction, dans *La Pensée et le Vivant*, le philosophe pose les prémisses de sa réflexion en ces termes : « *Connaitre c'est analyser* ²⁰⁶ ». Pour lui, il est question, dans cette perspective, de déterminer les conditions de l'établissement d'une analyse logique sur la vie.

Quant au deuxième acte de l'analyse de ce rapport, on le situera d'une part dans la réédition, vingt ans plus tard, du *Normal et le Pathologique*. Ainsi, dans l'article « *Un nouveau concept en pathologie : l'erreur* », le philosophe passe en revue quelques objections sur sa position de 1943 sur la connaissance de la vie. Enfin, l'article « *Le Concept et la vie* » constitue le point culminant de la réflexion du philosophe sur la relation entre la connaissance et la vie. Dans les deux articles, Canguilhem aboutit à la conclusion selon laquelle « *La vie est le concept* »²⁰⁷. En admettant une relation identitaire entre la vie et le concept, Canguilhem pose la condition de la possibilité d'une connaissance valide de la vie. Dans cette logique, « *On peut traiter de la vie comme si elle travaillait par concept sans représentation de*

²⁰⁵ Georges Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Vrin, 1968, II, « interprétation Gaston Bachelard », p.206.

²⁰⁶ Georges Canguilhem, « *La pensée et le Vivant* » in *La Connaissance de la vie*, éd. Vrin, p.9.

²⁰⁷ Georges Canguilhem, « *Le concept et la vie* » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.364.

*concept*²⁰⁸». En un mot, la vie autorise sa propre capture par la connaissance dans des conditions fixées par elle-même.

A y regarder de près, le premier moment du traitement de la question du rapport de la vie et du concept se rapporte essentiellement à une démarche épistémologique. D'entrée de jeu, on peut souligner que le rapport entre le concept et la vie a le mérite de montrer que l'opération discursive ou de connaissance est a priori du côté du concept. Si l'activité vitale apparaît comme un ordre, le concept peut se comprendre comme l'interprétation de cet ordre. Dans ce contexte, l'ordre vital se confond avec les catégories conceptuelles qui confèrent une certaine logique à la production des normes vitales. Ainsi le logos vital devient-il la référence interprétative du logos analytique. Cela permet à Canguilhem de souligner une certaine proximité entre la vie et le concept. La vie apparaît donc comme un mouvement hyperbolique qui produit le concept. Cette compréhension se rapporte à la position de Leblanc dans ce qui suit : « *Les perspectives du connaître se trouvent nécessairement reformulées par les perspectives logiques de la vie* »²⁰⁹. On peut dire, d'après ce qui précède, qu'il y a une évolution commune entre le processus vital et le processus analytique. Par conséquent, le concept, en tant qu'instrument analytique, peut s'appliquer à la vie elle-même.

En définitive, nous estimons qu'il y a une inscription du vital dans le concept. C'est pourquoi nous pensons logiquement que la dimension biologique de la vie a une primauté sur la dimension conceptuelle de la vie qui conduit à la connaissance. Dans cette optique, on peut logiquement penser que le concept est à la fois un produit de la vie et en même temps proche de celle-ci pour mieux rendre compte de son évolution. Si la vie produit des normes vitales, le concept, en tant que déterminant analytique, permet, dans une dimension gnoséologique, de rendre compte de la diversité des formes qui s'inscrivent dans le mouvement d'ensemble de la vie.

²⁰⁸ Georges Canguilhem, *ibid*, p.352.

²⁰⁹ Guillaume Leblanc, « La nouvelle connaissance de la vie » in *Canguilhem et la vie humaine*, p.335.

3.1.3. La double réalité du concept

A y regarder de près, le rapport de la vie et du concept permet de résoudre un problème de fond. Cette problématique apparaît plus explicite en ces termes : « *La nature et la valeur du concept sont ici en question autant que la nature et le sens de la vie*²¹⁰ ». Dès lors, le cadre épistémologique est porté par la question de « l'expérience ». Comme nous l'avons déjà mentionné, l'individualité se comprend en termes de relation, et non en termes de réalité isolée chez Canguilhem. En clair, ce n'est pas d'une réalité substantielle qu'il est question, mais fondamentalement d'un ensemble ouvert à la fois sur l'intérieur et l'extérieur. Pour Canguilhem, l'expérience est en quelque sorte la donnée primaire qui rend compte de l'activité vitale. Par conséquent, l'expérience se rapporte à la vie du vivant. Pour la nécessité analytique, le philosophe procède à une définition de la vie. Il souligne que « *par vie on peut entendre le participe présent ou le participe passé du verbe vivre, le vivant et le vécu. La deuxième acception est selon moi, commandée par la première, qui est plus fondamentale*²¹¹ ». Ainsi, le vivant plongé dans une expérience singulière devient sa propre référence à partir des valeurs biologiques produites par le vivant lui-même. Cela montre que la connaissance du vivant doit prendre pour critère de référence une réalité biologique enracinée dans une activité biologique singulière. De cela, nous estimons que la référence à l'expérience pour Canguilhem permet d'instaurer une démarcation essentielle entre le mouvement infini de la vie et la finitude logique du concept. Tout se passe comme si la connaissance par concept est une connaissance qui atteint sa propre limite. On peut dire que la frontière de cette limite est l'expérience. Dans cette optique, l'expérience chez Canguilhem tire sa

²¹⁰ Georges Canguilhem, *Étude d'histoire et de Philosophie des Sciences*, Vrin, 2002, p.335

²¹¹ Georges Canguilhem, « Le concept et la vie » in *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.335.

validité de « l'activité vitale ». Pour Canguilhem, le cadre expérimental traduit la temporalité singulière dans laquelle se déroule la singularité vitale. Dans cette optique, nous affirmons avec Leblanc que « *L'expérience singulière vaut comme ce concret premier à partir duquel l'histoire de la vie doit être comprise* »²¹². Ce qui exclut à la fois le finalisme et le déterminisme de prendre en otage la connaissance de la vie. Il y a donc, dans la vie, une réalité ontique irréductible. La vie suppose donc le recours à une réalité concrète plongée dans une expérience vitale concrète. Au regard de ce qui précède, on peut dire que la vie transcende le concept. Dès lors, le concept est une tentative d'expliquer rétrospectivement l'évolution de la vie. Ainsi l'expérience ne se définit-elle pas dans un sens purement mécanique ni fonctionnelle. En réalité, il est question, pour le philosophe des sciences, de donner un sens à l'activité vitale. Or, « *Un sens, du point de vue biologique et psychologique, c'est une appréciation de valeur en rapport avec un besoin. Et un besoin, c'est pour qui l'éprouve et le vit un système de référence irréductible et par là absolu*²¹³ ». Comme on le voit, il y a une double appartenance du concept à la vie et la connaissance. Ceci permet au philosophe d'inscrire l'expérience vitale au cœur de la connaissance afin de saisir l'activité vitale dans un processus dynamique. Dans ce contexte, le but de la connaissance est de donner un sens a posteriori à la manière dont la vie se structure elle-même et structure également son environnement. Dans cette perspective, le philosophe souligne qu' « *Il n'est pas vrai que la connaissance détruit la vie, mais elle défait l'expérience de la vie, afin d'en extraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence [...] et des lois de succès éventuels en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui*²¹⁴ ».

Par ailleurs, nous notons une évolution non moins importante dans la pensée du philosophe à propos de l'analyse de cette relation. Ainsi, dans « *La Nouvelle*

²¹² Guillaume Leblanc, *Lecture de Canguilhem : Le Normal et le Pathologique*, p.12.

²¹³ Alain Badiou, « Y a-t-il une théorie du sujet chez Georges Canguilhem ? », in *Georges Canguilhem : Philosophe et historien des sciences*, p.297.

²¹⁴ Georges Canguilhem, « La pensée et le vivant » in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p.12

connaissance de la vie », l'épistémologue opère une certaine évolution du rapport entre la vie et le concept. Pour nous, cette évolution marque la recherche d'un cadre épistémo-anthropologique pour éviter l'aporie scientifique de la connaissance de la vie. A ce titre, il écrit à juste titre : « *on admet trop facilement l'existence entre la connaissance et la vie d'un conflit fondamental, et tel que leur aversion réciproque ne puisse conduire qu'à la destruction de la vie par la connaissance ou à la dérision de la connaissance par la vie*²¹⁵ ». Pour sortir de cette difficulté dogmatique de l'établissement d'une connaissance scientifique sur la vie, le philosophe opère un rapprochement de la vie et du concept dans une dimension anthropologique. Dès lors, on assiste à un renversement anthropologique de la science dont la finalité revient à renforcer la vie dans son environnement. Dès lors, il n'y aura plus de séparation catégorielle dans l'ordre du connaître et l'ordre vital comme soutenu initialement dans *La connaissance de la vie*. Pour dire simplement les choses, le philosophe cherche à déterminer l'ordre pré-épistémologique ou pré-conceptuel qui fait du concept un élément déterminé de la vie. D'une manière explicite, le philosophe problématise ce nouveau rapport entre le concept et la vie en ces termes : « *Mais comment la connaissance peut-elle être à la fois miroir et objet, réflexion et reflet ?* »²¹⁶. A ce niveau, nous pensons que le concept se rapporte à la vie par le principe de production. En clair, Canguilhem cherche à comprendre, dans une démarche logico-archéologique, la manière dont le concept peut rendre intelligible le sens de la vie, ainsi que des concepts immanents à la vie. Dans cette perspective, le philosophe peut écrire : « *La vie est formation de forme, la connaissance est analyse des matières informées*²¹⁷ ». Dès lors, il apparaît chez le philosophe une primauté originelle de la formation de la forme sur la connaissance. Ainsi y a-t-il un ordre anthropologique qui permet de saisir la connaissance à la fois comme produit et instrument de

²¹⁵ Georges Canguilhem, « La pensée et le vivant » in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p.12

²¹⁶ Georges Canguilhem, « Nouvelle connaissance de la vie », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Vrin, p.337.

²¹⁷ Georges Canguilhem, « La pensée et le vivant » in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p.14

la vie. Dans cette optique, il est évident que le concept ne transcende pas la vie. De toute évidence, nous sommes dans une forme d'anthropologie des sciences et des connaissances, qui détermine une compréhension intelligible du processus vital. Dans ce cadre, on peut logiquement admettre que le concept, par sa fonction, a un effet positif sur la connaissance de la vie. C'est pourquoi nous pensons que la dimension anthropologique des sciences et des techniques a donc des implications théoriques dans la production du savoir sur la connaissance de la vie. Dès lors, le philosophe français peut écrire ce qui suit :

Désormais les normes gnoséologiques, par l'identification du concept et de la vie, sont immanentes à la vie. L'unification des normes gnoséologiques et biologiques, élaborée sur le plan du concept, contribue à penser la science à la jonction de la vie humaine et de la vie biologique²¹⁸.

Ce qui précède permet de mettre en perspective le processus vital dans la perspective du connaître. Cela amène donc Canguilhem à déterminer un fondement épistémologique solide du concept pour la formalisation du discours scientifique sur la vie. C'est donc dans la détermination du connaître dans le règne du vital que le philosophe donne un fondement légitime à la connaissance biologique. C'est par cette légitimité du concept en tant que donnée gnoséologique qu'il peut, à la fois, s'appliquer à la détermination du sens du processus vital, mais aussi au savoir en tant que processus de production d'un discours intelligible. Au regard de ce qui précède, nous pensons que la perspective anthropologique est irréductible dans la formalisation de la connaissance scientifique sur le vivant. Pour nous, le concept se rapporte à la fois à la vie et à la connaissance. Cette double appartenance du concept permet de rendre autonome la connaissance sans jamais la dévaluer par rapport à la complexité de la vie. En clair, le discours scientifique est une perspective discursive sur l'activité vitale.

²¹⁸ Guillaume Le Blanc, *Canguilhem et la vie humaine*, Ed Quadrige, 2010, P.336.

3.1.4. L'erreur: Une donnée vitale mais aussi logique

Avant toute considération, une précision s'impose. Le rapport entre l'erreur théorique et celle inhérente à la structure du vivant se situe au niveau du jugement logico-normatif. La conséquence est que le jugement normatif se transforme en une connaissance a priori de la connaissance de la vie. Ainsi, cette connaissance théorique se place en surplomb de la connaissance réelle du vivant. Il s'effectue donc, précisément à ce niveau de jugement, un transfert conceptuel ou de transposition d'un champ catégoriel à un autre. On peut juste faire remarquer qu'il s'opère une extrapolation d'ordre conceptuel d'un champ logique vers un champ existentiel. C'est donc dans cette extrapolation, du moins de transfert naïf de concept, que l'on peut souligner que le jugement normatif des sciences de la matière jette un voile opaque sur la connaissance du vivant. Le jugement normatif a priori des sciences dures, malgré lui, devient une référence de jugement dans un cadre non logique. Nous ne réfutons pas la portée évaluatrice et progressiste de la logique dans la biologie. En clair, la conséquence de l'application de l'erreur de jugement dans cette optique est qu'elle devient un incubateur de progrès du savoir. En définitive, la portée conceptuelle du concept de l'erreur de jugement dans la connaissance logique n'est pas la même que dans la production des normes vitales. Cela souligne qu'il y a une forme de discontinuité dans la production générale de la connaissance, et en même temps dans la dynamique vitale. Il y a donc une possibilité de la détermination de la vie comme principe de production d'un ordre logique et aussi comme création d'un ordre de fausseté. Autrement dit, l'erreur du connaître se conçoit dans la possibilité de l'erreur biologique sans jamais se réduire l'une à l'autre. Dans les deux cas, il y a une dialectique structurale qui souligne qu'il n'existe pas de finalité dans la création des normes. « *Il n'y a donc pas de différence entre l'erreur de la vie et l'erreur de la pensée* »²¹⁹, car les deux sont le produit d'une même opération. A ce

²¹⁹ Georges Canguilhem, « Nouvelles réflexions », in *Le normal et le pathologique*, p.208.

niveau, il est clair que l'une se justifie dans un processus historique de savoir, alors que l'autre s'insère dans un processus vital. Ainsi, l'erreur serait inhérente à la nature humaine, et serait inscrite dans le processus vital lui-même. En réalité, dans les deux cas, le concept d'erreur rentre dans un processus dynamique de production. Toutefois, ces deux formes d'erreur n'ont pas la même portée théorique. Au regard de ce qui précède, on peut comprendre qu'il y a une dissymétrie entre l'erreur de la pensée et celle induite par la connaissance logique. Cette dissymétrie souligne le fossé entre une organisation possible et une organisation réelle. Dès lors, l'organisation possible se rattache au principe de la pensée logique et scientifique. Ici, on parle d'une logique organisationnelle. Or cette logique ne se conçoit que dans la pensée. C'est donc un concept opératoire pour penser la multiplicité du jeu vital dans la science.

En définitive, l'erreur de la pensée exprime une limite possible. Alors que l'organisation réelle renvoie à la dynamique réelle d'un vivant qui tente de réaliser son maximum pour son existence. C'est alors qu'il convient de reconnaître que la vie est capable d'erreur. Mais l'erreur de vie s'inscrit dans un travail infini et un processus irréversible. L'erreur n'est pas une donnée négative de la vie. Elle est structurelle à la vie elle-même comme condition de dépassement.

3.1.5. De la non-réciprocité entre la vie et le concept

On peut souligner que l'a posteriori conceptuel est une perspective analytique qui permet de mieux comprendre l'a priori vital dans ses différentes manifestations. Cela permet de mieux comprendre le rapport du vivant avec lui-même et à la connaissance. C'est pourquoi nous pensons qu'il y a un rapport de production étroit entre la vie et le concept. En un mot, le concept est le produit du processus vital. Ainsi le concept, en tant que norme de connaissance, justifie-t-il le cadre gnoséologique dans lequel se déploie la connaissance biologique. Canguilhem pose cette question comme suit :

Mais si nous avons gagné la légitimation d'une possibilité, celle de la connaissance par concept, n'aurions-nous pas perdu la certitude que, parmi les objets de la connaissance, il s'en trouve dont l'existence est la nécessaire manifestation de la réalité de concepts concrètement actifs ?²²⁰

Tout simplement est ce qu'on est en droit de postuler à une identité entre le concept et la vie ? La vie, comme nous l'avons fait remarquer, contient la raison de son mouvement. Nous rappelons juste que le concept est un produit du long processus historique de la vie. Ce qui revient à dire qu'il y a une primauté du processus vital sur la formation des concepts. Il faut tout de même reconnaître que si la vie produit le concept, le concept n'est pas la vie. Il y a donc un rapport de production, et non de réciprocité entre la vie et le concept. En clair, l'a posteriori de l'analyse conceptuelle souligne nécessairement un a priori créatif de la vie. Ainsi, la connaissance supporte et prolonge la vie en tant que processus dans sa relation avec son environnement. Cette relation originale entre la vie et le concept est mise en exergue de la manière suivante :

S'interroger sur les rapports du concept et de la vie, c'est si l'on ne spécifie pas davantage, s'engager à traiter au moins deux questions, selon que par vie on entend l'organisation universelle de la matière, ce que Brachet appelait « la création des formes » ou bien l'expérience d'un vivant singulier, l'homme, conscience de la vie. Par vie on peut entendre le participe présent ou le participe passé du verbe vivre, le vivant et le vécu. La deuxième acception est, selon moi, commandée par la première qui est fondamentale.²²¹

Pour le philosophe français, il y a donc une unité entre l'ordre vital et l'ordre conceptuel, en ce sens que le deuxième permet d'accéder au premier. Dans cette optique, le concept porte la possibilité de l'élaboration de la science et particulièrement

²²⁰ Georges Canguilhem, Nouvelle connaissance de la vie, in *Étude d'histoire et de philosophie des sciences*, 2002, p.344.

²²¹ Georges Canguilhem, « Le concept et la vie » Texte de deux leçons publiques données à Bruxelles, à l'Ecole des Sciences philosophiques et religieuses de la faculté universitaire Saint-Louis, le 23 et le 24 février 1966. Elles ont été publiées, pour la première fois, dans la revue philosophique de Louvain, Tome LXIV, N°... de Mai 1966 in Georges Canguilhem.

la biologie, comme connaissance du vivant. Tout se passe comme si la vie est puissance de production d'un ensemble de corpus scientifique qui peut la saisir rétrospectivement. C'est dans cette optique que le concept permet d'accéder à l'ensemble de l'activité vitale. C'est pourquoi nous nous accordons, avec Leblanc, pour souligner qu'« *Une fonction épistémologique exprime une signification antérieure dont elle tire sa légitimité. Le sens du concept de finalité requis par le savoir biologique, c'est le sens antérieur à ce concept. Les ratés de la vie prouvent que la finalité ne peut pas être parfaite ou achevée*²²² ».

Par ailleurs, en rapprochant le concept de la vie, le philosophe des sciences opère un renversement qui permet de tenir dans un même mouvement la norme gnoséologique et celle biologique. Dans cette perspective, les normes gnoséologiques permettent de rendre compte, mais aussi de renforcer la vie. C'est une tentative pour donner du sens à la connaissance de la vie, en fonction de ce que la vie produit au sens biologique du terme. En clair, il y a dans la connaissance « *Le concept d'un sens, d'une organisation possible*²²³ ». Toutefois, le logos conceptuel ne se confond pas au logos biologique. Le logos conceptuel permet de rendre compte de la vie, sans jamais se substituer à elle. La non-réciprocité entre la vie et le concept souligne l'a priori de la première sur la deuxième. De ce qui précède, le logos biologique apparaît comme la mesure d'explication de l'ordre scientifique, dans la mesure où la science apparaît comme un produit de l'œuvre d'ensemble de la vie. Canguilhem ne postule pas un sens d'identification qui va de la connaissance, mais plutôt de la vie à la connaissance. En tant que principe de production du savoir par concept, ce n'est pas la connaissance qui fixe le concept dans la vie. C'est la vie elle-même qui est productrice d'hétérogénéité. En ce sens, elle est à la fois logique et illogique. Conscience et l'inconscient. Continuité et discontinuité. Dès lors apparaît le sens du mouvement vital qui peut aller de la vie à la connaissance de la vie. Ainsi, on peut

²²² Guillaume Leblanc, *Canguilhem et la vie humaine*, Paris, Puf, 2010, p. 337.

²²³ Georges Canguilhem, « Nouvelles Réflexions », in *Le normal et le pathologique*, p.212.

conjuguer dans un même élan la création et la signification de cette création. Par ce mouvement, la vie devient sa propre forme. Cette proximité entre la connaissance et la connaissance de la vie est mentionnée par Leblanc comme suit : « *La connaissance est une forme anthropologique dont le sens est en partie découvert dans la perspective biologique*²²⁴ ». Il convient donc de reconnaître que dans le jeu vital, la connaissance peut être comprise comme une possibilité de compréhension des œuvres immanentes à la vie elle-même. Le recours conceptuel est alors une perspective explicative. C'est dans ce sens que cela doit demeurer une recherche de découverte des normes de la vie, et non de recouvrement de ces dernières par les normes logiques et conceptuelles. En d'autres termes, nous pouvons découvrir la connaissance dans un double mouvement biologique et scientifique. Le philosophe français, en rapportant la connaissance auprès de la vie, évite donc le débat stérile entre l'intelligence et la vie. Il peut donc construire une relation positive et fructueuse en la connaissance en tant qu'activité rationnelle et la vie, non comme une réalité métaphysique, mais comme un processus organisationnel. La connaissance de la vie ne s'opposera plus à l'indétermination de la vie. On peut donc affirmer que la connaissance est une perspective positive qui ne se désagrège pas dans son rapport avec la vie. Car c'est la perspective biologique elle-même qui donne sens et supporte la connaissance dans l'ordre biologique.

De manière évidente, la connaissance de la vie par concept nous pose une question de limite. Dans cette optique, on peut constater deux limites insurmontables. La première limite est la nature de l'objet. La deuxième limite concerne le mode de connaissance. En soulignant que la vie dépasse ses propres productions, cela nous permet de comprendre que l'objet de la connaissance biologique ne se dévoile pas complètement. La connaissance du vivant procède donc un dévoilement progressif du vivant. Ainsi, la vie pose par principe une limite dans la connaissance du vivant. En clair, nous avons une limite liée à la nature du vivant qui du même coup

²²⁴ Guillaume Leblanc, *Canguilhem et la vie humaine*, Paris, Puf, 2010, p. 336.

induit une certaine limite dans le projet de la connaissance du vivant. Nous constatons que par principe le processus vital est un processus imparfait. Il y a donc une résistance de la vie à une théorisation absolue. La limite dans la connaissance confirme logiquement « ...la résistance de la chose, non pas à la connaissance, mais une théorie de la connaissance qui procède de la connaissance à la chose ²²⁵ ».

3.2. DES VALEURS VITALES NÉGATIVES : LE CAS DE L'ERREUR INNÉE DU MÉTABOLISME

La vie commet-elle des erreurs ? Une question si simple. Cette question devrait nous apporter des réponses rapides et binaires. Soit par oui, soit par non. Mais en y réfléchissant, on peut se rendre compte que le caractère binaire de la réponse nous amène sur un chemin inattendu. Certainement qu'on ne s'attend pas à juger la nature. Et pourtant, en répondant par oui ou par non, on sous-entend que la vie serait une donnée parfaite ou imparfaite. Et pourtant, il s'en faut de se référer à la question de l'anomalie pour comprendre que la vie est sa propre réalité. Par conséquent, nous pouvons admettre que « *La vie travaille comme si le terme de travail est aussi important comme si* ²²⁶ ». Autrement dit, la vie travaille sans intention. Le travail de la vie est sans direction précise. Ce qui permet de penser justement que « Le travail de la vie, c'est sans doute un travail au sens anté-technologique ²²⁷ ». Nous pouvons dire que le travail de la vie est sans intention. Par conséquent, il serait maladroit de prêter des intentions à la vie. Pire, d'affirmer des jugements de valeur pour qualifier la production vitale. Par conséquent, les produits du travail de la vie ne peuvent être jugés. Ils sont à considérer comme tels. Ainsi, il n'y aurait pas de faux vivant, ni de faux produit au sens de contrefaçon du terme. De même, il serait illogique de parler

²²⁵ Georges Canguilhem, « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, p.351.

²²⁶ Georges Canguilhem, *Étude d'histoire et de philosophie des sciences*, p.353.

²²⁷ Georges Canguilhem, *Étude d'histoire et de philosophie des sciences*, p.353.

de l'inadéquation ou de l'adéquation dans les produits du travail de la vie. Dans cette optique, on peut penser que :

C'est intuitivement que nous qualifions un autre homme d'aliéné et cela, « en tant qu'homme et non en tant que spécialiste ». L'aliéné est « sorti du cadre » non pas tant par rapport aux autres hommes que par rapport à la vie ; il n'est pas tant dévié que différent. C'est par l'anomalie que l'être humain se détache du tout que forment les hommes et la vie²²⁸.

Il est nécessaire de comprendre une remarque de grande ampleur. L'anomalie n'est pas fondamentalement un frein pour l'évolution du vivant. Elle n'est pas non plus ce qu'on voulait en faire comme une phase intermédiaire du développement du vivant. En réalité, l'anomalie s'apparente à une tactique de détachement des formes antérieures. C'est une tentative de la vie elle-même pour se détacher de sa forme présente. On peut alors comprendre que l'anomalie constitue la condition par excellence du dépassement. La fonction de l'anomalie dans l'organisme vivant va donc au-delà du caractère pathologique. Si le pathologique révèle la précarité des normes, l'anomalie révèle l'obligation du dépassement des différentes formes produites par la vie. C'est dans cette optique qu'on peut souligner que l'anomalie est une donnée nécessaire de la nature du vivant. Certes, l'anomalie révèle les réussites et les échecs, mais pas seulement. Au regard de ce qui précède, il s'avère important de regarder de plus près le sens du concept et son sens réel pour l'organisme.

3.2.1. Canguilhem, philosophe de l'erreur

D'entrée de jeu, il est important de noter que la question de *l'erreur innée du métabolisme* constitue une réflexion tardive dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem. Du coup, cette réflexion tardive concentre toute une charge théorique dans une considération générale de l'œuvre du philosophe. Conceptuellement, on peut saisir ce terme comme la pierre angulaire, et par conséquent irréduc-

²²⁸ Georges Canguilhem, *Le normal et le Pathologique*, Ed. Quadrige, p.71.

tible pour la compréhension générale de l'œuvre du philosophe des sciences. Dès lors, nous pensons qu'il est le terme qui justifie le mouvement d'ensemble de la place fondamentale de la tératologie dans la philosophie biologique du Français. Le point cardinal de cette philosophie est formalisé par l'épistémologue en ces termes :

Si l'action biologique est production, transmission et réception d'information, on comprend comment l'histoire de la vie est faite, à la fois de conservation et de nouveauté. Comment expliquer le fait de l'évolution à partir de la génétique ? On le sait par le mécanisme des mutations. On a souvent objecté à cette théorie que les mutations sont très souvent sub-pathologiques, assez souvent létales, c'est-à-dire que le mutant vaut biologiquement moins que l'être à partir duquel il constitue une mutation²²⁹.

Il apparaît évident de trouver la valeur des mutations par-delà leur interprétation normative. De toute évidence, si nous voulons déterminer la valeur analytique du concept d'erreur innée du métabolisme, et plus précisément sa valeur dans l'œuvre de Canguilhem, nous dirons volontiers qu'il est le terme final de l'œuvre du philosophe. A vrai dire, cette œuvre constitue une « *Rencontre frappante avec une médecine à la recherche d'un régime philosophique de l'erreur* »²³⁰. Pour Anne Marie Moulin, la philosophie biologique, dans ce cadre, permet de justifier une donnée latente dans la vie. A ce titre, une philosophie de l'erreur offre le champ lexical et conceptuel nécessaire pour la compréhension des ratés de la vie. Dans cette logique, on peut admettre que ce concept est la valeur des valeurs à partir de laquelle tous les concepts sont déterminés dans la philosophie biologique de l'épistémologue. On peut dire que c'est l'épicentre conceptuel qui rend possible la compréhension du fond au travers d'un dévoilement progressif de la forme. Ceci se fait sans doute par un apport conceptuel sans cesse renouvelé. Dans ce cas, l'erreur innée du métabolisme possède la valeur d'une résultante irréductible des concepts qui l'ont précédée

²²⁹ Georges Canguilhem, *Etude d'histoire de la philosophie des sciences*, p.363.

²³⁰ MOULIN Anne Marie, « La médecine moderne selon Georges Canguilhem : Concept en attente », in *Georges Canguilhem : philosophe, Historien des sciences*, Ed. Albin Michel, 1993, Paris, p.121.

dans l'œuvre. Certes, ce concept opératoire n'est pas constitué comme un rapport de valeur dans l'œuvre. C'est pourquoi sa compréhension dans l'œuvre est « *identifiée avec la possession d'une dernière valeur qui transcende les autres*²³¹ ».

Par ailleurs, la valeur de ce concept se comprend aussi par sa position physique dans la réédition du *Normal et le Pathologique* de 1966. En premier lieu, nous pensons que la situation de l'article « *Un Nouveau Concept en Pathologie : l'Erreur* », dans la réédition est évocatrice à plus d'un titre. En effet, dans *Le Normal et Le Pathologique*, cet article est placé en toute fin de l'ouvrage comme un dernier article. On peut penser qu'il constitue une synthèse des travaux de Canguilhem. Cela ne fait aucun doute que cette situation de l'article permet au philosophe d'entrevoir une forme de conclusion de sa philosophie biologique. De ce fait, l'article « *Un nouveau Concept en Pathologie : l'Erreur* » constitue, d'une manière ou d'une autre, l'épilogue d'une œuvre. C'est pourquoi il se veut une réponse aux objections faites au philosophe à la publication du *Normal et le Pathologique*. Pour nous, tout ceci symbolise l'évolution d'une recherche analytique consciente qui pose ses conclusions au terme du processus. Il y a donc ici la volonté manifeste de rester fidèle à la nature de l'objet d'étude. C'est pour cela qu'il nous semble important que le concept « *d'erreur innée du métabolisme doit être considéré rigoureusement et non de manière métaphorique*²³² ». Au demeurant, un rapprochement par analogie entre l'erreur de la vie et l'erreur logique serait sans fondement solide. Pour Canguilhem, il est nécessaire d'avoir une démarcation fondamentale entre les valeurs vitales et les valeurs logiques. Car, la frontière entre ces deux formes de valeurs se trouve constamment brouillée. C'est donc à travers un glissement sémantique que le décodage de l'information génétique comme donnée logique se confond avec une logique générale de la connaissance de la vie. Cette imbrication sans fondement pro-

²³¹ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, op ; cit, p.54.

²³² Geoges Canguilhem, « *Un Nouveau Concept en Pathologie : l'Erreur* », in *Le Normal et le pathologique*.

duit sans doute un déterminisme de plus. Ce qui amène Canguilhem à dénoncer l'inversion des valeurs logiques en valeurs vitales en ces termes : « *Si l'organisation est, à son principe, une espèce de langage, la maladie génétiquement déterminée n'est plus malédiction, mais malentendu. Il y a de mauvaises leçons d'une hémoglobine comme il y a de mauvaises leçons d'un manuscrit* ²³³ ». Fondamentalement, le problème que soulève l'existence d'une information logique dans un processus général de la connaissance se résume en un malentendu interprétatif. Ce qui laisse à penser que l'assimilation de l'erreur innée du métabolisme à l'erreur du jugement logique se repose sur une interprétation logico-formelle de l'hérédité. Or pour le philosophe des sciences, « *la vie ne se fait connaître, et reconnaître qu'à travers les erreurs de la vie qui, en tout vivant révèlent son constitutif inachèvement* ²³⁴ ». Ainsi, le principe d'inachèvement de la vie ne peut se comprendre que dans une perspective spécifique de la compréhension des ratés de la vie. Dès lors, l'interprétation de la vie, se fondant uniquement sur des concepts relevant de la théorie de l'information, manquerait son sujet. Pour nous, il y a donc dans l'interprétation de l'information héréditaire une rigidité formelle ou de nécessité logique qui ne tient pas compte de l'instabilité des structures vitales.

La question de l'erreur peut se comprendre fondamentalement de deux manières dans la perspective de la connaissance de la vie. Par conséquent, on peut penser que la connaissance de la vie a tendance à faire émerger deux formes d'erreurs. Dès lors, on peut souligner qu'il y a deux possibilités interprétatives du concept d'erreur dans le cadre de la logique de la vie. Ainsi, on notera qu'il y a l'erreur innée du métabolisme et l'erreur de la pensée logique ou erreur de jugement. Simplement, la première se justifie dans le processus vital, alors que la seconde trouve sa validité dans un processus de production de la connaissance. Dans cette perspective, on note-

²³³ Canguilhem Georges, « Un nouveau concept en pathologie, l'erreur », in *Le normal et le pathologique*, p.210.

²³⁴ Macherey Pierre, op.cit. p.286.

ra que l'erreur de jugement se rattache au fond à la possibilité de la connaissance de la vie. En clair, celle-ci résulte fondamentalement de la pensée.

Qu'on entende par le terme de génétique la science du devenir, ou la science de la génération, toujours est-il qu'elle (...) rend compte de la formation des formes vivantes par la présence, dans la matière, de ce qu'on appelle aujourd'hui une information²³⁵.

A partir de là, on peut logiquement penser que la biologie moderne élabore la connaissance du vivant à partir d'une conception purement logique de la vie. D'une certaine manière, on peut admettre que la nouvelle conception de la compréhension de la vie se base fondamentalement sur le principe de l'information génétique. Tout se passe comme si la modernité de la connaissance de la vie trouve un fondement inébranlable dans la théorie de l'information génétique. A notre entendement, la vivacité conceptuelle de la théorie de l'information trouve sa racine à la fois dans la conjugaison et le rejet du concept d'erreur innée du métabolisme. En réalité, tout se passe comme si la puissance conceptuelle et pratique de la biologie moderne fondée sur la théorie de l'information essaie de pousser la question d'erreur innée du métabolisme hors de la connaissance de la vie.

A certains égards, nous estimons que le concept d'erreur innée justifie conceptuellement l'évolution de la biologie moderne. Dans cette optique, il convient d'admettre que la possibilité de l'existence de l'erreur n'est pas seulement l'apanage de la connaissance. Il y a donc dans le processus dynamique inhérent à la vie la possibilité de l'erreur. Simplement, on dira que les maladies génétiques corroborent le fait que l'erreur existe historiquement dans la structure biologique du vivant. Par ricochet, on peut penser que l'erreur existe à la fois dans la connaissance et dans la structure du vivant. Ainsi, l'erreur innée du métabolisme peut être fondamentalement saisie dans la dimension biologique du vivant. De toute évidence, ces deux formes d'erreur ne se réduisent pas systématiquement l'une à l'autre. Toutefois, il

²³⁵Georges Canguilhem, *Etude d'histoire de la philosophie des sciences*, p.339.

existe une corrélation forte entre ces deux formes d'erreur, que le philosophe des sciences analyse en ces termes : « *il n'y a donc pas de différence entre l'erreur de la pensée, entre l'erreur de l'information informante et l'erreur de l'information informée*²³⁶ ». Ce qui précède permet de comprendre le lien de production qu'il y a entre la vie et la connaissance de la vie. On peut penser que l'intelligence, en s'appliquant au processus vital, opère un renversement catégoriel. Par ce renversement, on assiste alors à une production du savoir qui essaie de déterminer une logique générale du vivant dans une perspective purement logico-scientifique. « *Ce faisant, que fait-on ? On pratique une coupure dans le système des vivants, puisqu'on définit la nature de l'un par l'artifice, par la possibilité de convenir au lieu d'exprimer la nature*²³⁷ ». On comprend alors qu'il existe un fossé entre le discours scientifique sur le vivant et la nature réelle du vivant.

3.2.2. Le vivant, une réalité erronée par nature

Entreprendre l'étude de la vie par la prise en compte des valeurs négatives de la vie nous confronte à un problème épistémologique de grande ampleur. Ce problème est sans doute celui de la compréhension logique des ratés de la vie. Car la vie produit des réussites et des échecs. Ce problème pose la question du « *rapport intrinsèque de la vie à la mort ou du vivant au mortel, tel qu'il s'éprouve à partir de l'expérience...*²³⁸ ». On doit donc chercher la signification de la valeur de cette expérience à la fois sur le plan clinique et structurel. D'une certaine manière, les valeurs vitales négatives constituent une réponse structurale du vivant. Dans cette optique, elles concourent à la conservation du vivant. A ce titre, elles portent la justification des perspectives vitales telles que l'individualité biologique, la normativité biolo-

²³⁶ « Nouvelle réflexion », in *Le normal et le pathologique*, p.209

²³⁷ Georges Canguilhem, *Etude d'histoire de la philosophie des sciences*, p.343.

²³⁸ Marcherey Pierre, *op.cit.*p.287.

gique et la subjectivité. Au regard de ce qui précède, il est certain que pour Canguilhem la perspective d'une évolution de la vie s'apparente à un processus à la fois continu et discontinu, plutôt qu'un processus foncièrement quantitatif et linéaire. D'une certaine manière, la discontinuité du processus vital induit en quelque sorte des sauts qualitatifs dans la structure du vivant. C'est donc dans la nécessité du saut qualitatif de l'histoire générale de la vie qu'apparaît aux yeux de Canguilhem ce qu'il nomme le « *mécanisme des mutations* ». Une compréhension plus approfondie du concept de l'erreur s'avère nécessaire.

Étymologiquement, l'erreur vient du latin *error* ou *errare*. Tout d'abord, cela renvoie à « *tout acte de l'esprit qui tient pour vrai ce qui est faux et inversement ; jugement* ». On peut dire qu'il y a dans la question de l'erreur en général une tendance d'appréciation de l'état de quelque chose. On peut aussi souligner que l'erreur, *c'est* « *ce qui, dans ce qui est perçu ou transmis comme étant vrai, est jugé comme faux par celui qui parle*²³⁹ ». Dans tous les cas, ce qui résonne ici est que l'erreur participe d'un acte de jugement de la nature de quelque chose. Ainsi, nous pouvons penser que l'erreur n'apparaît pas dans un jugement a priori de la nature de l'être auquel elle se réfère, mais plutôt dans un acte, a fortiori un jugement. L'acte de jugement se fonde alors sur un principe de comparaison. On peut alors penser que l'erreur apparaît dans un processus de comparaison ou d'évaluation de la nature des choses pour la détermination du vrai et du faux. En clair, l'erreur apparaît comme un produit de la raison. Si tel est donc le processus de révélation de l'erreur, comment alors la rapporter à la nature du vivant dans la perspective d'une connaissance de la vie ? A notre entendement, telle est la question fondamentale à laquelle la philosophie biologique de Canguilhem tente d'apporter une nouvelle perspective.

Dans cette optique, il convient alors de trouver une acception positiviste de l'erreur dans la connaissance de la vie, dès lors que celle-ci fait partie de la dynamique de la vie. Dès le début de l'article « Un nouveau concept en Pathologie :

²³⁹ *Le petit Robert*, Paris, 200, p.907

l'erreur », Canguilhem dévoile sa conception de l'erreur innée dans un cadre définitionnel comme suit : « *Ces maladies du métabolisme par blocage des réactions à un stade intermédiaire ont reçu, dès 1909, de sir Archibald Garrot, le nom frappant d'erreurs innées du métabolisme*²⁴⁰ ». Ce qui précède permet au philosophe de faire un renversement opératoire. Dans cette perspective, Canguilhem circonscrit l'erreur au niveau structurel du vivant. Cela autorise le fait de penser que l'erreur innée du métabolisme renvoie à une pathologie inhérente à la subjectivité structurelle. Dès lors, elle constitue, d'une manière ou d'une autre, une maladie génétique qui trouve son explication dans la subjectivité biologique. La subjectivité biologique rend alors possible la subjectivité pathologique et structurelle. Ainsi, la nomenclature des pathologies génétiques peut alors se fonder logiquement sur la science de l'hérédité. C'est pourquoi, dans le principe de la théorie de l'information génétique, on dira simplement qu'il y a substitution erronée d'une information génétique à une autre. En clair, on postule chez le vivant la présence d'un ordre informationnel linéaire. Ce qui constitue à certains égards la réactualisation du Logos aristotélicien. Ainsi, l'erreur innée du métabolisme s'explique ici par la transmission d'une information erronée ou l'interversion de l'information génétique dans le processus de l'hérédité. Dans cette perspective, la théorie de l'information permet à Canguilhem d'amorcer un renversement théorique. Dès lors, la question de l'erreur ne se conçoit plus dans une perspective catégorielle de jugement logique. La question de l'erreur est alors reformulée dans une catégorie existentielle qui fait sens pour le vivant, ou du moins dans une perspective de production des normes vitales.

Or, la connaissance de la vie, plus encore la biologie moderne, se fonde sur un jugement normatif. C'est pourquoi l'exploration interne sous l'essor de la biologie moderne et expérimentale fait apparaître des termes novateurs dans la connaissance du vivant. Ce sont donc des notions nouvelles comme : « cellules », « molé-

²⁴⁰ Georges Canguilhem, « Un nouveau concept en Pathologie : l'erreur », in *Le Normal et pathologique*, éd. Quadrige, 11e éd. 2011, Paris, p.207.

cules », « tissus » qui détermineront l'exploration structurelle du vivant. Dans cette biologie moderne, tout se passe sous la forme d'une continuité réductible. « Pour faire cette biologie, il ne suffit plus d'observer les êtres vivants. Il faut en analyser les réactions chimiques, étudier les cellules, déclencher des phénomènes ». Passer donc de la matérialité physique à la matière vivante serait donc légitimé par des concepts de jugement, ou du moins de décomposition de la matière. La matière vivante et la matière physique se résumeraient donc l'une à l'autre par le principe d'une analogie organique. Cela permet alors de penser à une analogie substantielle entre la physique et la matière vivante. Le passage d'un monde à un autre est donc définitivement légitimé par une logique d'identification substantielle sous l'essor de la théorie de l'information génétique. Ainsi, le vivant peut être déterminé non pas en fonction de sa subjectivité vitale, mais en fonction de la validité de l'information héréditaire à laquelle il se réfère. La subjectivité vitale tombe ainsi dans une généralité informationnelle qui fait abstraction de la capacité du vivant à réaliser sa plénitude existentielle. Toutefois, pour Canguilhem, le vivant ne peut se concevoir que sous la forme d'un ensemble complexe ouvert sur l'extérieur. Le vivant serait donc un ensemble ouvert à ses deux extrémités que sont l'intériorité et l'extériorité.

Canguilhem dénonce la généralité réductrice qui consiste à penser « *que le mutant vaut biologiquement moins que l'être à partir duquel il constitue une mutation*²⁴¹ ». Or, comme nous l'avons déjà vu, la vie choisit. Elle constitue un centre de référence absolu. On voit alors chez le philosophe français un point de démarcation de grande importance sur la réalité de l'erreur dans l'organisme vivant. La vie étant son propre modèle, est loin de manquer une quelconque réalité parfaite. Par conséquent, il est nécessaire d'opérer une séparation sémantique entre l'erreur de la connaissance et celle probable de la vie.

En général, nous admettons que la vie travaille sans modèle. Il ne peut donc y avoir d'intention logique dans la production de la vie. Dès lors, nous sommes certain

²⁴¹ Georges Canguilhem, *Etude d'histoire de la philosophie des sciences*, p.363.

de paraphraser Bergson en ces termes : « *La vie travaille comme si elle voulait reproduire de l'identique*²⁴² ». Il est important de remarquer que le *comme si* introduit ici une forme de réserve sur la généralité de la production de la vie. La vie, en voulant reproduire de l'identique, souligne que la vie ne produit jamais les mêmes réalités biologiques à l'identique. A ce titre, nous pensons justement que le principe de l'imitation dans la vie ne conduit pas à une reproduction de l'identique. On peut donc, en toute rigueur analytique, souligner qu'il y a des lignes de faille, une possibilité d'échec dans le travail de la vie. On peut juste rappeler que « la vie est puissance, c'est-à-dire, comme on l'a dit pour commencer, inachèvement : et c'est pourquoi elle ne s'éprouve qu'en se confrontant à des valeurs négatives²⁴³ ». C'est ainsi que l'erreur de la vie n'est pas, à proprement parler, des erreurs. L'erreur de la vie constitue plutôt la condition nécessaire du travail de la vie. Pour nous, la vie ne peut pas faire sans erreur, au risque de disparaître. Par conséquent, le vivant, en tant que produit de la vie, est soumis à un principe de production des normes avec la possibilité d'une erreur originelle. On peut alors estimer que l'architecture du vivant est structurellement imparfaite.

3.2.3. L'Erreur innée comme principe structurel du vivant

Nous voyons donc que l'erreur est une condition irréductible de la vie. Cela nous permet logiquement de souligner qu'il y a dans la philosophie de la biologie de Canguilhem une mise en perspective de la compréhension du concept de l'erreur sous une nouvelle acception. Dans un premier temps, le philosophe des sciences postule l'irréductibilité structurelle de l'erreur innée du métabolisme dans le processus vital. A ce niveau, nous pouvons penser que la condition de la dynamique vitale et structurelle n'est pas la perfection structurelle, mais plutôt l'imperfection structu-

²⁴² Henri Bergson Cité par Georges Canguilhem in « Etude d'histoire et de philosophie des sciences », p.352.

²⁴³ Machrey Pierre, op.cit, p.293.

relle. L'erreur innée serait alors un principe structurel originel. Cela explique donc une forme de réalisation du vivant par détachement ou par éloignement. Tout se passe comme si la forme se détache du fond dans l'optique de la création des entités nouvelles. Ce mouvement tectonique conduit sans cesse à la création de nouvelles structures vitales et de nouveaux équilibres. Ainsi, « ... la valeur de la vie, la vie comme valeur, ne s'enracinent-elles pas dans la connaissance de son essentielle précarité²⁴⁴ ». Or la précarité structurelle est fondée sur la possibilité d'erreur innée du métabolisme. Ce qui permet de comprendre la valeur de la structure vitale sous un nouvel éclairage, car :

Ici, il s'agit d'une parole qui ne renvoie à aucune bouche, d'une écriture qui ne renvoie à aucune main. Il n'y a donc pas de malveillance derrière la malfaçon. Être malade, c'est être mauvais, non pas comme un garçon, mais comme un mauvais terrain.²⁴⁵

Dans cette optique, on peut estimer que contrairement à la logique, l'erreur innée du métabolisme participe à la dynamique structurelle du vivant. Elle autorise des perspectives d'une vie non a priori logique ou du moins déterminée par avance. Ce dont il est question ici, ce n'est pas la normativité vitale, mais plutôt la nécessité d'une imperfection structurelle inhérente au processus vital. C'est pourquoi nous pensons qu'il n'y a pas de nature biologique générale donnée une fois pour toutes. Il serait donc erroné à tout point de vue de postuler de la stabilité d'une structure biologique une fois pour toute. Nous estimons que la nature du vivant se dévoile dans une dynamique structurelle qui ne dévoile jamais sa fin. Il est donc dans la question de l'erreur de la vie le sens « *...d'une impulsion qui tend vers un résultat sans avoir la garantie de l'atteinte ou de s'y maintenir ; c'est l'être erratique du vivant, sujet à une infinité d'expériences, ce qui dans le cadre du vivant est la source de toutes ses*

²⁴⁴ Machrey Pierre, op.cit, p.286.

²⁴⁵ Georges Canguilhem, « Un nouveau concept en pathologie, l'erreur », in *Le normal et le pathologique*, p.210.

*activités*²⁴⁶ ». Il apparaît que la structure du vivant est caractérisée par une inconstance absolue. Il y a donc une dynamique structurelle en mouvement qui ne livre jamais sa pleine plénitude. Quelle que soit sa nature, le vivant travaille dans l'optique d'un devoir de conservation ou sa propre subsistance vis-à-vis de son environnement. Il convient alors de comprendre que le devoir de « *Conservation ne signifie pas fixité : il importe de traverser, à tout prix, les crises. La vie du vivant consiste à survivre, le plus longtemps possible, dans et malgré l'adversité* »²⁴⁷ ».

L'erreur biologique apparaît sans doute sous la forme d'un élément fondamental et structurel dans ce contexte. C'est pourquoi Canguilhem peut écrire que « *la vie aurait donc abouti par erreur à ce vivant capable d'erreur* »²⁴⁸. Originellement, tout se passe comme s'il y a une nécessité de discontinuité qualitative qui conduit à la création des formes spécifiques de la vie. La dynamique créatrice ne serait donc pas un processus historiquement linéaire. On peut penser que le dynamisme de la vie ne se comprend pas dans un ordre linéaire, mais plutôt dans un mouvement erroné ininterrompu. En quelque sorte, l'erreur inhérente à la vie peut se concevoir également comme un déterminant structural de la vie. En soulignant que le vivant est capable d'erreur, le philosophe estime que la dynamique structurelle du vivant se fonde sur le principe d'une possibilité de l'erreur. C'est pourquoi le processus de la vie ne peut être purement linéaire ni simplement logique, à la manière d'une détermination mathématique. Ainsi, il est clair que l'erreur est fondamentalement inscrite dans la vie comme une base structurellement irréductible. Il est alors logique de penser que l'erreur fonde la subjectivité biologique et qu'il ne peut en être autrement. En clair, l'erreur fait partie de la vie du vivant depuis sa genèse, en passant par son évolution. L'existence structurelle de l'erreur dans le vivant montre qu'à certains égards, l'erreur devient un élément fondamental qui structure la con-

²⁴⁶ Machery Pierre, op.cit, p.288.

²⁴⁷ François DAGOGNET, in *Anatomie d'un Épistémologue*, P .111.

²⁴⁸ G Canguilhem, *Etude d'histoire de la philosophie des sciences*, p.364.

servation et l'évolution du vivant. Elle s'avère une donnée fondamentale dans la manière dont le vivant se structure par rapport à lui-même. La vitalité du vivant se renforce d'une part, et s'affaiblit d'autre part, autour de l'erreur innée du métabolisme. A juste titre, on peut dire qu' « *A la limite, la vie c'est ce qui est capable d'erreur*²⁴⁹ ». Ici, il n'est pas question de la possibilité, mais de la nature réelle du vivant, de ce à quoi renvoie la singularité d'un sujet biologique. Dans cette perspective, on peut sans doute postuler d'une irréductibilité de la possibilité de l'erreur dans la dynamique de production des normes vitales, et de même dans les normes logiques. C'est pourquoi nous reconnaissons, avec Canguilhem, qu'au centre de toutes ces préoccupations :

Il y a celui de l'erreur. Car, au niveau le plus fondamental de la vie, les jeux du code et du décodage laissent place à un aléa qui, avant d'être maladie, déficit ou monstruosité, est quelque chose comme une perturbation dans le système informatif, quelque chose comme une « méprise ». À la limite, la vie - de là son caractère radical - c'est ce qui est capable d'erreur. Et c'est peut-être à cette donnée ou plutôt à cette éventualité fondamentale qu'il faut demander compte du fait que la question de l'anomalie traverse de part en part toute la biologie. À elle aussi qu'il faut demander compte des mutations et des processus évolutifs qu'elles induisent. Elle également qu'il faut interroger sur cette erreur singulière, mais héréditaire, qui fait que la vie a abouti avec l'homme à un vivant qui ne se trouve jamais tout à fait à sa place, à un vivant qui est voué à « errer » et à « se tromper ». Et si on admet que le concept, c'est la réponse que la vie elle-même a donnée à cet aléa, il faut convenir que l'erreur est la racine de ce qui fait la pensée humaine et son histoire²⁵⁰.

D'après ce qui précède, il est clair que l'erreur innée du métabolisme ne constitue pas une donnée en opposition à la capacité de l'organisme de se maintenir en vie. C'est une forme de saut qualitatif pour l'organisme. Dans la structure organique du vivant et dans la littérature normativiste, elle a une valeur existentielle. C'est précisément dans cette perspective de valeur existentielle que l'erreur innée du métabo-

²⁴⁹ M. Foucault, *Canguilhem : La vie, l'expérience et la science*, p.13.

²⁵⁰ M. Foucault, *Canguilhem : La vie, l'expérience et la science*, p.13.,

lisme apparaît comme une valeur cardinale. On peut justement souligner que ce concept n'a pas la même portée sémantique dans le champ logique et vital. Ainsi, la question suivante demeure en toile de fond : Comment un incubateur de progrès peut-il justifier d'une condition existentielle ? Pour le philosophe des sciences, il est nécessaire de tracer une nette ligne de démarcation entre la valeur sémantique de l'erreur fondée sur un jugement normatif et l'erreur innée du métabolisme. En tout cas, il y a, dans le processus vital, la possibilité d'une forme d'erreur originelle. On peut affirmer que cette forme d'erreur est inhérente au processus vital comme condition de sa possibilité. Dès lors, l'erreur innée se révèle comme une donnée structurale de la dynamique vitale. D'une certaine manière, cette erreur inhérente au processus vital devient une donnée héréditaire de l'être vivant. Par conséquent, il ne peut y avoir rapprochement entre le vrai et le faux dans la détermination des valeurs vitales. Cette impossibilité de démarcation de valeur à l'intérieur du processus vital constitue peut-être une réponse conceptuelle à la possibilité d'erreur intrinsèque de la vie. L'erreur, c'est tout simplement la condition de la limite du dépassement. Nous pensons qu'

« Ainsi renversée la perspective traditionnelle concernant le rapport de la vie et des normes : ce n'est pas que la vie est soumise à des normes, celles-ci agissent sur elle de l'extérieur ; mais ce sont les normes qui, de manière complètement immanente, sont produites par le mouvement de la vie²⁵¹ »

Dire que les normes sont immanentes à la vie montre en quelque sorte une forme de liberté structurelle qui n'enferme pas le vivant dans une rigidité structurelle et mortifère. D'une manière générale, si l'histoire des sciences et de la vie est discontinue ; c'est-à-dire si on ne peut l'analyser que comme une série de « *corrections* », comme une distribution nouvelle qui ne libère jamais enfin et pour toujours le moment terminal de la vérité, c'est que là encore l'« erreur » constitue non pas l'oubli ou le retard de l'accomplissement promis, mais la dimension propre à la vie des hommes.

²⁵¹ Macherey Pierre, op.cit,p.288.

Cette discontinuité historique est généralement indispensable dans le domaine biologique. Enfin, on peut admettre que l'erreur innée du métabolisme, dans la perspective du rapport au futur, ouvre la voie à une possibilité d'adaptation nouvelle, et par ricochet, à une tendance évolutive. Canguilhem souligne la possibilité adaptative sous l'influence de l'erreur en ces termes : « *A la limite, la vie c'est ce qui est capable d'erreur*²⁵² ». Cela suppose qu'il y a de la contingence dans la vie. Il n'y a donc rien de nécessaire dans le processus historique de la vie. On peut donc situer d'une manière générale la naissance de la structure vitale dans une perspective de contre-valeur logique.

Or, nous avons déjà mentionné que le processus vital est anté-logique. C'est comme si la vie se joue de la logique. Elle est seulement dans une dynamique de production. Ainsi, à travers la possibilité de l'erreur et tout le jeu existentiel qui s'y produit, le vivant échappe ainsi à l'anéantissement logique. Par ailleurs, on peut déduire que la combinatoire génétique offre la possibilité d'une diversification à l'infini. Par conséquent, à travers le matérialisme de la théorie d'information, on peut aisément postuler de la stabilité des éléments qui rendent possible la nouvelle connaissance de la vie. C'est cette stabilité originelle qui permet de rendre compte scientifiquement de la dynamique vitale. Dans un second temps, nous savons que la vie est « *dépassement de toute position, transformation incessante* »²⁵³. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, nous estimons que la vie conjugue à la fois de la stabilité et en même temps du dynamisme. C'est justement cela qui constitue le travail de la vie. La compréhension du philosophe sur le travail de la vie apparaît dans ce qui suit : « *le travail c'est l'organisation de la matière par la vie, l'application de la vie à l'obstacle de la matière. Le travail de la vie, c'est sans doute un travail au sens anté-technologique*²⁵⁴ ». En réalité, nous pensons avec le philosophe que la vie pro-

²⁵² Michel Foucault, *Canguilhem : La vie, l'expérience et la science*, p.13.

²⁵³ G Canguilhem, *Etude d'histoire de la philosophie des sciences*, p.353.

²⁵⁴ G Canguilhem, *Etude d'histoire de la philosophie des sciences*, p.353.

cède comme si elle procède à un renouvellement constant de ses propres créatures. Quoi qu'il en soit, on assiste à une nouvelle approche scientifique de la connaissance de la vie par le biais de la théorie d'information. Il y a donc dans cette perspective l'irréductibilité du principe de transmission d'information.

3.2.4. De l'erreur biologique du point de vue logique

En dernière analyse, on peut, en toute logique, parler d'une dimension logico-interprétative de l'erreur innée du métabolisme. Au prime abord, il convient d'admettre que la dimension logique du concept de l'erreur ne se déduit pas fondamentalement de la compréhension intrinsèque de l'erreur innée du métabolisme. Canguilhem détermine le rapport sémantique entre l'erreur de jugement et celle inhérente à l'organisme en termes d'analogie. A ce titre, on peut lire ce qui suit : « *Au départ, le concept d'erreur biochimique héréditaire reposait sur l'ingéniosité d'une métaphore ; il est fondé aujourd'hui sur la solidité d'une analogie. Dans la mesure où les concepts fondamentaux de la biochimie des acides aminés et des macromolécules sont des concepts empruntés à la théorie de l'information tels que code ou message*²⁵⁵ ». Dans ce cas, l'erreur serait la conséquence d'une fausseté informationnelle. Car le bon ordre informationnel renvoie à un code positif qui, par voie de conséquence, détermine une structure biologique normale. C'est pourquoi on peut penser que la dimension d'une analyse logique de l'erreur se fonde sur l'exégèse de la structure vitale. Seulement, cette exégèse se fait dans une nécessité logique et linéaire de l'information héréditaire. De ce fait, la connaissance scientifique de la vie fait une extrapolation de la structure du vivant et lui imprime ce qui doit logiquement être. « *La tentation serait assez forte de dénoncer ici une confusion entre la pensée et la nature, de se récrier qu'on prête à la nature les démarches de la pensée, que l'erreur est le propre du jugement, que la nature peut être un témoin, mais*

²⁵⁵ Georges Canguilhem, « Nouvelles réflexions », in *Le normal et le pathologique*, p.208.

*jamais un juge*²⁵⁶ ». On peut souligner, de toute évidence, que l'introduction de la théorie de l'information dans la biologie induit de nouvelles appréciations logiques. Il y a dans cette optique un dogmatisme scientifique qui prétend reprocher au processus vital de mal recopier l'information. Le philosophe des sciences souligne cette controverse scientifique comme suit :

Apparemment tout se passe en effet comme si le biochimiste et le généticien prêtaient aux éléments du patrimoine héréditaire leur savoir de chimiste et de généticien, comme si les enzymes étaient censées connaître ou devoir connaître leurs réactions selon lesquelles la chimie analyse leur action et pouvaient, dans certains moments, ignorer l'une d'elles ou en mal lire l'énoncé²⁵⁷.

Il se pose alors la question de l'interprétation de l'information génétique dans le processus de transmission ou d'hérédité. Quelle est la place de la possibilité de l'erreur dans le processus de transmission ? Dans tous les cas, cette problématique nous permet de comprendre qu'il y a une possibilité d'erreur dans le cadre de la transmission de l'information. C'est pour cela que nous pensons que l'erreur n'est pas seulement l'apanage de la connaissance logique, mais qu'elle est inscrite dans la vie elle-même comme possibilité. Ce que nous inférons à ce niveau est que le recours à la génétique nous permet de comprendre qu'il y a aussi une possibilité d'erreur au niveau de la structure biologique du vivant. Il est certain qu'une erreur produite dans la transmission de l'information héréditaire soit la cause d'une maladie génétique. Pour le philosophe, la pathologie génétique ne trouve son expression que dans des conditions d'existence qui favorisent la maladie. Dans ce contexte, la réunion des facteurs internes et externes peut déclencher la maladie. C'est dans ce contexte que se justifie la maladie génétique. En clair, il faut le concours de certains déterminants afin que l'erreur se révèle comme telle. Dans ce contexte, on peut dire que la maladie génétique est issue de l'erreur innée du métabolisme. En clair, la ma-

²⁵⁶ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, éd. Quadrige, p.209

²⁵⁷ Georges Canguilhem, « Un nouveau concept en pathologie, l'erreur », in *Le Normal et le pathologique*, p.209.

l'adieu proviendrait de la substitution erronée d'une information à une autre. L'existence de l'erreur chez le vivant peut donc contraindre l'organisme à se conserver dans la maladie, donc dans une dynamique répulsive, dans la mesure où les conditions de vie ne sont pas optimales. L'erreur ici fait corps à une dynamique inférieure qui montre que l'ordre visé pour que l'organisme atteigne un équilibre parfait n'a pas pu être atteint²⁵⁸». Ainsi, l'erreur devient un ordre de vie ou de subsistance du vivant. C'est dans cette perspective que l'on peut penser que la maladie est un ordre négatif et la santé un ordre positif. Il en demeure, par conséquent, que la vie crée à l'intérieur de sa propre dynamique les conditions de fausseté et de véracité des normes vitales. Étant donné que l'erreur devient une structure existentielle : « *l'erreur ne désigne pas d'abord la modalité d'un jugement mais se décrypte dans la vie sous une double forme, en tant que désordre génétique du vivant et en d'autres termes comme réduction de la vie dans la maladie*²⁵⁹ ». Cette réduction n'est sans doute pas une réduction morbide, mais une condition d'équilibre existentielle.

Au total, la détermination de l'erreur d'une part comme condition de fausseté dans le jugement logique, et d'autre part comme mauvaise transmission de l'information génétique ou encore désordre dans la logique de la connaissance du vivant, devient, aux yeux de Canguilhem, « *une possibilité de la vie*²⁶⁰ ». L'erreur est alors la condition de la liberté pour l'organisme vivant de désobéir aux lois de la nécessité logique. C'est d'ailleurs cette condition de la liberté structurale que Foucault mentionne en ces termes : « *l'erreur est pour Canguilhem l'aléa permanent autour duquel s'enroulent l'histoire de la vie et le devenir des hommes*²⁶¹ ». On peut donc estimer qu'il y a dans la vie une contingence qui justifie la pluralité des formes,

²⁵⁸ « Nouvelle réflexion », in *Le normal et le pathologique*, p.208 .

²⁵⁹ Georges Canguilhem,

²⁶⁰ LEBLANC Guillaume, *ibid.* p.278.

²⁶¹ M. Foucault, *ibid.* p.14.

et par conséquent la subjectivité existentielle. On comprend alors pourquoi cela constitue une donnée infinie à laquelle se rapporte la production de la connaissance. A fortiori, cet aléa permanent permet à Canguilhem de postuler un rapport de production entre le concept et la vie. Ainsi, « *La tâche de la connaissance et la tâche de la création suivent un même plan et l'une et l'autre sont inachevées* ». Ce que justifie ce double inachèvement du processus historique de la vie et de la connaissance est sans doute l'existence de l'erreur. Cela permet à toute philosophie de la vie qui l'accepterait de se rapprocher des conditions effectives de la pensée humaine. Ce que Bachelard conçoit à juste titre comme « *un réalisme sans substance* ». Concevoir donc la connaissance de la vie d'une manière telle qu'elle n'exclue pas l'erreur, c'est en effet verser dans le réalisme scientifique la fonction de l'idée d'un logos ou d'une linéarité substantielle. Cela empêche donc la connaissance de ne jamais se poser comme une donnée accomplie. On peut se demander pourquoi incorporer un réalisme à une philosophie de la vie, s'il est vrai qu'il y a une ligne de démarcation entre une théorie de la philosophie biologique et le développement de la biologie moderne. Cela s'explique avant tout par le fait que pour Canguilhem l'objectivité du savoir biologique ne saurait trouver tout son aboutissement dans la réalité scientifique. Dans cette perspective, la biologie expérimentale seule ne permet pas d'atteindre la totalité de la connaissance du vivant. On peut donc convenir qu'une théorie cohérente de la connaissance de la vie doit se fonder sur des principes qui justifient la subjectivité biologique. Cela permet de comprendre que le dogmatisme scientifique ne travaille pas sur la compréhension du vivant, mais sur l'extension de son modèle logique à tout le vivant. Ce qui exclut sans doute la normativité biologique et la subjectivité vitale d'abord de la connaissance du vivant. Il convient donc de remarquer que la possibilité d'une erreur inscrite dans la vie ne s'oppose pas intrinsèquement à la connaissance de la vie, mais souligne la contingence qui fait la spécificité du processus vital.

3.3. DE LA MONSTRUOSITÉ DANS LA CONNAISSANCE DE LA VIE

D'entrée de jeu, il convient de noter que dans la philosophie biologique de Canguilhem la normativité se rattache à la détermination des différents états du vivant, tandis que la tératologie se rattache à la compréhension de l'état des structures vitales en tant qu'entité organique et subjective. Pour nous, la question n'est pas de rentrer dans une considération clinique de la détermination d'une anomalie ou non. Dès lors, il n'est pas question de poser le cadre d'une anomalie structurelle, mais de comprendre la nécessité fonctionnelle qui organise la vie du vivant.

Il est important de rappeler que la question de la tératologie joue un double rôle dans la philosophie biologique du philosophe français. A ce titre, on peut se référer à la portée générale de la tératologie dans la philosophie de Canguilhem comme le terme final qu'autorise la connaissance de la vie à travers les normes vitales. Il y a dans la compréhension des normes de la vie une mise en exergue des valeurs de la vie. Ceci nous permet de parler des valeurs positives, de même que les valeurs négatives de la vie. Par conséquent, le vivant est une réalité qui compose avec des valeurs contraires qui ne se détruisent pas. Le vivant est, pour ainsi dire, le lieu d'une dialectique où le positif appelle le négatif, non pas pour s'annihiler à la manière des forces physiques.

3.3.1. Le problème de l'Anomalie ou considération sur l'anomalie

La question n'est pas pour nous de rentrer dans une nomenclature des anomalies. Il convient donc, pour nous, de déterminer la nature du rapport qui existe entre la vie comme principe d'organisation, et l'anomalie comme écart structurel. Par conséquent, il convient de chercher à comprendre dans quelle perspective une vie marquée du sceau de la monstruosité est biologiquement viable. D'une manière générale, on peut dire qu'une anomalie est un écart par rapport à une norme super-

individuelle. L'anomalie se distingue de la maladie en ce qu'« *il n'est pas nécessaire qu'elle entraîne avec elle un ébranlement de l'existence individuelle* ²⁶² ». Il s'ensuit donc que la présence d'une anomalie dans l'organisme du vivant peut être compatible avec l'existence du vivant. La question de la monstruosité pose par principe la question de la viabilité des entités organiques. De toute évidence, c'est donc au niveau organisationnel et individuel que se pose la question de la détermination de la nature du monstrueux. Dans cette optique, nous pouvons estimer que le monstrueux constitue une expression de la capacité du vivant à se maintenir en vie malgré l'adversité du milieu. Dans la perspective d'une tératologie positive, nous pouvons estimer qu'il y a une double inscription de la possibilité du monstrueux dans la perspective vitale. Canguilhem traduit cette possibilité comme suit : « *Un échec de la vie nous concerne deux fois, car un échec aurait pu nous atteindre et un échec pourrait venir par nous* ²⁶³ ». Il y a donc dans le processus vital la possibilité de la transmission, non pas seulement des réussites de la vie, mais aussi de ses échecs. Dans cette perspective, nous estimons que la vie fait sans intention. Il n'y a donc pas d'intentionnalité sous-jacente dans l'activité vitale. C'est au regard de ce principe de production non intentionnelle de la vie que Canguilhem postule à une nécessité d'une irrégularité dans l'architecture de la vie. Il peut alors écrire ce qui suit : « *La vie a abouti par erreur à ce vivant capable d'erreur* ». Avec Canguilhem, tout se passe comme s'il y a dans l'activité vitale une nécessité d'imperfectibilité. C'est pourquoi nous pensons logiquement que la vie, en tant que processus, est originellement perfectible, et par conséquent originellement imparfaite. Dès lors, le monstrueux devient une donnée co-existentielle à toute structure vitale. La vie produit nécessairement ses propres ratés. Il revient donc à comprendre que la réussite et les ratés sont le fruit de l'activité vitale. Par conséquent, nous pouvons comprendre que la perspective dynamique et évolutive qui définit l'ensemble du jeu vital n'est pas un

²⁶² Goldstein Kurt, *La structure de L'organisme*, p.363.

²⁶³ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p.218.

processus rectiligne. On peut comprendre la discontinuité du processus vital comme si « *La monstruosité aujourd'hui c'est l'état normal d'avant-hier. Et dans la série comparative des espèces, il peut se faire que la forme monstrueuse de l'une soit pour quelque autre sa forme normale* ²⁶⁴ ».

En clair, admettre fondamentalement une irrégularité dans les structures organiques revient à admettre une part d'indétermination dans la connaissance de la vie. Nous pouvons alors admettre qu'une certaine déduction de la régularité dans l'activité vitale se fonde inéluctablement sur une partialité productive, et non sur la totalité de la production des normes vitales. De ce fait, on peut dire que la connaissance scientifique de la vie se fonde, d'une certaine manière, sur une extrapolation. Or « *il suffit d'une déception de cette confiance, d'un écart morphologique, d'une apparence d'équivocité spécifique, pour qu'une crainte radicale s'empare de nous* ²⁶⁵ ». Cette extrapolation se fait alors dans une perspective qui va du singulier au général. Le fondement de cette extrapolation dans la connaissance de la vie peut être saisi comme suit :

En révélant précaire la stabilité à laquelle la vie nous avait habitués - oui, seulement habitués, mais nous lui avons fait une loi de son habitude - le monstre confère à la répétition spécifique, à la régularité morphologique, à la réussite de la structuration, une valeur d'autant plus éminente qu'on en saisit maintenant la contingence²⁶⁶.

On peut donc admettre qu'il y a de la contingence dans le processus vital. Il revient donc à comprendre qu'il n'y a pas de nécessité dans la formation des formes de la vie en tant que principe d'organisation. Cette contingence ne stipule pas une corrélation entre le pathologique et la dimension originelle de la monstruosité. Car, le monstrueux ne consiste pas à une altération d'un état organique.

²⁶⁴ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p.230.

²⁶⁵ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p. 219.

²⁶⁶ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p. 221.

Au demeurant, la vie, en tant que principe de production, produit des individualités multiples. Cette production s'inscrit dans une perspective de création et de nouveauté, tout en s'inscrivant dans une dimension générale de la vie. On dira simplement qu'il y a un principe d'individualité structurelle qui justifie l'indétermination dans la production des normes vitales. Pour nous, c'est donc en référence à la normalité des données qui fondent la connaissance de la vie que l'on suppose la régularité dans le travail, ou du moins dans la production de la vie.

3.3.2. De l'extrapolation dans la connaissance de la vie : le cas de l'anomalie

Comme on le voit, parler d'une anomalie organique est la conséquence d'une extrapolation. Cela s'explique par un glissement sémantique que rien n'explique dans le processus vital. Les catégories de la production des normes vitales ne supportent pas cette extrapolation. Ceci a maladroitement conduit à la détermination d'une contre-valeur vitale dans la production vitale. Par conséquent, cette contre-valeur vitale va être marquée du sceau du monstrueux. Dans la perspective de la production non intentionnelle du processus vital, Canguilhem insiste sur la portée positive de la monstruosité comme suit : « *Nous devons donc comprendre dans la définition du monstre sa nature de vivant. Le monstre c'est le vivant de valeur négative* ²⁶⁷ ». Dans ce contexte, nous assistons à un renversement positif qui fait disparaître la connotation négative du concept. Ce renversement permet alors de se rendre compte que la monstruosité n'est pas la contre-valeur existentielle du vivant. En un mot, la monstruosité concourt d'une manière singulière au maintien de la forme organique. Certes, le monstrueux a un caractère insolite, mais n'est pas un opposé de la vie. « *Les monstres appelés à légitimer une vision intuitive de la vie où l'ordre*

²⁶⁷ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p. 220.

*s'efface derrière la fécondité*²⁶⁸». Dès lors, on peut estimer que la monstruosité fait partie intégrante de l'ensemble du jeu de l'activité vitale. En clair, la question existentielle, de même que celle de la conservation, sont étroitement liées dans la mesure où la monstruosité permet de révéler les échecs et les réussites de la vie. Il est certain que chez Canguilhem, la monstruosité est une valeur vitale et non une contre-valeur vitale. Elle demeure certes une valeur diminuée, mais participe à sa manière à la conservation du vivant. Ainsi, « *le monstre n'est pas seulement un vivant de valeur diminuée, c'est un vivant dont la valeur est de repousser*²⁶⁹». On peut dire alors qu'il y a, dans le caractère monstrueux des entités organiques, une dimension révélatrice de la contingence de la vie. Dans le cadre d'une tératologie positive, tout se passe comme si la structure organique par-devers les difficultés procède à une redéfinition tendancielle, pour atteindre son but d'autoconservation. Pour l'organisme, l'enjeu demeure l'atteinte d'un objectif qui est celui de maintenir l'unité dans sa totalité. C'est dans cette optique que nous convenons avec Hegel que « *L'auto conservation est l'activité du produit producteur*²⁷⁰». Ce qu'on voit fondamentalement ici est l'activité du vivant dans une dynamique de lutte contre la déformation de sa forme, ou simplement contre sa propre désintégration. Dans cette perspective, on peut noter que Canguilhem fait un reversement conceptuel pour déterminer la valeur opératoire de la monstruosité. Ainsi, il affirme ce qui suit :

Il faut réserver aux seuls êtres organiques la qualification de monstres. Il n'y a pas de monstre minéral. Il n'y a pas de monstre mécanique. Ce qui n'a pas de règle de cohésion interne, ce dont la forme et les dimensions ne présentent pas d'écart oscillant de part et d'autre d'un module qu'on peut traduire par mesure, moule ou modèle – cela ne peut être dit monstrueux.²⁷¹

²⁶⁸ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p. 229.

²⁶⁹ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p.221.

²⁷⁰ Hegel cité par G. Canguilhem, in *Etude d'histoire de la philosophie des sciences*, p.345.

²⁷¹ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p.220.

Dès lors, le processus vital apparaît ici comme un mouvement imprévisible et libre. C'est un processus qu'on ne peut concevoir qu'à la manière d'une pure contingence. C'est donc au regard de cette contingence que nous pensons qu'il n'y a aucune intention a priori dans l'interaction que la vie, en tant qu'organisation, entreprend avec son milieu. Nous sommes justement dans une réalité sans substance qui autorise tous les états possibles. En général, la tératologie rend compte de la nature exceptionnelle des entités auxquelles elle se réfère, sans pour autant décrire leur nature propre. Ainsi, la monstruosité permet de rendre compte de la particularité du vivant dans son interaction avec son environnement. Ainsi, grâce à une certaine liberté, le vivant s'éloigne des valeurs dites normales. A certains égards, le concept de la monstruosité en biologie renvoie à la singularité de chaque être vivant. Cela permet de saisir la spécificité organisationnelle ou morphologique d'un individu par rapport aux autres individus de la même classe biologique. C'est pourquoi Canguilhem se réfère à cette critique de Geoffroy Saint-Hilaire, en soulignant qu'« *il n'y a pas exception aux lois de la nature, s'il y a exception c'est aux lois des naturalistes* ²⁷² ». Dès lors, nous sommes autorisé à penser que le vivant vaut ce qu'il est. Sa réalité immédiate est sa propre valeur. Il y a en quelque sorte une équivalence de valeur vitale qui ne se détermine que par rapport à la nature du vivant lui-même. Car la valeur de la réalité biologique est une parmi tant d'autres. Il est donc nécessaire d'introduire dans la détermination de la nature du vivant un ensemble de possibilités dont la valeur se réfère à la forme du vivant. Tout se passe comme si le monstrueux permet de déterminer en profondeur la véritable nature des structures vitales. Elle oblige donc à penser la structure du vivant en termes de processus et de singularité contingente. En clair, « *Le monstrueux est loin des possibles* ²⁷³ ». Dès lors, il convient d'admettre qu'il est dans la nature des structures vivantes de s'éloigner constamment de leur structure première. Comme on peut le constater, le vivant est toujours en redéfinition

²⁷² Canguilhem, *ibid.* p.231.

²⁷³ Georges Canguilhem, *op.cit.*, p.233.

constante de sa propre structure. Cette redéfinition peut se comprendre comme une tentative de réponse aux exigences du présent pour mieux répondre aux aléas futurs. Tout ceci nous autorise donc à penser qu'il est illusoire de parler d'une adaptation générale, mécanique et uniforme des individus à leur environnement. Pour nous, il y a comme dans le rapport de la vie à elle-même le recours à un principe de dépassement structurel. A notre entendement, l'équilibre précaire de la vie se comprend davantage dans la dialectique du dépassement en termes de réussite et d'échec. Ce qui importe ici pour le vivant est la recherche sans fin d'un équilibre de sa propre structure. C'est dans cette perspective de la révélation d'une individualité biologiquement fonctionnelle que le philosophe des sciences souligne à juste titre ce qui suit : « *En anatomie, le terme d'anomalie doit donc conserver strictement son sens d'insolite, d'inaccoutumance ; être anormal, c'est s'éloigner par son organisation de la grande majorité des êtres auxquels on doit être comparé*²⁷⁴ ».

A la lumière de ce qui précède, nous pouvons déduire que la structure vitale du vivant ne peut se comprendre que dans la perspective d'une singularité existentielle. Car, la subjectivité existentielle constitue une réponse de l'individu pour être à la hauteur de son devoir de conservation. Il convient de comprendre que l'individu, en tant qu'organisme vivant, produit les lois de sa propre conservation. On peut ainsi dire que le maintien de la totalité biologique constitue l'acte premier du principe de conservation. Il convient alors, pour l'individu, de produire des normes structurales, de telle sorte qu'elles concourent au maintien de la totalité de la forme. Dès lors, l'introduction de la question de la monstruosité dans la connaissance de la vie fait tomber l'exigence d'une rigidité structurale dans la détermination des structures vitales. La philosophie biologique de Canguilhem détermine alors la subjectivité structurale du vivant pour le libérer des catégories logiques de la connaissance. Cela enlève donc à la tératologie un a priori négatif, ou du moins une connotation négative. Car en premier lieu, le monstrueux est conçu comme donnée en opposition à la

²⁷⁴ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*,

perspective vitale. Il convient donc de comprendre que la monstruosité n'est pas dénuée de norme vitale, mais qu'elle s'explique dans la perspective d'une vie authentiquement viable. Dans ce cadre, la monstruosité constitue, d'une manière ou d'une autre, une forme de lutte du vivant contre sa propre déformation. Dès lors, nous pensons que la monstruosité constitue un déterminant qui permet de saisir une certaine précarité dans le processus vital. Ainsi, Canguilhem souligne que « *C'est la monstruosité et non pas la mort qui est la contre-valeur vitale* ». Ce n'est en aucun cas la mort qui constitue la valeur négative de la vie. « *La monstruosité c'est la menace accidentelle et inconditionnelle d'inachèvement ou de distorsion dans la formation de la forme, c'est la limitation par l'intérieur, la négation du vivant par le non viable²⁷⁵* ». Le monstre révèle donc le caractère aléatoire et imprévisible dans la vie. C'est en quelque sorte une possibilité laissée dans la manifestation de la vie de faire advenir de l'accidentel. C'est ce qui fait échouer la répétition que l'on tend à saisir dans l'activité vitale. Le philosophe français souligne la possibilité de l'accident dans le processus vital comme suit :

Le problème de la distinction entre l'anomalie - soit morphologique, comme la côte cervicale ou la sacralisation de la cinquième lombaire, soit fonctionnelle comme l'hémophilie, l'héméralopie ou la pentosurie – et l'état pathologique est bien obscur, et pourtant il est bien important du point de vue biologique, car enfin il ne nous renvoie à rien de moins qu'au problème général de la variabilité des organismes, de la signification et de la portée de cette variabilité. Dans la mesure où des êtres s'écartent du type spécifique, sont-ils des anormaux mettant la forme spécifique en péril, ou bien des inventeurs sur la voie de formes nouvelles ? Selon qu'on est fixiste ou transformiste, on voit d'un œil différent un vivant porteur d'un nouveau caractère²⁷⁶.

Ce qui importe, ici, est de saisir la dimension qui permet de comprendre les ratés de la vie. En réalité, le traitement de la question de la monstruosité permet de lire la

²⁷⁵ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, p. 221.

²⁷⁶ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, coll. Quadrige, p.88.

production de la vie en termes de viabilité. Car, la préoccupation fondamentale du philosophe est de sortir de la démarcation, ou du moins de la connotation négative et contre vitale du concept de monstruosité. Pour Canguilhem, il n'y a pas de continuité logique entre la malformation morphologique et l'état pathologique. En réalité, Canguilhem transpose sur le plan physiologique sa théorie de la normativité. Dès lors, nous pouvons penser que la question de la monstruosité fait entrer dans la physiologie le concept de singularité structurelle.

Certes, le monstrueux peut s'inscrire dans une tendance pathologique. Toutefois, nous pensons que le passage du monstrueux au pathologique se comprend dans la nécessité d'un devoir. Ainsi, la dimension pathologique du monstrueux ne peut se comprendre d'une manière *ex-nihilo*, mais toujours en référence à un devoir vital. Le passage de la monstruosité au pathologique est donc régi par la nécessité fonctionnelle. C'est donc dans le rapport général du vivant à son environnement que l'on doit concevoir la question de la monstruosité. D'une certaine manière, la portée de la question de la monstruosité dans la philosophie de Canguilhem porte sur l'interprétation de la subjectivité et de la variété des entités biologiques. Dès lors, la monstruosité peut être conjuguée comme base explicative d'une subjectivité plurielle qui peut supporter la connaissance de la vie. C'est pourquoi nous pouvons dire, dans une perspective de viabilité des entités organiques, « *qu'être saint, c'est non seulement être normal dans une situation donnée, mais aussi être normatif, dans cette situation et dans d'autres situations éventuelles*²⁷⁷ ». Ce qu'il convient d'admettre est que le monstrueux, dans la perspective vitale, ne constitue pas une menace pour l'activité vitale. Dès lors, il n'est pas opposé au normal, ni ne constitue un plongement pathologique inhérent pour le vivant. Le monstrueux, de tout point de vue, ne renvoie pas à ce qui menace la nature du vivant ni du dedans ni de l'extérieur. A notre entendement, le monstrueux constitue une perspective vitale de l'irréversibilité du jeu vital. Nous pensons à juste titre que le monstrueux constitue

²⁷⁷ Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Paris Puf, coll. Quadrige, p.139.

un caractère répulsif du processus vital comme recherche d'un équilibre. Comme on peut le voir dans la redéfinition positive de la monstruosité par Canguilhem, elle trouve sa portée à la fois dans la connaissance de la vie, mais aussi dans le rapport existentiel du vivant à son milieu. La redéfinition positive de la monstruosité implique justement que la nature d'une structure vitale se détermine en fonction de sa viabilité. En clair, l'état d'un organisme vivant se conçoit par sa « *possibilité de dépasser la norme qui définit le normal momentané, la possibilité... d'instituer des normes nouvelles dans des situations nouvelles*²⁷⁸ ». Par-delà le vocabulaire de la normativité, qui trouve son achèvement dans une justification clinique, la critique de la monstruosité cherche à dégager une ligne de démarcation entre le type et le général. Dans cette optique, on peut admettre qu'il existe un fossé entre le pathologique et le monstrueux en termes de structure organique. Le monstrueux fait corps donc à la subjectivité physiologique. Dès lors, le philosophe des sciences procède à la critique de la normalité biologique en ces termes :

En définissant l'utilité des variations individuelles, des déviations de structures ou d'instincts, par l'assurance précaire de vie qu'elles représentent dans un monde de vivants en concurrence où les relations d'organisme sont les plus importantes de toutes les causes de changement pour les êtres vivants, Darwin a introduit en biologie un critère de normalité fondé sur le rapport du vivant à la vie et la mort ; il est bien loin d'avoir éliminé toute considération de normalité dans la détermination de l'objet biologique²⁷⁹.

Il convient donc d'admettre que Canguilhem cherche, dans le traitement de la question de la monstruosité, non pas à saper le fondement d'une biologie fondée sur des déterminants statistiques, mais plutôt à trouver un cadre logique qui explique les subjectivités des entités organiques. Ainsi, nous comprenons que la question de la monstruosité permet à Canguilhem de déterminer la limite d'une connaissance de la

²⁷⁸ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, p.88.

²⁷⁹ Georges Canguilhem, « La question de la normativité dans l'histoire de la pensée biologique », in *Idéologie et rationalité dans les sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1981, p.131-132.

vie fondée sur les catégories logiques. Car, le principe d'une connaissance de la vie essentiellement logique porte en son sein les germes d'une connaissance parcellaire. Or ce qui importe à Canguilhem, tel que nous l'avons vu dans la question de la polarité dynamique de la vie, est qu'il y a dans le processus vital la nécessité du dépassement. Ainsi, la portée de la monstruosité dans la connaissance de la vie nous permet de penser que le vivant choisit toujours la vie au détriment de la mort. En clair, le vivant ne produit, en aucune manière, la cause de sa propre limitation par l'extérieur. C'est pour cela que nous convenons, avec Canguilhem, que : « *La mort c'est la menace permanente et inconditionnelle de décomposition de l'organisme. La limitation par l'extérieur, la négation du vivant par le non vivant*²⁸⁰ ». On est donc en droit de penser que c'est la mort qui constitue la menace extérieure ou la dégradation de la vie. En tant que menace, elle menace de la dislocation et de l'anéantissement. Au regard de ce qui précède, il est intéressant, du point de vue de la production des normes vitales, de souligner qu'il y a une démarcation fondamentale entre les différentes formes de la vie et la négation de la vie. Pour nous, il y a donc dans l'activité vitale le maintien actif de toutes les formes de vie, aussi précaires soient-elles. Ainsi, la question de la monstruosité permet à Canguilhem de déterminer la forme des structures vitales. Par conséquent, Canguilhem peut logiquement estimer que « *L'évolution, c'est le mouvement de la vie dans la structuration et dans l'entretien d'une forme individuelle*²⁸¹ ».

3.3.3. De la monstruosité à la conservation : un dynamisme vital en perspective

Il est certain que la tératologie joue un rôle fondamental dans le mouvement conceptuel général de l'œuvre de Canguilhem. Ainsi, la tératologie justifie en

²⁸⁰ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, p.221.

²⁸¹ Georges Canguilhem, « La nouvelle connaissance de la vie », in *Etude d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.355.

quelque sorte la portée existentielle dans la philosophie de la vie de Canguilhem. A juste titre, le philosophe des sciences écrit ce qui suit : « *Nous avons dit : la vie est pauvre en monstre alors que le fantastique est un monde* ²⁸² ». Ce qui précède justifie la marque épistémologique d'une œuvre qui, en retravaillant les concepts opératoires de la biologie moderne, en vient à saisir des incohérences conceptuelles qui sapent le fondement même de la connaissance de la vie. En quelque sorte, cette épistémologie demande à la biologie moderne, ou du moins à la biologie expérimentale, de rendre compte ou d'éclaircir le cadre opérationnel de ses concepts. En réalité, les concepts jouent un rôle catalyseur dans la connaissance. Alors, il est logique de chercher à saisir la portée d'un tel rôle dans la connaissance de la vie. Dans cette optique, la question de la tératologie constitue un opérateur discursif qui permet de faire la jonction entre la norme et la subjectivité vitale en tant que deux moments hétérogènes et irréductibles dans la connaissance de la vie. D'autre part, nous pouvons saisir la tératologie comme le terme final d'une philosophie qui tend à extirper la subjectivité biologique de la généralité normative.

Pour l'épistémologue, la monstruosité participe à l'effort du vivant de s'inscrire dans la vie. La monstruosité n'est aucunement pas un échec. Car le monstrueux est un processus du vivant qui tend à exister autrement. En clair, pour le philosophe des sciences, il n'existe pas de modèle parfait en filigrane dans l'évolution, vers lequel les individus doivent tendre. Tous les individus sont à comprendre en termes de vivacité, ou du moins de production d'intensité. Cette vivacité constitue la condition du dépassement des limites du vivant. Cela nous permet de dire que :

Si l'homme se définit par une certaine limitation des forces, des fonctions,
l'homme qui échappe par sa grandeur aux limitations de l'homme n'est plus un

²⁸² Georges Canguilhem , « La Monstruosité et le monstrueux », in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin p.235.

homme. Dire qu'il ne l'est plus c'est d'ailleurs dire qu'il l'est encore. Au contraire la petitesse semble enfermer la qualité de la chose dans l'intimité, dans le secret²⁸³.

Pour le philosophe des sciences, « *la mise en rapport des concepts d'anomalie et de variété est pleine d'intérêt et elle apparaîtra tout à fait importante*²⁸⁴ ». Autrement dit, comment conjuguer la singularité de la monstruosité et la subjectivité pathologique dans un même élan de la connaissance de la vie ? De toute évidence, il convient de concevoir la subjectivité comme substrat irréductible qui anime le jeu existentiel du vivant. Dans cette perspective, il est nécessaire de prendre en considération le processus vital comme une totalité indéterminée et non aboutie. Ce qui revient à penser qu'on ne peut postuler d'une dynamique vitale aboutie et parfaite une fois pour toutes chez le vivant. Ainsi, le philosophe des sciences fait la mise en exergue de la tératologie dans la perspective de la connaissance de la vie en ces termes : « *L'existence des monstres met en question la vie quant au pouvoir qu'elle a de nous enseigner l'ordre*²⁸⁵ ». On peut d'abord admettre que la question de l'ordre pose en arrière-plan celle de la référence. C'est pour cela que nous pensons que l'ordre souligne l'instauration d'un jugement normatif. Nous sommes, dans cette optique, au cœur de la pensée rationnelle. Or la déduction de l'ordre dans la connaissance de la vie n'est pas une donnée définitive. Au regard de la complexité de l'objet à connaître, nous pouvons souligner que cet ordre est plutôt parcellaire. Pour nous, il n'y a donc pas de nécessité dans l'ordre vital. En clair, l'ordre, dans la dynamique vitale, est de l'ordre de la contingence. On peut penser qu'il y a dans la vie un ordre non logique propre à la vie elle-même. Ce qui suit nous éclaire davantage à ce sujet : « *le monstre ce serait seulement l'autre que le même, un autre que l'ordre le plus probable*²⁸⁶ ». Dans cette optique, il est question, pour le philosophe

²⁸³ Georges Canguilhem, « La Monstruosité et le monstrueux », in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin p.220.

²⁸⁴ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, p.231.

²⁸⁵ Canguilhem, « La Monstruosité et le monstrueux », in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p. 219.

²⁸⁶ Canguilhem, « La Monstruosité et le monstrueux », In *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin , p. 220.

des sciences, de déterminer la nature de la logique qui permet de saisir l'ordre vital. Autrement dit, doit-on comprendre la dynamique structurale dans la connaissance de la vie à la manière d'un mouvement rectiligne et prévisible ? Ou doit-on plutôt penser la structure vitale à la manière d'un mouvement aléatoire et imprévisible qui trouve son sens dans l'individualité biologique ? A ce titre, l'auteur de *La Connaissance de la Vie* souligne le cadre de la compréhension de la structure vitale en ces termes :

Le monstre est à la fois l'effet d'une infraction à la fois ségrégation sexuelle spécifique et le signe d'une volonté de perversion du tableau des créatures. La monstruosité est moins la conséquence de la contingence de la vie que de la licence des vivants²⁸⁷.

Aussi, la question de l'ordre dans le processus vital permet de comprendre la nature de l'activité vitale. Car : « *il importe avant tout de parvenir à un ordre* ²⁸⁸ ». Comme nous l'avons déjà souligné, le travail de la vie est anté-technologique. Le travail de la vie n'obéit pas à un a priori logique. C'est dans cette optique que la question de l'ordre est a posteriori dans le processus vital, car la vie elle-même autorise des états possibles de l'organisme vivant. Ainsi, la question de l'ordre vital se comprend nécessairement dans une logique de production de normes non scientifiques. En définitive, la dynamique vitale se conçoit dans une nécessité organisationnelle et structurale. Canguilhem écrit ce qui suit à propos de cette dynamique structurale :

La vie est un automouvement de réalisation selon un triple processus. Ce triple processus est : la structuration de l'individu lui-même ; son auto conservation à l'égard de sa nature inorganique ; la conservation de l'espèce²⁸⁹.

Au regard de ce qui précède, on peut logiquement penser que Canguilhem cherche à déterminer dans la conjugaison de la tératologie un ordre subjectif qui fait sens pour la structuration de l'individu lui-même. Or le sens, dans cette optique, est référé par

²⁸⁷ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, p.223.

²⁸⁸ Kurt Goldstein, cité par Jean Gayon, in *Le concept d'individualité*, p.24

²⁸⁹ Hegel cité par G. Canguilhem, in *Etude d'histoire et de philosophie des sciences*, p.345.

le rapport à l'individu lui-même. Ceci nous autorise donc à affirmer que la philosophie de Canguilhem ne constitue pas une vénération de la tératologie comme anti-thèse d'un mouvement scientifique, mais se conçoit plutôt dans la compréhension générale du processus vital comme succession de moments hétérogènes. Dès lors, il se pose donc la question de l'interprétation de la singularité de la réalité biologique en tant qu'entité qui cherche à réaliser son maximum. Dans cette logique interprétative de la singularité organique du vivant, Canguilhem souligne que :

Sans ce qui est maladif, la vie n'a jamais pu être complète. Seul le morbide peut sortir du morbide. Quoi de plus sot ! La vie n'est pas si mesquine et n'a cure de la morale. Elle s'empare de l'audacieux produit de la maladie, l'absorbe, le digère et du fait qu'elle se l'incorpore, il devient sain. Sous l'action de la vie... Toute distinction s'abolit entre la maladie et la santé²⁹⁰.

En réalité, la tératologie, dans une perspective de la connaissance de la vie, est d'abord perçue comme réalité sans valeur, ou du moins un déterminant privatif de norme vitale. Nous affirmons avec Canguilhem qu'« *Il n'y a pas d'exception aux lois de la nature, il y a des exceptions aux lois des naturalistes*²⁹¹ ». Mais le traitement que Canguilhem en fait montre que la monstruosité est loin d'être une valeur qui menace le dynamisme de la vie. Nous comprenons alors que le monstrueux détermine « *un ordre autre que l'ordre le plus probable*²⁹² ». Par conséquent, le caractère insolite du monstrueux permet au philosophe des sciences de réaffirmer l'a priori de la vie sur la connaissance de la vie. Dès lors, la logique de la vie se rattache, par principe, à la possibilité de la réussite et de l'échec, dans le cadre général de la production des normes vitales.

D'une manière ultime, nous pensons que l'échec ne s'oppose pas à la réussite dans une perspective vitale, car les deux sont les produits d'un même mouvement de

²⁹⁰ Thomas Mann cité par Canguilhem « Le Normal et le pathologique », in *La connaissance de la Vie*, Paris, Vrin, p.217.

²⁹¹ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, P.231.

²⁹² Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, P.220.

production. En d'autres termes, les échecs de la vie ne constituent pas une limite propre et exclusive de la vie. Pour dire simplement les choses, l'échec de la vie ne signifie pas la négation de la vie. Cela traduit aussi la liberté de la vie à transgresser ses propres règles ou à dépasser ses propres réussites. C'est pour cela que nous pensons, avec le philosophe des sciences, que « *la vie ne transgresse ni ses lois, ni ses plans de structures. Les accidents n'y sont pas des exceptions, et il n'y a rien de monstrueux dans les monstruosité* ²⁹³ ». En réalité, toutes les opérations vitales trouvent leur fondement dans l'activité de la vie, dans la mesure où la vie est le sujet de ses opérations multiples.

A la lumière de ce qui précède, on peut penser que Canguilhem trouve dans la tératologie, non pas le fondement de la normalité des entités biologiques, mais plutôt la réalité de leur viabilité. Il est alors question de comment conjuguer dans une nécessité existentielle la réussite et les ratés de la vie. En d'autres termes, est-il logique de parler du normal et de l'anormal dans la perspective d'une vie authentiquement biologique ? Telle est donc la dimension dans laquelle s'impose la question de la tératologie chez Georges Canguilhem.

3.4. DE L'ONTOLOGIE BIOLOGIQUE CHEZ CANGUILHEM

Est-ce logique, en raison du caractère dynamique et relationnel du vivant, de parler d'une ontologie du vivant ? Si oui, quelle est la forme de cette ontologie ? Nous al-

²⁹³ Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, P.230.

lons donc conjuguer la philosophie de la biologie de Georges Canguilhem pour essayer de comprendre la portée d'une telle difficulté. Autrement dit, on peut se demander dans une entreprise de la connaissance de la vie si « L'individu est-il une réalité ? Une illusion ? Un idéal ? Ce n'est pas une science, fut-ce la biologie, qui peut répondre à cette question²⁹⁴ ». Pour Dominique Lecourt, la philosophie de Canguilhem pose des jalons pour la compréhension de la question de l'individu au sens fort du terme. A ce titre, cette question n'est pas seulement une question strictement réservée à la science logico-formelle. Par conséquent, elle occupe une place fondamentale dans la philosophie biologique du philosophe français.

3.4.1. De la question de l'individu

Dans une entreprise de la connaissance de la vie, la question qui sera toujours en filigrane est celle de la théorie de l'être. En d'autres termes, comment concevoir l'unité de l'être vivant dans une perspective de la connaissance de la vie ? Au regard de cette problématique, nous cherchons donc à comprendre les conditions théoriques valables dans lesquelles on peut déterminer une ontologie de l'être vivant dans la philosophie biologique de Canguilhem. Autrement dit, la philosophie biologique de Georges Canguilhem peut-elle servir de fondement à une théorie de la subjectivité biologique ? Telles sont les questions d'apparence simples dont on voudrait trouver la réponse dans l'exégèse de l'œuvre de l'épistémologue français. De toute évidence, il n'est pas question, pour nous, d'entrevoir une entreprise de détermination d'une ontologie générale de l'être, en tant qu'être. Au contraire, il est question, dans l'œuvre de Canguilhem, de la recherche d'une théorie de l'être biologiquement valable. Une théorie de l'être qui peut expliquer à la fois la possibilité de la connaissance, ainsi que de la création.

²⁹⁴ Lecourt Dominique, « La question de l'individu d'après Georges Canguilhem », in *Georges Canguilhem : Philosophe historien des sciences*, Paris, 1993, Albin Michel, p.262.

S'il existe des normes biologiques c'est parce que la vie, étant non pas seulement soumission au milieu mais institution de son milieu propre, pose par là-même des valeurs non seulement dans le milieu mais aussi dans l'organisme même. C'est ce que nous appelons la normativité biologique²⁹⁵.

Cela revient à penser que le vivant est dans une obligation de création de valeur et de conservation pour assurer son rapport à son milieu. Dans ce contexte, l'ontologie biologique n'a pas pour but de décrire une totalité incongrue du vivant, mais plutôt de déterminer si possible les conditions d'une ontologie de l'être en tant qu'entité biologique. Si l'individualité biologique renvoie à une « totalité » de l'être, comment rendre compte de cette totalité biologique dans son rapport avec son environnement ? Tout se passe comme si la détermination d'une ontologie biologique permet de justifier le mouvement d'ensemble de l'œuvre de Canguilhem. Certainement, une théorie de l'être en tant qu'être biologique permet de répondre à des préoccupations théoriques telles que :

Celle, quasi ontologique, qui sépare dans la présentation naturelle le vivant du non vivant. Celle, opératoire, qui distingue la technique de la science. Celle, principalement éthique, qui articule dans la médecine la dimension du savoir et la dimension, disons, de la proximité²⁹⁶.

Pour le philosophe des sciences, il y a en quelque sorte une nécessité à faire une démarcation substantielle entre le vivant et le non-vivant. Cette démarcation est la condition pour mieux saisir la nature de chaque entité. D'entrée de jeu, on peut tout juste souligner que la nature du non-vivant est portée par la substantialité, tandis que la nature du vivant renvoie à un rapport. Dès lors, il ne peut être saisi comme tel que dans la compréhension d'une catégorie relationnelle. Foncièrement, cette relation renvoie à une transversalité qui tient compte des réalités internes et externes du vi-

²⁹⁵ Canguilhem Georges, *Le normal et le Pathologique*, Paris, Puf, coll. Quadrige, 2011, p.155.

²⁹⁶ Badiou Alain, « Y a-t-il une théorie du sujet chez Georges Canguilhem ? » In *Georges Canguilhem, philosophe historien des sciences*, 1993, éd, Albin Michel, Paris, p.297.

vant. Dans cette perspective, on peut considérer que la nature du vivant ne se révèle essentiellement que dans un rapport.

Au regard de cette catégorie relationnelle, nous pensons qu'une théorie de l'être en tant que sujet biologique se pose principalement en termes de principe relationnel. La relation suppose ici deux exigences. Une exigence vis-à-vis de l'intériorité et aussi vis-à-vis de l'extériorité. En quelque sorte, le vivant, au travers de ces exigences, définit son propre rapport à lui-même. En clair, la question de la relation suppose celle d'une existence singulière. Ce qu'on peut penser est que la singularité vitale en tant que telle ne peut se justifier que dans une dimension relationnelle. Sans doute, la relation montre que le vivant est acteur de sa propre nature. Dans tous les cas, on assiste à une activité du sujet dans le principe relationnel. Cela montre de toute façon la capacité du vivant à mieux composer avec son environnement afin de maintenir sa totalité organique en vie. Pour nous, la question de la relation a l'avantage d'induire deux compréhensions théoriques possibles. La première montre fondamentalement la relation nécessaire qu'il y a entre le vivant et son milieu. Dans cette perspective, c'est le rapport au milieu qui offre au vivant la perspective de sa subsistance. Le sujet, par sa capacité à choisir, devient par là-même un centre de référence. On peut alors dire, avec le philosophe, que : « *le milieu dont l'organisme dépend est structuré, organisé par l'organisme lui-même*²⁹⁷ ». De toute évidence, c'est l'organisme tout entier qui devient sa propre référence. On peut dire logiquement que Canguilhem conjugue une nouvelle fois le « Tout » aristotélicien comme principe opératoire d'une ontologie du vivant. La deuxième implication théorique s'oppose en quelque sorte à l'éclatement de la totalité organique dans la biologie moderne. La critique s'oppose ici à la détermination de la partie comme réalité indépendante de la totalité organique. En réalité, ceci est une critique de la biologie expérimentale de Claude Bernard qui voyait une indépendance cellulaire

²⁹⁷ Canguilhem Georges, « Le vivant et son milieu » in *La connaissance de la vie*, 3^e éd., Paris, Vrin, p.197.

vis-à-vis de la totalité organique. Il convient alors d'admettre que le principe de relation se justifie dans un mouvement à double sens. D'une part, dans la relation du sujet à son environnement. D'autre part, la référence au besoin du vivant comme fondement de l'activité vitale. Le besoin comme référence fondamentale de la relation peut se comprendre de la manière suivante : « *Ce que le milieu offre est fonction de la demande*²⁹⁸ ». Le milieu se trouve alors transformé dans la perspective du besoin. Nous estimons justement dans ce cadre qu'il y a une inversion des valeurs. Car la ressource fait unité avec la source. Une unité qui fait sens pour le vivant. Or, nous avons déjà fait remarquer que le vivant sélectionne. Cela nous fait comprendre que l'inversion des pôles, de ressources en source, constitue une réponse positive du vivant aux défis de son environnement. C'est pour cela que nous soulignons que la détermination d'un sujet biologique ne peut se faire que dans un principe de relation, et non de substantialité. Il est certes évident que la biologie a pour objet d'étude le vivant. Mais, le vivant se rapporte à un milieu de vie dans son activité vitale. Dans cette perspective, la biologie ne doit pas faire abstraction des individus vivants et les conditions de possibilité de leur évolution. On peut donc souligner que le vivant ne se résume pas à un dispositif mécanique ni à un dispositif seulement fonctionnel. Car, il y a dans le vivant la coordination des fonctions à partir d'une nécessité interne, mais aussi en fonction des exigences du milieu. C'est pour cette raison que le vivant n'est plus seulement l'objet de la biologie, mais aussi son sujet. Le vivant rend alors possible la biologie. Plus encore, chaque vivant est porteur d'une singularité qui donne sens à son activité vitale. Au regard de cette double appartenance du vivant à la biologie comme objet d'étude et sujet opératoire, Canguilhem estime que « *La biologie doit tenir d'abord le vivant pour un être significatif et l'individualité non pas pour un objet mais pour un caractère dans des valeurs*²⁹⁹. »

²⁹⁸ Canguilhem Georges, « Le vivant et son milieu » in *La connaissance de la vie*, 3^e éd., Paris, Vrin, p. 197.

²⁹⁹ Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p. 143

Par conséquent, le principe d'une ontologie biologique ne renvoie ni à la conformité, ni à la passivité. Cela dépasse le principe scientifique de la détermination d'un sujet biologique sur une base purement matérialiste. Par conséquent, la détermination d'un sujet comme le vivant suppose un degré relationnel de l'organisme vivant à lui-même et au milieu. Quoiqu'il en soit, la théorie d'un être biologique ne peut être portée que par un principe de vitalité de l'être. « La vitalité de la vie ne s'épuise pas dans la pensée. Elle désigne non pas seulement le caractère de ce qui est éminemment vivant, mais aussi le développement qui en résulte ³⁰⁰ ». La tendance d'une imbrication relationnelle se voit mieux dans ce qui suit : « *Le milieu de comportement coïncide avec le milieu géographique...* ³⁰¹ ». Cela revient donc à penser qu'il y a une indivisibilité du sujet en tant que totalité fonctionnelle dans la relation. Au regard de ce qui précède, nous constatons qu'une ontologie biologique ne se réfère pas à un support de substantialité. On est alors en droit de penser qu'on assiste à une redéfinition constante des pôles qui déterminent le vivant. C'est ce qui nous fait penser qu'il y a un a priori du pouvoir vital sur la substance. Tout se passe comme s'il n'y a pas de direction prédéfinie dans la polarité et qu'il ne peut en être autrement. C'est pourquoi nous admettons qu'il y a un renouvellement constant du vivant comme centre opératoire. Cela veut dire qu'il y a une imbrication fondamentale entre des déterminants comme la norme vitale, le sens de l'activité vitale et le vivant lui-même comme centre opératoire. Ce centre constitue une entité vitale normée, dans la mesure où elle produit ses propres normes. Ceci constitue un point critique pour Canguilhem qui pose ainsi les bases d'une ontologie du vivant. Avec l'historien des sciences, « *Nous pouvons dire que l'être de l'organisme c'est son sens* ³⁰² ». On en déduira alors que le sujet biologique renvoie à une subjectivité vitale. Comme on le voit, le sens ne peut se comprendre qu'en référence au centre.

³⁰⁰ Le Blanc Guillaume, Canguilhem et al, *Vie Humaine*, éd, Quadrige, p.67.

³⁰¹ Canguilhem Georges, « Le vivant et son milieu » in *La connaissance de la vie*, 3^e éd., Paris, Vrin, p. 181.

³⁰² Georges Canguilhem, « Le vivant et son milieu » in *La connaissance de la vie*, p. 188.

Nous avons donc affaire au vivant comme centre absolu de référence. Canguilhem rend compte de la nécessité de cette centration subjective comme suit :

Vivre, c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence qui ne peut lui-même être référé sans perdre sa signification originale³⁰³.

On peut souligner qu'il y a une force organisatrice immanente à l'individu. En clair, la question de l'individu dans une perspective ontologique appelle forcément la relation. Nous recourons une fois de plus à Goldstein pour mieux comprendre l'individu dans la relation. Dès lors, on peut estimer qu'« *il n'y a qu'une seule norme qui puisse suffire, celle qui prend l'individu lui-même pour mesure : donc une norme individuelle personnelle* ³⁰⁴ ».

3.4.2. L'individu comme référence absolue

En prenant l'individu comme référence absolue, il nous semble que nous n'épuisons pas tout à fait la totalité des remarques. Comment convenir d'une théorie du sujet en tant qu'individu biologique ? Si nous nous voyons la possibilité de la connaissance biologique dans une généralité, il se pose toujours le statut de l'individu. Pour évacuer cette difficulté, il est de bon ton de se référer à la remarque suivante : « *L'individu suppose nécessairement en soi sa relation à un être plus vaste, il appelle, il exige [...] un fond de continuité sur lequel la discontinuité se détache* ³⁰⁵ ». Rappelons, pour des raisons logiques, juste trois de nos conclusions. Nous avons compris que le statut de l'individu est fondamentalement biologique chez Canguilhem. D'ailleurs, que le vivant retient en même temps qu'il rejette, du moins qu'il trie. Enfin, que les normes vitales sont portées par la normativité biologique. A partir de là, nous pouvons soutenir qu'une théorie du sujet biologique se détermine à partir d'un triptyque. Cela peut s'énoncer sous la forme d'un triple abso-

³⁰³ Georges Canguilhem, « Le vivant et son milieu » in *La connaissance de la vie*, p. 188.

³⁰⁴ Kurt Goldstein, *La structure de L'Organisme*, éd. Tél, p.347.

³⁰⁵ Georges Canguilhem, « La Théorie cellulaire », in *La connaissance de la vie*,

lu. Dans ce triple absolu, nous constatons l'absoluité du centre subjectif, l'absoluité du sens et l'absoluité des normes vitales. Ces trois déterminants absolus concourent donc en dernière analyse à l'ontologie biologique. On comprend alors ce qui fonde la subjectivité du vivant. C'est pourquoi on peut dire que la subjectivité vitale s'oppose à l'absoluité des catégories physico-scientifiques. Pour nous, il y a donc une relativité des absolus selon les catégories de l'être, qu'il s'agisse d'un être vivant ou d'un non-vivant. Notons tout de même qu'il n'y a pas un conflit fondamental entre ces déterminants absolus de l'être. Tout ceci trouve sa validité dans une dialectique méthodologique des méthodes d'approche de la vie. Pour comprendre l'absoluité de l'être, il est alors nécessaire de se placer dans une approche méthodologique. On peut alors penser qu'il y a un éclatement de l'être à divers niveaux. Cet éclatement explique donc les différents points de vue qui se complètent parfois et s'opposent aussi dans la détermination d'une ontologie biologique. En toute logique, le vivant se caractérise par une singularité ontologique qu'aucun absolu scientifique ne peut effacer. Dans cette optique, nous nous référons au rapport du concept et de la vie. Ce rapport, pour le rappeler, souligne les conditions de la possibilité de la connaissance du vivant. Cela opère une ligne de démarcation qui souligne la résistance du vivant à toute théorisation générale et définitive. Le philosophe souligne l'impossibilité de la théorisation de la subjectivité vitale comme suit : « *L'interrogation sur le sens vital de ces comportements ou de ces normes, bien qu'elle ne relève pas directement de la physique et de la chimie, fait, elle aussi partie de la biologie*³⁰⁶ ». Au regard de ce qui précède, nous retombons dans l'anthropologie des sciences. On peut alors admettre que la biologie comporte une part de subjectivité. Nous ne postulons pas que la connaissance biologique se justifie dans le seul cadre de la naturalité anté-logique. Canguilhem dissipe l'ambiguïté en ces termes : « *La solution que nous avons tenté de justifier a cet avantage de montrer l'homme en continuité avec la vie par la technique avant d'insister sur la rup-*

³⁰⁶ Canguilhem Georges, *La question de la normalité dans l'histoire de la pensée biologique*.

ture dont il assume la responsabilité par la science³⁰⁷». On peut postuler d'une certaine manière une continuité entre le vivant et la science. En même temps, la connaissance scientifique, par sa méthode, instaure une coupure idéologique qui autorise la connaissance. Dans les deux cas, on peut dire que le vivant semble enfermé dans une perspective d'illusion de la connaissance. La clef pour la compréhension de cette illusion réside dans la manière de saisir l'oscillation de l'être dans les absoluités anté-logique et celle logico-scientifique. Ce qui suit rend compte de la nécessaire compréhension de cette oscillation de l'être vivant : « *Le retour à la même position n'ayant de sens que par l'erreur d'optique qui fait confondre un point de vue dans l'espace toujours différemment situé sur une verticale avec sa projection identique sur un même plan* »³⁰⁸. Ce qui revient à dire que la connaissance du vivant se justifie dans les deux perspectives apparemment conflictuelles. Il convient alors de faire remarquer qu'il faut, dans la détermination d'une ontologie biologique, une forme d'illusion ou d'erreur d'optique qui nourrit un conflit méthodologique entre la vie et la connaissance. Chaque perspective peut alors saisir la singularité du vivant à travers ses propres catégories. C'est donc cette illusion d'optique qui justifie la résistance du vivant à se faire capturer une fois pour toutes par la logique. En tant que centre de référence, le vivant échappe continuellement à la formalisation logico-mathématique. On comprend justement que la résistance à la formalisation logique du vivant correspond à une forme de négativité logique. Cette négativité fait corps à la résistance de la vie face à tout ce qui la menace.

Il est certain que la question de l'ontologie biologique commence par celle du sens et trouve de même son point de chute dans la compréhension du sens. On peut alors dire que le sens pose par principe la liberté du vivant de déterminer la portée de ses activités. Cela veut dire qu'il y a dans le processus vital la condition de l'errance. Le sens est partout et nulle part à la fois. On peut dire qu'il y a dans le processus

³⁰⁷ Georges Canguilhem, *Machine et organisme*

³⁰⁸ Georges Canguilhem, « Aspect du vitalisme » in *La connaissance de la vie*, p. 108.

vital un principe de liberté. Le principe de liberté se comprend par rapport à l'indétermination du sens. Nous avons déjà mentionné que la vie est dépassement. Cela montre qu'il y a une nécessité constante de la redéfinition du sens dans le processus vital. Cette redéfinition constitue une forme de réponse à un devoir vital. Canguilhem rapporte l'errance vitale comprise dans la question du sens à un principe de déplacement. Le déplacement suppose que la vie est toujours insatisfaite de ses propres positions. Il n'y a donc pas de position définitive dans la vie comme processus. On comprend alors davantage comment la normativité vitale autorise le déplacement comme principe vital. Dans cette corrélation, Canguilhem montre, en dernière analyse, qu'une ontologie biologique ne peut se comprendre que dans un principe ontique. Comme le souligne bien le philosophe, « *le vivant est un rapport sans rapport* » qui se comprend dans une expérience singulière.

En somme, la conception ontologique du philosophe des sciences se saisit dans un double mouvement. L'un traite de l'absoluité du centre de référence, de sa totalité, et l'autre versant traite de la multiplicité relationnelle nécessaire du sujet dans le jeu vital. Cette ontologie biologique permet de souligner que le sujet biologique se détermine en termes de centre absolu. Dès lors, cette ontologie montre qu'un être vivant est un être qui confère sens et valeur à ce qui l'entoure. Le sens lui-même se réfère aux besoins d'une part, et d'autre part aux défis que lui impose le milieu dans l'optique de la conservation de la totalité. C'est pourquoi l'individu devient un système de référence. Dès lors, les normes vitales concourent à l'équilibre du sujet. On comprend alors que « *la norme de vie d'un organisme est donnée par lui-même* ». C'est donc à partir d'une autorégulation fondée sur un devoir de conservation que le vivant crée ses propres normes vitales. Ainsi peut-on penser que l'organisation du milieu externe et interne du vivant se fait fondamentalement en référence au vivant lui-même, et non pas indépendamment du vivant. Pour nous, la question d'un être vivant, telle qu'elle est abordée chez l'épistémologue, fait apparaître une approche originale de la réalité biologique. L'étude du vivant consiste ici en la compréhension d'une totalité dynamique. Dans cette perspective, la biologie ne peut plus être hors, mais fait partie intégrante de l'anthropologie. Le recours à Dil-

they permet d'établir le fondement d'une anthropologie des sciences et des techniques. A ce titre on peut lire que « *La science de la nature explique alors ce que la biologie comprend*³⁰⁹ ». *Parler d'une théorie du sujet peut paraître contre productif. Pourtant c'est l'individu qui fait la connaissance du vivant. Par conséquent mérite d'être compris. Ainsi, « ...la compréhension suppose au contraire l'immersion dans le style du vivant et la restitution de son allure propre*³¹⁰ ». On peut logiquement penser que seule une ontologie biologique permet de saisir l'activité du vivant engagé dans une tendance à demeurer en vie. En clair, le vivant devient le terme qu'autorise un rapport. En quelque sorte, la question d'une ontologie biologique permet d'éclairer la tendance vitale en termes de relation. Dès lors, la biologie devient la science empirique par excellence qui doit comprendre les critères significatifs par lesquels le vivant opère. Dans ce cas, l'être biologique n'est plus une entité métaphysique, mais plutôt une entité opérant des choix dans son existence propre. Le terme de critères significatifs est important dans la mesure où cela montre la nature du besoin. La position de Canguilhem dépouille donc l'être biologique des considérations accidentelles et générales, afin de ressortir ce qui le meut de l'intérieur. Pour nous, cela fait apparaître la dynamique spécifique de l'individu biologique. Cela balise, à notre entendement, le chemin pour que l'être soit extirpé des catégories générales des lois physiques et de l'inertie de la matière. Ce qui se donne à saisir logiquement dans cette acception ontologique du sujet est que la vie est foncièrement dynamique. C'est un processus qui n'est ni logique ni déterminable. Il faut donc comprendre que la logique du vivant est tout à fait une logique relationnelle. Sans grand risque de nous tromper, nous estimons que le vivant revêt un caractère ontologique et ontique pour le philosophe des sciences.

Par ailleurs, on peut estimer que la théorie d'une ontologie biologique chez Canguilhem permet de justifier que le vivant doit être compris en fonction d'une

³⁰⁹ Dilthey cité par Canguilhem in *La connaissance de la vie*, P143

³¹⁰ Op.cit. Dilthey cité par Canguilhem in *La connaissance de la vie*, P143

relation. Car le vivant, par l'absoluité de son unicité, reste au cœur de toute interaction. Ce qui nous semble important est que Canguilhem s'oppose à la détermination d'une ontologie biologique dans le cadre des catégories logiques de la raison. On trouve donc ici la tentative de conciliation exposée dans la question du matérialisme. Nous pouvons dire qu'une ontologie biologique se définit à la lumière d'un mouvement d'ensemble. Ce mouvement général peut se justifier de telle sorte que :

La centration qui est l'absolu du vivant fait obstacle à l'éclatement objectif d'un univers absolu. Le sens qui transite par la supposition des normes, fait obstacle à l'achèvement d'une biologie intégralement réduite au physico-chimique³¹¹.

Enfin, on peut dire que l'ontologie du vivant chez Canguilhem est sans consistance. Cette ontologie ne renvoie et ne cherche pas à déterminer une base substantielle comme substrat du vivant. Contrairement à la matière physique, la catégorie ontologique du vivant se comprend forcément dans un principe de relation. Une relation sans cesse renouvelée. En présentant la vie sous une forme dynamique d'une part et d'autre part comme équilibre ou compromis, cela signifie que c'est la vie elle-même qui est active dans le processus relationnel comme rapport à son environnement. Elle ne subit donc pas les contraintes de son milieu, mais redéfinit constamment ses équilibres selon ses propres normes.

3.4.3. De la biologie au matérialisme : un pluralisme productif

Dans un contexte général de l'exégèse de l'œuvre de Georges Canguilhem, on peut se laisser à l'idée que celle-ci constitue tout simplement une réponse en opposition à une certaine conception positiviste de la biologie. Dans ce sens, l'œuvre de Canguilhem ne constituerait qu'un système en opposition à la conception positiviste de la science. Or, en y regardant de près, on s'aperçoit que la philosophie bio-

³¹¹ Badiou Alain , « Y a-t-il une théorie du sujet chez Georges Canguilhem ? » In *Georges Canguilhem, philosophe historien des sciences*, 1993, éd, Albin Michel, Paris, p.300.

logique du Français constitue inéluctablement une philosophie du dépassement. Pour nous, cette philosophie est une invitation au dépassement de toutes les formes de dogmatisme. Car, la force conceptuelle du dogmatisme dans la connaissance de la vie conduit inéluctablement à un réductionnisme. Il convient alors de souligner que la philosophie du dépassement de Canguilhem essaie de résoudre un problème fondamental dans la connaissance de la vie. En réalité, le problème de fond peut se concevoir sous la forme d'une dualité irréconciliable dans la production de la connaissance sur la vie. Dagognet formalise cette difficulté dans une perspective historico-conceptuelle en ces termes : « *Le philosophe grec [Platon] avait coupé l'univers en deux, celui du sensible et celui de l'intelligible. La pensée occidentale née, de ou avec cette dissociation, pourra-t-elle jamais résoudre ce qui a été déchiré : le matériel et l'intellectuel, la perception et l'intelligence*³¹² ? ». D'une certaine manière, il est question de comment concilier le physique et le biologique d'une part, et d'autre part de faire la même opération de conciliation entre le concept et la vie dans une même entité. Cela revient donc à conjuguer en même temps le physique et le biologique dans une même réalité qu'est le vivant. Telle est donc la perspective dans laquelle se pose la question du matérialisme dans la philosophie biologique de Georges Canguilhem.

Au regard de ce qui précède, on peut logiquement lire chez le philosophe français que « *La matière nombre la vie, et la contraint à la spécification, c'est-à-dire à une imitation de l'identité. En elle-même la vie est élan, c'est-à-dire dépassement de toute position, transformation incessante*³¹³ ». Dès lors, il convient d'admettre que Canguilhem pose en filigrane l'irréductibilité de la matière dans le processus vital. Tout se passe comme si la dynamique vitale ne peut se saisir que dans une matérialité qui lui est propre. Cela permet de penser qu'il y a un degré

³¹² Dagognet François, *L'Anatomie d'un Epistémologue*

³¹³ Georges Canguilhem, « Nouvelle Connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Vrin, p.353.

d'imbrication nécessaire entre la dimension biologique et la dimension physique dans le processus vital. Cela nous autorise donc à penser que la dimension physique de la vie est inscrite dans le processus vital comme condition de possibilité de la vie elle-même.

En réalité, nous n'affirmons aucunement un rapport d'identité entre la vie et la matière. Ce rapport renvoie plutôt à un rapport de déduction. Car pour nous, la matière constitue à sa manière un produit de la vie elle-même dans son long processus évolutif. Dans cette optique, le matérialisme peut se comprendre comme une dimension nécessaire et saisissable du vital. Cette dimension se justifie dans le dynamisme historique du processus vital lui-même. Il en ressort donc que la matière constitue une possibilité informationnelle dans la connaissance de la vie. C'est donc à travers cette possibilité informationnelle, comme donnée saisissable, que la matière rend possible la connaissance scientifique du vivant. Le recours au matérialisme ne signifie aucunement une exclusivité matérialiste dans la production générale du savoir sur la connaissance du vivant. D'une certaine manière, on peut penser que le concept joue ce rôle de support archéologique dans la production du savoir sur la vie. Le recours au concept rend donc possible la formalisation de l'activité vitale par la connaissance humaine. On peut alors logiquement penser qu'il y a une double inscription de la matière dans l'activité vitale. Dans un premier temps, il convient de noter que c'est la matière qui porte la phénoménalité du processus vital dans l'expérience. Dans un second temps, il convient aussi d'admettre que c'est la matière qui supporte également la production générale de la connaissance logico-quantitative sur la vie elle-même. Dans les deux cas, à savoir l'expérience et la connaissance, c'est la vie elle-même, en tant que processus, qui est le sujet de ses propres opérations. Il y a donc ici un principe opératoire archéologique de la vie, comme sujet de ses propres opérations hétérogènes. A ce propos, l'épistémologue français souligne l'irréductibilité matérialiste dans la connaissance du vivant de la manière suivante :

Mais alors, nous ne comprenons pas pourquoi ce processus de spécification se trouve déprécié, s'il est vrai que l'une des conditions, la matière, tenue pour le négatif de l'autre condition, la vie est aussi originaire que la vie elle-même³¹⁴.

Dès lors, il convient d'admettre l'originalité de la matière dans la vie. On constate à ce niveau que la position du philosophe ne fait pas corps avec la tendance vitaliste de la dépréciation du matérialisme dans la connaissance de la vie. Il y a, au contraire, une prise en considération des possibilités qu'offre le matérialisme dans la production du savoir sur la vie. Ce qui importe pour le philosophe dans cette entreprise conceptuelle est de dégager une ligne analytique qui permettra de conjuguer dans un même mouvement toutes les dimensions de la vie. En réalité, l'épistémologue cherche à sortir des apories philosophiques qui rendent impossible l'établissement de la connaissance sur la vie. Pour Canguilhem, il n'est pas question de tomber dans les vieilles querelles philosophiques. Or, on assiste depuis longtemps à une opposition stérile entre les tenants du couple vitalisme/finalisme et ceux du couple mécanisme/déterminisme. La question pour le philosophe n'est nullement pas de se positionner pour ou contre une quelconque théorie qui fait l'histoire de la biologie. On peut simplement estimer que la philosophie du Français ne constitue pas une voix médiane faisant la synthèse des doctrines qui l'ont précédée. De prime abord, on pourrait penser que la question du matérialisme dans l'œuvre de Canguilhem tomberait aussi dans cette vieille querelle opposant le vitalisme au mécanisme. Or, il n'est surtout pas question d'aporie philosophique dans la conjugaison de la dimension physique dans la connaissance du vivant chez Canguilhem.

De toute évidence, il n'est pas question pour Canguilhem de tomber dans une conception métaphysique du vivant qui rendrait sa philosophie biologique incompréhensible. Pour l'épistémologue, il convient d'éviter une sorte de métaphysique qui couperait tout lien entre le vivant, le monde physique et le physiologique.

³¹⁴Georges Canguilhem, « Nouvelle Connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Vrin, p.354.

C'est justement pour cette raison que Canguilhem ne propose pas « *un quid primum de la vie qui sera toujours irréductible*³¹⁵ ».

3.4.4. Homogénéité méthodologique

La connaissance de la vie pose en toile de fond une question méthodologique. Si nous convenons que la méthode expérimentale constitue un satellite des sciences de la connaissance de la matière, alors nous sommes dans l'obligation de définir un cadre méthodologique valide dans la connaissance de la vie. La question de *La Connaissance de la Vie* cherche à dépasser les théories qui offrent une vision parcellaire de la connaissance du vivant. Pour le philosophe, la connaissance du vivant doit offrir une vision générale en conjuguant toutes les dimensions du processus vital. Pour cette raison, il souligne qu'« *il y a homogénéité, et qu'il doit y avoir nécessairement homogénéité, entre toutes les méthodes d'approche de la vie*³¹⁶ ». La conséquence logique de cette homogénéité est qu'il ne sera plus question d'évaluer le matérialisme comme approche de la vie dans la connaissance de la vie. Il ne sera pas question non plus d'affirmer la supériorité du biologique ou de quelque force que ce soit dans la connaissance de la vie.

En analysant les différentes approches de la vie, Georges Canguilhem va questionner la biologie expérimentale de Claude Bernard sous un jour nouveau, afin d'en ressortir les limites. Car, celle-ci constitue à son époque le porte-étendard du positivisme scientifique et du déterminisme matérialiste dans la connaissance biologique. A notre entendement, la relecture par Canguilhem des travaux de Claude Bernard sur le rapport entre la vie et la science lui permet de faire deux critiques. On peut sans doute penser que cette critique rentre à la fois dans une dimension conceptuelle et historique. Pour dire clairement les choses, nous pensons que la critique de

³¹⁵ Canguilhem Georges, *Traité de Logique et de Morale*, Ed, Robert et Fils, 1939 , p.127.

³¹⁶ Canguilhem Georges, « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.360.

Canguilhem du vitalisme dogmatique et des travaux de Claude Bernard lui permet de rentrer incontestablement dans une certaine modernité. En réalité, le sens polysémique de la modernité permet cette critique. A vrai dire, la modernité renvoie à la fois à un processus de rupture et de nouveauté. Ceci nous permet de penser que l'œuvre de Canguilhem marque cette double rupture évoquée dans la modernité. Ainsi, la réflexion de Canguilhem sur la vie constitue une ligne de démarcation d'avec des théories en vogue dans la biologie de son temps. Le philosophe souligne cette rupture fondamentalement épistémologique de la manière suivante :

La médecine est très souvent la proie et la victime de certaine littérature pseudo-philosophique à laquelle, il est juste de le dire, les médecins ne sont pas toujours étrangers, et dans laquelle médecine et philosophie trouvent rarement leur compte.

Nous n'entendons pas porter de l'eau à ce moulin³¹⁷.

Dans cette perspective, on peut souligner que la première rupture épistémologique est marquée par la critique de Canguilhem du positivisme dogmatique symbolisé par la théorie expérimentale de Claude Bernard. Pour le philosophe, la transposition de la méthode expérimentale dans la connaissance de la vie jette un voile conceptuel opaque sur la connaissance de la vie. Pour la nécessité logique, nous dirons simplement que les travaux de Claude Bernard ont montré la nécessité de l'existence d'un milieu interne dans le rapport de l'individu à lui-même. Cette découverte majeure du physiologiste français lui permet de formuler plus tard son concept opératoire de « force vitale ». Ainsi pourrions-nous dire que le concept de force vitale permet à Claude Bernard de pousser le vitalisme dogmatique dans son dernier retranchement. Dès lors, Claude Bernard peut sonner le glas d'un vitalisme fondé sur des principes vitaux obscurs. Pour lui, ces principes conduisent à affirmer l'existence des réalités mythologiques dans la connaissance du vivant. Toutefois, en extirpant la biologie des principes obscurs du vitalisme, Claude Bernard la pousse, malgré lui, dans un positivisme purement physique. Or ce positivisme scientifique ne tient pas compte

³¹⁷ Canguilhem Georges, *Le Normal et le pathologique*, Ed. Quadrige, 2011, P.8.

de la relation nécessaire du vivant avec son environnement. Alors que le milieu expérimental est un milieu qui n'a pas de relation nécessaire avec les normes vitales. Théoriquement, Claude Bernard, en prenant fait et cause pour la biologie expérimentale, pousse du même coup le vitalisme hors du champ scientifique dans la connaissance de la vie. Dans cette perspective, il mentionne à juste titre ce qui suit : « *La vie c'est la mort, la vie c'est la création* ³¹⁸ ». De ce qui précède, il convient d'admettre que Claude Bernard s'oppose ainsi au vitalisme de Bichat. Car, le vitalisme de Bichat pose une théorie générale explicative non expérimentale des phénomènes de la vie. Pour Bichat, « *la vie est l'ensemble des fonctions qui s'opposent à la mort* ». Aussi simple que cela puisse paraître, c'est dans une opposition que se définit la vie chez Bichat. Or, pour Bernard, ce cadre oppositionnel n'est ni scientifique ni expérimental. C'est pourquoi, au-delà de sa critique contre le vitalisme de Bichat, Claude Bernard cherche à fonder une doctrine biologique qui peut rendre compte scientifiquement des phénomènes de la vie. C'est dans cette entreprise d'obéissance expérimentale sur la vie qu'il conviendrait de lire que « *La vie c'est la création* ». Une création dont le scientifique pourra rendre compte logiquement et expérimentalement par la découverte et la maîtrise des lois qui régissent le vivant. On peut penser, sans grand risque de se tromper, que le principe créateur chez Claude Bernard reviendrait tout simplement à une forme de déterminisme.

Canguilhem pourra alors saisir le principe créateur bernardien pour critiquer le physicalisme de Claude Bernard. Pour Canguilhem, ce physicalisme constitue un déterminisme de plus. Or nous connaissons les limites du déterminisme dans la connaissance de la vie. Fondamentalement, on constate un problème d'ordre dans la théorie bernardienne de la création. On quitte l'ordre vital pour l'ordre technique. Autrement dit, ce qui est problématique dans la théorie bernardienne est justement son modèle créatif. En clair, dans la théorie de Claude Bernard, le principe créatif est anthropotechnique. Paradoxalement, ce modèle créatif conduit à la suppression de la

³¹⁸ Bernard Claude, *Introduction à la médecine expérimentale*

création des normes vitales dans le processus vital. Cela revient donc à penser que c'est la technique, par son pouvoir expérimental, qui opère la création chez le vivant dans la théorie bernardienne. En quelque sorte, c'est la technique qui supporte le pouvoir créatif dans cette théorie de Claude Bernard sur le vivant. On en conclura que la création est portée par une connaissance technico-scientifique dans la théorie bernardienne. Ce qui revient à comprendre le vivant dans cette perspective comme objet et non comme sujet qui produit ses propres normes vitales. En définitive, dans la théorie bernardienne, le principe créatif est extérieur et non interne au vivant lui-même. Le principe d'une créativité extérieure portée par l'anthropotechnique se résume comme suit :

Lorsque la physiologie sera avancée, le physiologiste pourra faire des animaux nouveaux comme le chimiste produit des corps qui sont en puissance mais qui n'existent pas dans l'ordre naturel des choses. [...] La physiologie devra agir scientifiquement pour opérer toutes ces modifications et se rendre compte de ce qu'elle fait parce qu'elle connaîtra les lois intimes de la formation des corps organiques, comme le chimiste connaît les lois intimes de la formation des corps minéraux. C'est donc dans la connaissance de la loi de la formation des corps organiques qu'agit toute la science biologique expérimentale³¹⁹.

On comprend aisément que le principe créatif ne fait pas corps à l'activité vitale en tant que processus. Il y a certes une connaissance claire de Claude Bernard sur l'originalité des phénomènes vitaux. Cependant, il pousse méthodologiquement la biologie dans un positivisme matérialiste qui aboutit à un déterminisme physico-chimique. Ce positivisme qui prétend produire de la création tombe malheureusement dans une imitation des normes vitales. A ce titre, le positivisme ne produit rien de nouveau. Il reproduit en copiant la nature. Pour Canguilhem, ce positivisme essaie de reproduire simplement ce que la vie a fait en son absence et sans lui. On peut convenir que la connaissance ne produit pas les lois de la nature du vivant, mais découvre ou va à la rencontre de la logique du vivant.

³¹⁹ Bernard Claude, op cit,

Dans un second temps, le philosophe des sciences va regarder de près un certain vitalisme qu'il qualifie d'un « vitalisme paresseux ». Car, ce vitalisme est conceptuellement improductif dans la connaissance de la vie. Ce que dénonce le philosophe des sciences est justement l'absence de vivacité conceptuelle du vitalisme dans la connaissance de la vie. A ce titre, Canguilhem donne formellement le ton de la rupture d'avec ce vitalisme béat dès l'introduction du *Normal et le Pathologique*. Il peut donc écrire : « *Nous n'avons pas l'outrecuidance de prétendre à rénover la médecine en lui incorporant une métaphysique*³²⁰ ». Comme Claude Bernard, Canguilhem également dénonce une certaine tendance métaphysique du vitalisme. Il y a alors une improductivité conceptuelle du vitalisme dans son opposition au mécanisme. Pour le philosophe, le vitalisme évoque des principes métaphysiques pour justifier son opposition aux principes scientifiques. Or, l'utilisation des principes supérieurs d'organisation comme l'âme par le vitalisme est une démarche non scientifique. En théorie, la rupture de Canguilhem d'avec le vitalisme dogmatique lui permet d'introduire la nécessité d'une démarche épistémologique dans la production du savoir sur le vivant. Canguilhem ne cherche aucunement à faire la synthèse des doctrines qui font l'histoire de la biologie. Le philosophe cherche à aller au-delà des philosophies qui l'ont précédée. Pour opérer ce dépassement, Canguilhem conjugue à la fois le mécanisme et le vitalisme dans une perspective analogique. Ainsi, on peut lire ce qui suit :

Si le vitalisme traduit une permanence de la vie dans le vivant, le mécanisme traduit une attitude permanente du vivant humain devant la vie. L'homme c'est le vivant séparé de la vie par la science et s'essayant à rejoindre la vie à travers la science. Si le vitalisme est vague et informulé comme une exigence, le mécanisme est strict et impérieux comme une méthode³²¹.

³²⁰ Canguilhem Georges, *Le Normal et le pathologique*, p.8.

³²¹ Canguilhem Georges , « L'Aspect du vitalisme », in *La Connaissance de la Vie*, 2015, Ed .Vrin, p.110.

Pour Canguilhem, il y a dans le vitalisme une tendance d'exigence comportementale. Cette exigence traduit une nécessité relationnelle au processus vital. Le vitalisme essaie donc philosophiquement de rendre compte de la relation nécessaire qu'il y a entre le vivant et son milieu. C'est pourquoi le vitalisme ne trouve pas sa validité dans un cadre théorique scientifique, mais plutôt une théorie philosophique descriptive de la vie. Car, « *il ne s'agit pas de défendre le vitalisme d'un point de vue scientifique...*³²² ». On peut voir dans le vitalisme une exigence, ou du moins, une tendance à rester au plus près de la vie. Cette tendance descriptive se comprend dans un mouvement anté-technique de la vie. Ceci souligne que le processus vital est anté-logique. Il y a pour nous un a priori de la vie comme processus sur la technique et la logique. Le vitalisme ne peut se concevoir que dans un cadre précis. Dans la perspective où le vitalisme pose comme cadre l'antériorité de la vie sur la technique. A défaut d'affirmer ce cadre analytique, il devient conceptuellement nébuleux. Ainsi, le vitalisme devient une opposition dogmatique et stérile pour produire la connaissance de la vie. Ce qui devient problématique dans ce contexte est justement la prétention du vitalisme à sortir de son cadre théorique. Le philosophe français dénonce cette prétention comme suit :

Le biologiste vitaliste devenu philosophe de la biologie croit apporter à la philosophie ces capitaux et ne lui apporte en réalité que des rentes qui ne cessent de baisser à la bourse des valeurs scientifiques, du fait seul que se poursuit la recherche à laquelle il ne participe plus³²³.

On peut dire qu'il y a dans le vitalisme le passage d'une activité descriptive à une extrapolation explicative. Ainsi, le vitalisme pêcherait par manque de rigueur analytique. Toutefois, le vitalisme trouve sa validité dans une dialectique méthodologique. On peut donc admettre, dans la rigueur analytique, qu'il y a philosophique-

³²² Canguilhem Georges , « L'Aspect du vitalisme », in *La Connaissance de la Vie*, 2015, Ed .Vrin, p.106.

³²³ Canguilhem Georges , « L'Aspect du vitalisme », in *La Connaissance de la Vie*, 2015, Ed .Vrin, p.119

ment une « *vitalité du vitalisme*³²⁴ » sur le plan philosophique. Dès lors, le vitalisme peut se justifier dans une nécessité dialectique de la manière suivante :

En un autre sens on peut considérer cette oscillation théorique apparente comme l'expression d'une dialectique méconnue, le retour à la même position n'ayant de sens que l'erreur d'optique... Mais on peut, transposant le procès dialectique de la pensée dans le réel, soutenir que c'est l'objet d'étude lui-même, la vie, qui est l'essence dialectique, et que la pensée doit en épouser la structure³²⁵.

Ce qui précède nous permet de penser la philosophie biologique du philosophe des sciences comme une voix originale. Dans cette optique, Canguilhem propose une philosophie biologique originale fondée sur le « sens ». Le sens de l'activité vitale est celui que le vivant lui-même confère à ses activités.

En clair, chez Canguilhem, « *L'opposition Mécanisme et Vitalisme, préformation et épigénèse est transcendée par la vie elle-même*³²⁶ ». On peut donc déduire deux implications théoriques à notre entendement. La première est que la connaissance de la vie se fait dans une dialectique méthodologique qui souligne la nécessité de chaque méthode. La seconde est que l'originalité de la vie pose par principe une dialectique archéologique qui prenne en considération les différents déterminants. Cela permet de « *comprendre la matière dans la vie et la science de la matière, qui est la science tout court dans l'activité du vivant*³²⁷ ». On peut donc penser que la technique et la logique sont des produits du processus vital. Ainsi, pour Sebestik, selon Canguilhem, « *la technique est inscrite dans l'histoire humaine et par là dans l'histoire de la vie*³²⁸ ». Si la technique, et d'une manière générale la connaissance, sont des données intrinsèques du long processus évolutif de la vie, alors le vivant, en tant que produit de ce processus, ne peut échapper au principe de production. Dès

³²⁴ Canguilhem Georges, « L'Aspect du vitalisme », in *La Connaissance de la Vie*, 2015, Ed. Vrin, p.107

³²⁵ Canguilhem Georges, « L'Aspect du vitalisme », in *La Connaissance de la Vie*, 2015, Ed. Vrin, p.108

³²⁶ Canguilhem Georges, « L'Aspect du vitalisme », in *La Connaissance de la Vie*, 2015, Ed. Vrin, p.108

³²⁷ Georges Canguilhem, op.cit., p.122.

³²⁸ SEBESTIK Jan, « Le rôle de la technique dans l'œuvre de Georges Canguilhem », in *Georges Canguilhem : Philosophe et historien des sciences*, Paris, Ed. Albin Michel, 1993, p.245.

lors, la connaissance devient un outil au service du sujet vivant. La vie humaine contiendrait donc originellement un ensemble de processus de production qui lui assure son rapport avec son environnement, et plus encore sa conservation par delà les difficultés. En aucun cas, nous ne pensons que la vie est consciente de ses propres productions. Car l'activité de la vie n'est pas une production consciente. Nous pensons tout simplement que le vivant use d'un ensemble de procédés pour assumer l'unité de sa totalité organique, ou du moins pour éviter sa dégradation, et par ailleurs pour répondre aux devoirs que la nature lui impose.

3.5. DE L'ASSIMILATION DANS LE PROCESSUS VITAL

De manière ultime, nous pensons que la question de l'assimilation constitue la pierre philosophale d'une philosophie qui pose les jalons de la connaissance de la vie sur un principe relationnel. La compréhension de la question de l'assimilation permet de mieux saisir le rapport du vivant à son milieu. En clair, comment interpréter la singularité biologique dans une expérience singulière ? « Est-ce que la polarisation de l'activité vitale en serait la forme élémentaire ? ³²⁹ ». Logiquement, on peut penser que la polarité contribue de manière réelle à saisir la valeur réelle de la vie comme processus qui ne livre jamais sa fin. Or la polarité ne peut se comprendre que dans une perspective relationnelle qui fait appel à l'intériorité et l'extériorité. En tout cas, nous sommes face à un processus dynamique. Canguilhem donne la compréhension du processus dans *Les Normes Organiques*, comme suit : « *Nous avons défini la normalité d'une espèce par une certaine tendance à la variété, sorte d'assurance contre la spécialisation excessive, sans réversibilité et sans souplesse*

³²⁹ LECOURT Dominique, « La question de l'individu d'après Georges Canguilhem », in *Georges Canguilhem : philosophe, historien des sciences*, Paris, 1993, Albin Michel, p.265.

*qu'est une adaptation réussie*³³⁰». On peut donc dire que la variété comme norme existentielle du vivant est en rapport avec la temporalité existentielle.

3.5.1. De la nécessité de l'assimilation dans la vie

Si l'individualité a un double rapport à la temporalité, il convient alors de l'intégrer dans un processus explicatif actif qui tienne compte de l'activité du vivant. Comme nous l'avons fait remarquer, le rapport à la temporalité suppose à la fois de la constance et de la variété. On peut souligner, d'une certaine manière, que la question du changement d'état du vivant trouve sa justification dans le processus d'assimilation. Or, la valeur du processus d'assimilation n'est aucunement déductible des attributs naturels du vivant. Nous voulons simplement souligner que le processus d'assimilation n'apparaît pas comme une donnée a priori ou comme un indicateur qui traîne en arrière-plan de la réalité vitale. Elle ne peut, en toute logique, se saisir qu'au terme d'une relation qui met en perspective un devenir possible. « En ne partant pas de la physiologie, mais en arrivant à elle par l'examen des maladies, [Canguilhem] déplace l'analyse des conditions d'existence vers celle des possibilités d'existence ; en ce sens, il amorce un tournant salutaire en donnant consistance à la notion de possible³³¹ ». Ali Benmakhlouf souligne certainement le champ des possibles qu'offre le principe d'assimilation. Le philosophe des sciences trouve donc le centre critique du processus d'assimilation dans la réception non fixiste de la physiologie. Pour lui :

« Il y a en nous, à chaque instant, beaucoup plus de possibilités physiologiques que n'en dit la physiologie. Mais il faut la maladie pour qu'elles nous soient révélées.

³³⁰ Canguilhem Georges , « Les Normes organiques chez L'Homme », in *Le Normal et le pathologique*, p.197.

³³¹ Benmakhlouf Ali, Canguilhem, « La capacité normative », in *Lecture de Canguilhem : le Normal et le pathologique*, p.68.

La physiologie c'est la science des fonctions et des allures de la vie, mais c'est la vie qui propose à l'exploration du physiologique les allures dont il codifie les lois.

La physiologie ne peut pas imposer à la vie les seules allures dont le mécanisme lui soit intelligible³³² ».

On comprend dès lors que la physiologie n'est pas derrière la vie et pousse les phénomènes vitaux vers un rivage intelligible. C'est donc dans l'imprévisibilité absolue et le jeu des possibles que la vie apparaît comme une forme d'allure. C'est ce jeu des possibles qui trouve son application, ou du moins sa réalité pratique dans le processus d'assimilation. En réalité, ce qui nous intéresse n'est pas de comprendre davantage les opérations cognitives qui rentrent dans le processus d'assimilation d'un sujet et son objet de connaissance. Ce qui nous intéresse est de comprendre la relation subjective qui redéfinit le rapport du vivant à lui-même dans le processus d'assimilation. En clair, nous cherchons à déterminer l'enjeu du concept, dans l'histoire biologique du vivant. D'une certaine manière, nous voulons comprendre si le concept d'assimilation autorise ou non la contingence dans l'activité vitale. Dès lors, il est fondamentalement question de mieux comprendre la portée de ce concept en tant qu'opérateur historique qui autorise une certaine contingence dans le rapport du vivant à lui-même et à son environnement. Dans cette perspective, l'auteur de *La Connaissance de la Vie* écrit à juste titre :

L'assimilation c'est d'une part la réduction de l'aliment, c'est-à-dire de ce que fournit le milieu interne ou vivant, à la substance de l'animal qui se nourrit. Mais l'assimilation c'est aussi la façon de traiter indistinctement, indifféremment ce qu'on assimile. La différence est entre ce qui est retenu et ce qui est rejeté³³³.

D'entrée de jeu, nous pouvons juste mentionner que l'assimilation vient du verbe « assimiler ». Étymologiquement, il vient du latin « assimilare », qui signifie « rendre semblable ; considérer comme semblable, faire sien ou intégrer dans son

³³² Canguilhem, Georges, *Le Normal et le pathologique*, 2011, Puf-Quadrige, p.59.

³³³ Canguilhem Georges, « *Le concept et la vie* » in *Étude d'histoire et de philosophie des sciences*, 7^e éd., Vrin, 2015, p. 350.

*fonds personnel*³³⁴». Avant tout, il faut reconnaître que c'est un terme polysémique. Dans une certaine acception, l'assimilation renvoie à un processus cognitif et analytique afin d'assurer un rapport de connaissance entre un sujet et son objet de connaissance. Dès lors, on assiste à un rapprochement entre l'esprit et ce sur quoi il porte. Dans cette optique, le terme renvoie à une opération de l'esprit. Quoi qu'il en soit, l'assimilation est le terme final d'un processus cognitif. Malgré sa polysémie, on comprend généralement que le terme renvoie à un principe de rapprochement ou d'appropriation. Au regard de ce qui précède, il est important de chercher à comprendre si le concept garde la même portée analytique aussi bien dans le processus de la connaissance logique que dans le processus vital. Autrement dit, y a-t-il une démarcation sémantique entre la signification psychique et celle vitale du concept d'assimilation ?

Au prime abord, on peut penser que l'assimilation se rapporte à un processus nutritif. Cela nous permet de voir dans l'assimilation un processus biologique et individuel dans lequel le vivant tire de son milieu les éléments nécessaires à sa survie. On peut donc dire que le concept d'assimilation renvoie à un processus spécifique d'extraction d'élément qui assure l'équilibre du vivant. D'une certaine manière, l'assimilation renvoie à un rapport de subsistance entre le vivant et son milieu. Pour dire plus clairement les choses, l'assimilation n'est pas un processus passif, mais plutôt un processus actif de production de valeurs vitales. Ces valeurs sont alors fondamentales pour mieux répondre aux exigences que le milieu impose à la survie du vivant. Selon Jeannerod, il y a une intrication entre le vivant et le milieu chez Canguilhem. « L'organisme fonctionne dans une étroite dépendance vis-à-vis de l'environnement, aux modifications duquel il réagit pour préserver sa constance³³⁵». Au demeurant, on peut penser que l'activité vitale suppose un va-et-vient nécessaire

³³⁴ *Grand Larousse de la langue française en six volumes*, Tome 1, Ed. Larousse, Paris, 1971, p.279.

³³⁵ JEANNEROD Marc, « Sur le concept de mouvement volontaire, » in *Georges Canguilhem, Philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1993, p.253.

d'avec l'extérieur. En clair, la production des normes vitales n'est pas seulement une réponse qui tient seulement compte de l'intériorité, mais aussi de l'extériorité. On est donc en droit de penser que le vivant, dans son rapport à son milieu, détermine un sens de production de valeurs que l'on peut estimer être son sens existentiel. Dans cette optique, l'assimilation ne peut s'expliquer que dans un principe d'individuation. C'est pour cette raison que nous convenons avec Canguilhem que le « *sens du point de vue biologique et psychologique, c'est une appréciation de valeurs en relation avec un besoin. Et un besoin c'est pour qui l'éprouve et le vit un système de référence irréductible et par là absolue*³³⁶ ». En clair, il y a dans l'assimilation une irréductibilité de besoin. Par conséquent, ce besoin n'est aucunement logique, mais surtout une nécessité vitale et existentielle. Ce besoin ne peut se comprendre que dans une référence spécifique à la subsistance de l'individu en tant qu'entité biologique. Pour nous, l'assimilation est d'abord un acte vital dans lequel le vivant produit une réponse.

Par ailleurs, le philosophe souligne que : « *L'assimilation c'est aussi la façon de traiter indistinctement, indifféremment ce qu'on assimile*³³⁷ ». Cela souligne qu'il y a quelque chose de l'ordre du général dans le processus d'assimilation. Cela voudrait dire que l'environnement du vivant produit également une influence irréductible sur le processus d'assimilation. Il n'y a donc pas de production de normes vitales qui ne soit pas en rapport avec l'environnement dans lequel le vivant vit. Tout se passe comme si le processus est soumis à une influence qui vient à la fois du vivant et de son milieu. On peut dire que le processus est à la fois travaillé dans une nécessité existentielle, mais aussi par la marque de son environnement. Car l'environnement n'est jamais neutre. C'est pour cela que l'assimilation est le produit d'une interaction. Ainsi, l'assimilation n'est pas la cause de l'interaction entre le

³³⁶ Canguilhem Georges , « Le vivant et son milieu », in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p.152.

³³⁷ Canguilhem Georges , « *Le concept et la vie* » in *Étude d'histoire et de philosophie des sciences*, 7^e éd., Vrin , 2015, p. 350.

vivant et son milieu, mais le résultat final. Ce qui compte, dans cette perspective, c'est justement la question du choix du vivant. La capacité du vivant à extraire le nécessaire dans son environnement est mieux explicitée dans ce qui suit :

Tout être vivant, peut-être même tout organe, tout tissu d'un être vivant, généralise, je veux dire classifie, puisqu'il sait cueillir dans le milieu où il est, dans les substances ou les objets les plus divers, les parties, les éléments qui pourront satisfaire tel ou tel de ses besoins ; il néglige le reste. Donc il isole le caractère qui l'intéresse, il va droit à une propriété commune ; en d'autres termes il classe, et par conséquent abstrait et généralise³³⁸.

D'abord, on comprend que la vie, en tant que processus continu, généralise. Le vivant, de même, en tant que produit de ce processus, ne déroge pas à l'activité de classification et de généralisation. Ceci éclaire la définition de la vie par Canguilhem. Le philosophe estime à juste titre que : « *La vie c'est l'organisation universelle de la matière* ». Dans cette optique, nous pensons que la vie, par un principe qui lui est propre, fait justement la part de ce qui compte et de ce qui ne compte pas pour elle. Autrement dit, on assiste à une opération fondamentale de tri entre ce qui peut être retenu et ce qui sera rejeté. Pour nous, le vivant choisit en permanence. Ce qui précède rappelle un point fondamental dans la connaissance de la vie. Ceci souligne que le déterminisme, comme principe de nécessité logique, est loin de saisir la totalité de la vie. Ce qui suit permet de mieux comprendre la marque du processus d'assimilation :

« Chercher ce que l'expérience vécue des hommes est en réalité, c'est négliger quelle valeur elle est susceptible de recevoir par eux. Avant la science, ce sont les techniques, les arts, les mythologies et les religions qui valorisent spontanément la vie humaine. Après l'apparition de la science, ce sont encore les mêmes fonctions, mais dont le conflit inévitable avec la science doit être réglé par la philosophie, qui est aussi expressément philosophie des valeurs³³⁹ ».

³³⁸ Bergson Henry, « La question de l'origine et de la valeur des idées générales », in *Lecture de Canguilhem : Le Normal et le pathologique*, p.47.

³³⁹ Canguilhem Georges, *Le Normal et le Pathologique*, Ed. Quadrige , Paris 2011, p.149.

Nous comprenons donc que la valeur du processus vital apparaît plus dans un mouvement imprévisible et spontané. Ce qui, pour nous, montre que le processus n'est pas un acte réfléchi, mais en tant que processus, il épouse la temporalité dans laquelle elle se structure. Dès lors, on peut souligner que l'originalité de la vie suppose que la vie se déploie dans une contingence. La connaissance déterministe reste donc une possibilité de la vie sans jamais s'appliquer à la totalité du processus. Il y a, pour ainsi dire, la liberté de production dans le jeu de la vie. Elle n'est donc pas bornée dans ses entreprises. A ce titre, le principe vital tire son sens dans l'ouverture de la vie à toutes les possibilités de vie. On peut dire qu'il y a une fécondité qui détermine l'expression spécifique de chaque norme.

De manière ultime, on peut logiquement admettre que la nécessité de la contingence est en opposition à la possibilité d'un enchaînement causal des normes vitales. On peut également penser que le développement du déterminisme génétique comme « *Pouvoir des gènes, tant sur les caractéristiques des organismes vivants que sur les propriétés de leurs descendants*³⁴⁰ » est loin de comprendre le sens général de l'activité vitale. De toute évidence, il y a dans l'assimilation quelque chose qui ne peut s'expliquer et se comprendre que dans l'ordre de la tendance. Cela explique pourquoi la vie a le pouvoir de choisir en même temps qu'il rejette. Cela souligne que l'assimilation n'est aucunement un processus neutre et passif. Ainsi, nous comprenons qu'« *un vivant ne se réduit pas à un carrefour d'influence*³⁴¹ ». En disant que la vie choisit, Canguilhem critique en quelque sorte la biologie moderne. Car, la biologie moderne, par sa méthode expérimentale, élimine par-devers elle la question du sens et du choix de l'activité vitale, dans la compréhension du vivant. Or, une connaissance de la vie qui ne prend pas en compte le cadre subjectif de la production des normes vitales produit, forcément, une connaissance parcellaire. On peut dire que l'élaboration de la connaissance de la vie basée sur le sens de l'activité vitale ne

³⁴⁰ *Grand dictionnaire de philosophie*, p.277.

³⁴¹ Canguilhem Georges, « Le vivant et son milieu », in *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, p.152

sape pas le fondement de la connaissance scientifique de la vie, mais complète la compréhension du vivant.

Au regard de ce qui précède, on peut déduire que l'assimilation, dans la connaissance de la vie, peut se rapporter à deux absolus. Dans le premier cas, nous pouvons logiquement parler d'un référentiel absolu, dans la mesure où le vivant est le produit de sa propre réalisation. Dans cette perspective, nous sommes dans un principe de producteur productif. Tandis que dans le deuxième cas, il est question d'un absolu relationnel. Par conséquent, le concept d'assimilation chez Canguilhem conjugue la nécessité d'une ontologie biologique comme relation. D'une manière décisive, le philosophe des sciences trouve dans le concept d'assimilation le moment décisif pour justifier la nécessité de la tératologie comme moment irréductible dans la formation des formes biologiques. Il y a donc une irréductibilité de la monstruosité dans la vie. Dans cette logique, le philosophe estime justement que « *La nature se définit par des impossibilités autant que par des possibilités* ³⁴² ». Par conséquent, le philosophe peut donc tenir dans un même mouvement l'être et le non-être. Comme nous le voyons chez le philosophe, l'assimilation suppose donc un « *aléa permanent autour duquel s'enroulent l'histoire de la vie et le devenir des hommes* ³⁴³ ». Tel que nous le voyons, « *L'individu humain se trouve désubstantialisé* ³⁴⁴ » dans la perspective d'un processus d'assimilation. On peut dire que Canguilhem trouve dans l'assimilation une singularité qui fait du vivant un référentiel de valeur. Le concept se rapporte donc à un processus historique dont le vivant est le centre opératoire. On peut donc penser, à bon droit, qu'il y a une dimension temporelle dans la question d'assimilation. Il y a donc un rapport étroit entre l'assimilation et la temporalité. Dans cette optique, on peut estimer qu'une vie authentiquement réussie se conjugue

³⁴² Canguilhem Georges, « La monstruosité et le monstrueux », in *La Connaissance de la Vie*, Paris, Vrin, p.224.

³⁴³ <http://1libertaire.free.fr/MFoucault237.html>, Foucault « La vie : l'expérience et la science », in *Dits écrits*, tome IV, texte n° 361.

³⁴⁴ Lecourt Dominique « La question de l'individu d'après Georges Canguilhem », in *Georges Canguilhem, Philosophe et historien des sciences*, Ed. Albin Michel, Paris, 1993, p.268.

au présent. Le temps présent est donc une dimension nécessaire de la vie. Le présent est, par conséquent, la donnée immédiate de la vie. Le présent, comme catégorie temporelle, est irréductible dans l'activité vitale. Ainsi, nous pensons que l'activité de la vie se conjugue d'abord au présent. Canguilhem explique cette temporalité présente comme suit : « *par vie on peut entendre le participe présent ou le participe passé du verbe vivre, le vivant et le vécu. La deuxième acception est, selon moi, commandée par la première, qui est fondamentale*³⁴⁵ ». La vie se déploie donc fondamentalement dans une temporalité présente. C'est cela que renforce le principe de variété de la vie comme mode de discontinuité du vivant dans le temps. C'est pour cela que nous pensons que le présent rend compte de la production des normes dans la vie. Le présent vital est donc une forme de jonction historique de la production des normes. Cela rend compte de la continuité de la vie ou de l'expérience de la vie. On constate donc dans la vie une certaine précarité des normes. Cette précarité peut se comprendre logiquement dans la normativité. Car, elle n'est pas une donnée accomplie une fois pour toutes. Elle apparaît comme un équilibre temporel à travers les contingences. Dès lors, François Jacob détermine la marque du temps dans la connaissance de la vie en ces termes : « *A l'idée de temps sont indissolublement liées celle d'origine, de continuité, d'instabilité et de contingence*³⁴⁶ ». En clair, le temps est une donnée fondamentale du processus d'assimilation. C'est pour cette raison que nous pensons que l'assimilation est une donnée intrinsèque du monde vivant, et non du monde physique.

³⁴⁵ Canguilhem Georges , « Le concept et la vie », in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Ed. Vrin, Paris, P. 335.

³⁴⁶ Jacob François, *La logique du vivant : une histoire de l'hérédité*, p.146.

3.5.2. De la contingence dans la vie

Enfin, la dimension contingente du processus d'assimilation ouvre, à certains égards, la question de la valeur intrinsèque des organismes vivants. En premier lieu, la question de la contingence nous oblige à penser qu'il n'y a pas de but ultime vers lequel tend l'évolution des structures organiques. La contingence, étymologiquement, vient du latin « contingentia » ou de « contingere ». Cela signifie alors : « arriver par hasard ». Ce qu'on peut remarquer en premier lieu est qu'il y a une absence de loi de nécessité dans la contingence. Disons que s'il devrait y avoir une nécessité, cela ne peut être que la nécessité de l'imprévisibilité. Dans cette optique, on peut dire qu'il y a une opposition fondamentale que rien ne peut combler entre la contingence et le principe de nécessité. C'est pour cette raison que nous rappelons tout simplement que le vivant est un être inachevé. Ce qui suit permet de mieux saisir le caractère imprévisible du processus d'assimilation : « *L'homme est à la fois libre et créé, contenant dans sa substance tout ce qui pourra lui arriver* ³⁴⁷ ». C'est pour cela qu'il serait maladroit et erroné de parler d'une assimilation, ou du moins d'une adaptation définitive du vivant à son environnement. En réalité, une assimilation finie une fois pour toutes reviendrait à une fermeture du vivant à son propre devenir. Ainsi, l'infidélité ne signifie pas inadaptabilité. Nous pouvons donc penser logiquement qu'il y a dans la vie un rapport positif entre l'infidélité structurelle et l'adaptabilité. Cela ne sous-entend pas un retranchement qualitatif, mais plutôt une réponse positive vis-à-vis de l'avenir. L'assimilation est un processus parcellaire qui produit une réalité infidèle et instable. Comme nous l'avons déjà mentionné, le devoir du vivant est justement d'être partout et nulle part à la fois. Ce qui suit souligne cette inconstance dans la nature du vivant :

Instabilité, parce que si, fidélité de la reproduction conduit presque toujours à la formation de l'identique, il lui arrive, rarement mais sûrement, de donner naissance

³⁴⁷ Leibniz, « Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités », in *Le Grand dictionnaire de philosophie*, Éd. Larousse 2012, p.190.

au différent : cette étroite marge de flexibilité suffit à assurer la variation nécessaire à l'évolution³⁴⁸.

L'instabilité dont parle le biologiste montre que la structure interne du vivant n'est pas une structure rigide et inflexible. Cette capacité de flexibilité du vivant lui permet facilement de faire face aux changements de ses conditions de vie. Cette instabilité est justement l'infidélité ou l'inachèvement du processus d'assimilation. Cet inachèvement structurel évite au vivant une rigidité mortifère. C'est cette infidélité qui lui assure une existence toujours renouvelée. Ce renouvellement montre qu' « *il existe une forme d'adaptation qui est spécialisation pour une tâche donnée dans un milieu stable, mais qui est menacé par tout accident modifiant le milieu* »³⁴⁹.

Contrairement au principe de nécessité, l'infidélité assimilationniste assure une interaction positive entre le vivant et son milieu. On peut dire que l'infidélité ne s'exprime pas dans le rétrécissement, car elle n'est jamais en rapport à la fidélité, mais à la viabilité. C'est pourquoi la question de l'assimilation n'est pas une question d'échelle ni de fréquence. Car la question des contingences suppose que le temps et le milieu imposent toujours des défis existentiels aux êtres vivants. En réalité, le temps et le milieu du vivant ne sont jamais neutres. Ainsi, lors d'une contingence positive, le vivant entre dans une phase qu'on peut qualifier de propulsive. Dans cette phase propulsive, le sujet va au-delà de sa structure initiale, et peut atteindre sa plénitude structurelle. Ce qui est important de noter est que le sujet ne change pas, il reste identique à lui-même, sans pour autant rester fidèle à sa structure initiale. Le vivant demeure le même, tout en étant structurellement différent. Lorsqu'il y a une contingence négative, par un processus qui lui est propre, le vivant quitte la phase propulsive. Dans cette perspective, il est opportun que le sujet rentre dans une phase répulsive. Le sujet se tourne alors vers lui-même. C'est ce que Dagonnet appelle justement la phase de « **conservation** ». C'est pour cette raison de

³⁴⁸ François Jacob, *ibid.*

³⁴⁹ Canguilhem Georges, *Le Normal et le Pathologique*, 11 éd. Quadrige, 2011, p.197.

conservation que l'assimilation est une autoréalisation. Cette mission, dira le philosophe, n'est ni plus ni moins que la conservation de soi. Ainsi, il est certain que le temps contribue, d'une manière active et irréductible, à la restructuration, ou du moins au changement de structure de toutes les entités biologiques. L'assimilation est une ouverture adaptative qui ne se réalise jamais totalement. Car « *En matière d'adaptation le parfait ou le fini c'est le commencement de la fin des espèces*³⁵⁰ ». On peut donc penser qu'il y a un rapport positif entre l'infidélité assimilationniste et l'infidélité du milieu dans le processus évolutif de la vie. En clair, la contingence du temps et de l'environnement ne prédestine aucunement l'évolution du vivant dans une direction prédestinée. Le vivant n'est jamais à sa place. Ainsi, « *Contingence enfin par ce qu'on ne décèle aucune intention d'aucune sorte dans la nature, aucune action concertée du milieu sur l'hérédité, capable d'orienter la variation dans un sens prémédité*³⁵¹ ». Comme nous l'avons déjà souligné, la vie du vivant est un ensemble ouvert des deux extrémités. Ce qui précède interdit, en dernière analyse, de parler d'une perfection structurelle du vivant. C'est d'ailleurs de la nécessité de cette imperfection structurelle que se justifie l'erreur innée dans l'organisme. Il est clair que cette dernière participe à la catégorie des déterminants ontologiques du sujet vivant.

Au total, la question de l'assimilation est fondamentale dans une analyse biologique qui tend à saisir le vivant dans son interaction avec l'environnement. Cette problématique traverse également la philosophie de la vie, dans la mesure où elle cherche à donner une base solide à la possibilité de la connaissance de la vie. Dès lors, l'assimilation devient un problème qui transverse à la fois la biologie et la philosophie de la vie. Le processus apparaît ainsi comme un déterminant ontique, qui a une influence significative sur le rapport du vivant à son environnement. Il est donc

³⁵⁰ Canguilhem Georges, *Le Normal et le Pathologique*, 11e éd. Quadrige, 2011, p.197

³⁵¹ Jacob François, *ibid.*

important de noter que la nécessité d'une assimilation parcellaire trouve un écho positif sous la plume du philosophe français. Il est donc évident de lire ce qui suit :

En toute rigueur une théorie mutationniste de la genèse des espèces ne peut définir le normal que comme temporairement viable. Mais à force de ne considérer les vivants que comme des morts en sursis, on méconnaît l'orientation adaptative de l'ensemble des vivants considérés dans la continuité de la vie...³⁵²

Dans cette optique, il serait faux de parler d'une adaptation réussie ou d'une assimilation totale dans le jeu de la vie. C'est parce que le jeu de l'assimilation est dissous dans la recherche de la perfection structurale qu'il est justement méprisé. Il est donc nécessaire de replacer ce jeu dans son contexte d'un rapport à l'avenir.

En général, tout se passe comme si la vie demeure dans l'infidélité pour mieux se conformer à son propre devenir. Par ailleurs, l'inachèvement est une réponse vis-à-vis de la contingence. Par conséquent, l'imperfection structurelle du vivant fait corps, d'une manière ou d'une autre, à la question de la normativité biologique. L'infidélité de la vie, la descendance avec modification, nous autorise à penser que la vie fait sans règle. Ainsi, nous pouvons conclure, avec le philosophe des sciences, qu' « *il n'y a en physiologie que des conditions propres à chaque phénomène qu'il faut exactement déterminer, sans aller se perdre dans des divagations sur la vie, la mort, la santé, la maladie et autres entités de même espèce* »³⁵³.

3.5.3. De la contingence à la création : une question de dépassement

Au regard de la critique des différentes théories de la philosophie de la vie, le philosophe cherche à donner le sens réel de la création chez le vivant. On peut résumer le principe doctrinal des apories philosophiques sur la connaissance du vivant comme suit : « *Ce faisant, que fait-on ? On pratique une coupure dans l'artifice, par*

³⁵² Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, p.197.

³⁵³ Canguilhem Georges, « Les maladies », in *Encyclopédie philosophique universelle*, t.1, L'univers philosophique, PUF, 1989, p.1236.

*la possibilité de convenir, au lieu d'exprimer la nature*³⁵⁴». A partir de ce constat, Canguilhem peut alors exposer sa conception du principe créatif de la vie. Pour lui, la création est interne à la vie elle-même. Car, le principe créatif est anté-technologique. Dans cette optique, il convient de conjuguer l'étymologie du concept afin de rester fidèle à l'idée originelle de la création. Ainsi, on constate que le terme, étymologiquement, vient du latin « creare » qui signifie « naître, croître ». En rapport à la connaissance de la vie, on peut penser que la création est un propre au vivant. Car la création, dans sa dimension vitale, est ce qui porte la création des normes vitales. Cela permet donc de dépasser le mécanisme, car la création, pour le vivant, n'est pas une donnée d'avance. La création va de même au-delà du vitalisme, car elle n'est pas, en dernière analyse, une donnée métaphasique qui surplombe les diversités singulières. C'est pourquoi nous estimons que le principe créateur se justifie dans la créativité individuelle du vivant. Se référant à Bergson, Canguilhem souligne qu' « *En elle-même, la vie est élan, c'est-à-dire dépassement de toute position, transformation incessant*³⁵⁵ ». La transformation, de même que le dépassement, sont des nécessités inhérentes au processus vital. Dans tous les cas, le principe créateur dans une perspective vitale peut se concevoir comme un acte de production des normes vitales que rien ne peut remplacer. Ce principe n'est pas extérieur au vivant ni ne s'exporte du dehors vers l'intérieur. Nous ne voulons pas dire que la création des normes vitales est un principe ex-nihilo, mais que la création des normes se fait toujours en rapport d'un devoir vital qui fait sens pour l'individualité biologique. Tout se passe comme si la création commande le principe du producteur productif de la vie. On peut dir/e que la création justifie le travail de la vie. Or, nous avons déjà souligné que la vie travaille comme si elle voulait transcender toutes ses propres créatures. Cela permet à juste titre de comprendre que « *Le travail c'est*

³⁵⁴ Canguilhem Georges, « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.342.

³⁵⁵ Canguilhem Georges « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.353.

l'organisation de la matière par la vie, l'application de la vie à l'obstacle de la matière. Le travail de la vie, c'est sans doute anté-technologique³⁵⁶». Ceci explique à certains égards la polarité dynamique du processus vital. C'est pourquoi la question de l'individu biologique dans la connaissance du vivant ne peut se définir en termes de réalité déterminée une fois pour toutes. Ni en termes de réalité de forces métaphysiques. La connaissance du vivant doit rester dans l'expérience du vivant comme tentative. C'est pour cela que nous pouvons dire que le principe créatif anté-technologique permet de mieux saisir la créativité du processus vital. Car, les valeurs vitales n'étant pas des données ex-nihilo, traduisent en quelque sorte un mécanisme relationnel du vivant avec son milieu. Car, « C'est la position d'un vivant se référant à l'expérience qu'il vit en sa totalité, qui donne au milieu le sens de conditions d'existence³⁵⁷ ».

Par ailleurs, en déterminant un sens dans l'activité vitale, Canguilhem s'oppose à l'inertie du milieu physique expérimental de Bernard. On peut alors comprendre avec lui que le processus vital n'est pas indifférent aux conditions de sa possibilité. C'est donc le sens de l'activité vitale qui suppose la polarité dynamique de la vie pour le philosophe français. On assiste donc à l'introduction de la question de l'évaluation de l'activité vitale par la vie elle-même. Rappelons, juste un instant, que pour Canguilhem la vie institue ses propres normes. En soulignant que la vie apprécie et déprécie à la fois, le philosophe français cherche à déterminer un socle conceptuel solide qui puisse rendre compte correctement de l'activité évaluatrice de la vie. De toute évidente, le positivisme scientifique de Bernard et l'homogénéité qui le caractérise sont loin de rendre compte de la création en œuvre dans le jeu vital. Pour Canguilhem, ce processus en œuvre ne peut se saisir qu'en référence à la vie elle-même. Dès lors, le philosophe des sciences peut écrire :

³⁵⁶ Canguilhem Georges , « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.353.

³⁵⁷ Canguilhem Georges , « Aspects du vitalisme » in *La connaissance de la vie*, p.122.

Ainsi conçue, la vie n'est pas un principe vital, au sens que lui donnait alors l'école de Montpellier, mais elle n'est pas davantage la résultante ou la propriété d'une composition physico-chimique, au sens des positivistes³⁵⁸.

Par un dynamisme qui lui est propre, le vivant opère son propre dépassement, et c'est en cela que se justifie sa capacité créatrice. De ce qui précède, nous pensons que la force créatrice d'un organisme se détermine par sa propre capacité à produire de nouvelles normes vitales. On comprend donc pourquoi la définition de la vie chez Canguilhem ne se fait pas à partir de ce qui est, comme la réalité vitale, mais plutôt de ce qui peut advenir. Tout se passe comme si la vie se saisit, dans un ensemble de possibilité et de dépassement, des normes qu'elle-même institue sans cesse. A partir de là, le vivant peut se saisir en termes de sa capacité à produire de la nouveauté. Une nouveauté qui s'inscrit dans la capacité du dépassement d'un ancien ordre. Le philosophe donne une précision sur le plan clinique en ces termes :

Aucune guérison n'est retour à l'innocence biologique. Guérir c'est se donner de nouvelles normes de vie. Parfois supérieures aux anciennes. Il y a une irréversibilité de la normativité biologique³⁵⁹.

En proposant une nouvelle voix théorique qui transcende à la fois le vitalisme et le positivisme scientifique, on peut ainsi comprendre que le vivant est foncièrement de la création.

En définitive, Canguilhem inscrit sa philosophie biologique dans la modernité. Cette modernité permettra à l'épistémologue de donner un fondement théoriquement logique, et scientifiquement justifiable dans la connaissance de la vie. C'est pourquoi nous estimons que le matérialisme pour Canguilhem joue en quelque sorte un rôle opératoire de jonction entre le processus vital et la connaissance en tant que processus de production de savoir scientifique.

³⁵⁸ Canguilhem Georges, « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, p.353.

³⁵⁹ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, Paris, Puf, Coll. Quadrige, 2011, p.156.

3.5.4. Le logos vital

En bon historien des sciences, Canguilhem va convoquer le *logos* aristotélien. En réhabilitant Aristote, le philosophe français cherche simplement à déterminer la possibilité d'une connaissance scientifique fondée sur l'activité vitale comme processus interne. Il y a donc ici la recherche d'un dépassement de la production technique comme déterminant extérieur du processus vital. Dans cette perspective, nous rappelons, pour la nécessité logique, une analyse d'obédience aristotélicienne de Canguilhem dans *Le concept et la Vie*. A ce propos, l'épistémologue postule une identification entre la vie et le concept. Il détermine cette identification par le fait que « *La vie est sens et concept*³⁶⁰ ». Donc, la connaissance ne peut atteindre la vie que dans une démarche conceptuelle. Le philosophe cherche, dans la relation du concept à la vie, à déterminer un principe de production continue pour rendre compte du processus vital. Fondamentalement, Canguilhem cherche à déterminer que l'opérateur du sens inscrit dans l'ordre vital est la vie elle-même. Ce sens, pour Canguilhem, est le logos du vivant qui, dans le développement moderne de la biologie, fait corps à la théorie de l'information. Dans cette perspective, il affirme :

Qu'on entende par le terme de génétique la science du devenir ou la science de génération, toujours est-il que c'est une science... et qu'elle rend compte de la formation des formes vivantes par la présence, dans la matière, de ce qu'on appelle aujourd'hui une information.³⁶¹

Clairement, la théorie de l'information permet à Canguilhem de donner une base matérielle et moderne à la connaissance de la vie. Logiquement, on peut admettre que cette base n'est ni du mécanisme dogmatique ni du vitalisme dogmatique. Car, l'information génétique renvoie pour Canguilhem au logos aristotélicien. On peut donc voir, dans l'aspect matérialiste de la théorie de l'information, un principe à la

³⁶⁰ Canguilhem Georges « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etude d'histoire et de philosophie des sciences concernant le vivant et la vie*, 3^e éd, Paris, Vrin, 1975, p. 364.

³⁶¹ Canguilhem Georges, « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etude d'histoire et de philosophie des sciences concernant le vivant et la vie*, 3^e éd, Paris, Vrin, 1975, p.339.

fois intelligible et matérialiste de la détermination de l'activité vitale. Cela pose une base de scientificité à la philosophie biologique de Canguilhem. Dans cette optique, Canguilhem introduit donc une dialectique matérialiste dans la connaissance de la vie. Le vivant renvoie alors à une pluralité dimensionnelle qu'elle autorise. Il y a pour nous, dans le processus vital, une nécessité dimensionnelle qu'aucune dimension ne peut effacer sans faire disparaître la totalité du processus vital. Cette évolution conceptuelle se voit davantage dans ce qui suit : « Définir la vie comme un sens inscrit dans la matière, c'est admettre l'existence d'un a priori objectif, d'un a priori proprement matériel et non simplement formel³⁶² ». La question de l'a priori objectif nous permet de comprendre la vie comme une structure historique imprévisible tournée vers l'avenir. Ce qui transparait dans cette évolution conceptuelle est que Canguilhem dégage le principe d'information dans sa dimension matérielle comme un déterminant capable de rendre compte de l'activité vitale. Dès lors, le principe d'information permettra de justifier le processus d'individualité biologique. La théorie de l'information s'oppose donc au modèle d'un déterminisme antérieur qui définirait l'activité vitale. Il convient de comprendre le vivant comme réalité en devenir ancrée dans un processus de création tout à fait imprévisible. Ce qui suit nous est évocateur à plus d'un titre :

En changeant l'échelle à laquelle sont étudiés les phénomènes les plus caractéristiques de la vie, ceux de structuration de la matière et ceux de régulation des fonctions, la fonction de structuration y comprise, la biologie contemporaine a changé aussi de langage. Elle a cessé d'utiliser le langage et les concepts de la mécanique, de la physique et de la chimie classique, langage à base de concepts plus ou moins directement formés sur des modèles géométriques. Elle utilise maintenant le langage de la théorie du langage et celui de la théorie des communications. Message, information, programme, code, instruction, décodages, tels sont les nouveaux concepts de la connaissance de la vie³⁶³.

³⁶² Canguilhem Georges , « Le concept et la vie »

³⁶³ Canguilhem Georges , « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etude d'histoire et de philosophie des sciences concernant le vivant et la vie*, 3^e éd, Paris, Vrin , 1975, p.361.

A partir de là, on peut admettre que le concept, par sa fonction analytique, joue un rôle opératoire de catalyseur qui permet le développement de la connaissance. C'est pourquoi des concepts historiques de l'histoire de la connaissance de la vie tels que : « individu », « formes », « quantité » et « qualité » peuvent se conjuguer logiquement dans un même mouvement de l'évolution de la connaissance biologique. Dans cette perspective, il est clair que le principe d'information et ses applications analytiques permettent à Canguilhem de justifier la place de la matérialité dans la connaissance de la vie. Pour le philosophe, ce matérialisme spécifique en œuvre dans la théorie de l'information permet d'éloigner la connaissance de la vie de la tentation purement physico-chimique. Car, il est illusoire d'admettre une perspective a priori de la vie à partir de laquelle seront déterminées toutes les formes de vie à venir. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le décodage de l'information inscrite dans la vie ne constitue pas une possibilité de détermination a priori des normes vitales par avance. Ce qui suit éclaire davantage la spécificité de la matérialité canguilhemienne : « *Si l'action biologique est production, transmission et réception d'information, on comprend comment l'histoire de la vie est faite, à la fois de conservation et de nouveauté* ³⁶⁴ ». Ce qui précède opère d'une certaine manière la jonction entre la dimension physique et intelligible dans la connaissance de la vie. Cela revient à penser que la relation de la dimension biologique à la dimension matérialiste se fait dans une dialectique spécifique. Tout ceci pose par principe l'irréductibilité du matérialisme dans le vivant, et par ricochet, dans la connaissance du vivant. De toute évidence, Canguilhem, en bon médecin, veut éviter le piège de la détermination absolue du vivant sous la forme du physicalisme et du déterminisme dogmatique. Il est question, pour le philosophe des sciences, de proposer une théorie qui prenne en compte toutes les dimensions de la vie. Il est alors nécessaire d'introduire le « phusis » dans la connaissance du vivant. Car, « *La plasticité bien*

³⁶⁴ Canguilhem Georges , « Nouvelle connaissance de la vie » in *Etude d'histoire et de philosophie des sciences concernant le vivant et la vie*, 3^e éd, Paris, Vrin , 1975, p.363 .

*comprise constitue une découverte fondamentale, dans la mesure où elle oblige à sauver la phénoménalité et à apercevoir dans la mécanique un commencement de dialectique*³⁶⁵ ». Autrement dit, la nécessité de la plasticité dans le vivant importe de rapprocher l'idéalisme et l'empirisme a contrario du dualisme platonicien. Ainsi, le physique, de manière irréductible, concourt à la détermination de la connaissance du vivant. La connaissance du vivant impose donc de se placer dans une dimension ontique qui exprime la conservation du vivant dans la sensibilité. Certes, le physique ne renvoie pas à la totalité de l'être, mais il est la dimension grâce à laquelle la science expérimentale détermine le savoir biologique. C'est donc dans la dimension physique que la science expérimentale produit la connaissance tangible et vérifiable. Dans cette perspective, on peut aisément comprendre ce qui suit :

Pour rappeler encore nos propres remarques, nous avons tenté de nous opposer au dualisme qui éloigne trop le psychique du corporel ou l'intelligence du cerveau : nous avons été jusqu'à renouer avec le vieux courant de la physiognomonie qui discernait dans les échancures et les plis du somatique, dans l'apparaître, une sorte de déposition anthropologique, des sédimentations : nous agissons et pensons avec, par notre corps. Il demande donc à être reconnu, s'il porte effectivement dans ses flancs les racines au moins de notre individualité³⁶⁶.

Au total, nous pouvons dire que la question du matérialisme permet à Canguilhem d'introduire une nouvelle conception de la vie dans la tradition de la philosophie de la vie. Ceci implique dans la connaissance de la vie deux interprétations. Dans le premier temps, Canguilhem affirme l'homogénéité méthodologique des approches de la connaissance de la vie. Dans un second temps, on assiste à une hétérogénéité archéologique des matériaux qui donnent accès à la compréhension du processus vital. Historiquement, on peut penser que le processus vital est production et dépassement. Ainsi estimons-nous, fondamentalement, que la connaissance du vivant ne peut trouver son intelligibilité que dans une perspective dialectique. Dès lors, le

³⁶⁵ DAGOGNET François, *Corps réfléchis*, p.200.

³⁶⁶ DAGOGNET François, *Rematérialiser ou matières et Matérialismes*, Ed. Vrin, 1985, p.12.

cadre dialectique introduit dans la connaissance de la vie la nécessité d'une transversalité. Cette transversalité nous offre, en dernière analyse, la possibilité de l'établissement de la connaissance de la vie à différents degrés tels que : **le physique, le biologique et le psychique**. Il y a donc dans la connaissance de la vie un découverture, ou du moins un dévoilement progressif et historique. La conjugaison du matérialisme et de l'intelligible dans une même entité montre comment « *Le visible exprime donc l'invisible avec lequel il coïncide*³⁶⁷ ». Ce qui est en jeu dans cette nouvelle philosophie de la vie de l'épistémologue français est une dialectique entre le fond et la forme. Il fait ici une apologie de la forme pour déterminer la relation étroite qui lie le fond à la forme dans la perspective de la connaissance de la vie. On peut dire que la question du rapport de la vie à la connaissance n'est pas seulement une entreprise épistémologique, mais plutôt une entreprise vitale tout simplement. Dans tous les cas, le dévoilement progressif du processus vital suppose, à notre entendement, « *qu'il y a dans le vivant un logos, inscrit, conservé et transmis*³⁶⁸ ». Cela revient donc à penser qu'il y a un processus de transmission d'information chez le vivant. En clair, l'interprétation de la théorie d'information dans la perspective d'un logos aristotélicien permet de conclure en ces termes : « *Désormais la connaissance de la vie ne ressemble plus à un portrait de la vie, ce qu'elle pouvait être lorsque la connaissance de la vie était simplement anatomie et physiologie macroscopique. Mais elle ressemble à la grammaire, à la sémantique et à la syntaxe. Pour comprendre la vie, il faut entreprendre, avant de la lire, de décrypter le message de la vie* »³⁶⁹.

³⁶⁷ Dagognet François, in *Anatomie d'un Épistémologue*, p.115.

³⁶⁸ Canguilhem Georges, « Nouvelle connaissance de la vie », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Vrin, p.362.

³⁶⁹ Canguilhem Georges, « Nouvelle Connaissance de la vie » in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Vrin, p.362.

CONCLUSION

Au terme de notre réflexion sur la philosophie biologique du philosophe et résistant français, il nous paraît important de synthétiser le mouvement d'ensemble de cette philosophie. Dans cette veine, on peut alors déterminer trois moments conceptuels importants qui constituent la clé de voûte de la nouvelle philosophie de la vie. Dans la première perspective analytique, on convient avec Canguilhem que la dimension axiologique rend possible la connaissance de la vie. Le traitement des normes vitales interprétées à la manière des normes non normatives. Ce qui permet de dénoncer les bases d'une conception générale de la vie fondée sur la primauté de la physiologie. La généralisation normative à partir de la physiologie conduit malheureusement à la fondation d'une philosophie clinique qui méprise la subjectivité vitale au détriment d'une généralité normative. On assiste alors à une annihilation du singulier dans le général. Une telle clinique postule donc à une analogie des phénomènes internes, en supprimant la singularité qui caractérise le vivant. Dès lors, on postule maladroitement à une variation quantitative des phénomènes vitaux. Mais la critique de cette conception clinique dite du principe de Broussais permet à l'auteur du *Normal et le Pathologique* de postuler à l'originalité des prénommes vitaux.

Dans cette optique, Canguilhem circonscrit la marque de l'originalité des normes vitales en ces termes : « *S'il existe des normes biologiques c'est parce que la vie, étant non pas seulement soumission au milieu mais institution de son milieu mais aussi dans l'organisme même. C'est ce que nous appelons normativité biologique* ³⁷⁰ ». En affirmant des phénomènes qui caractérisent la vie, le philosophe va au-delà de la normalité descriptive des entités biologiques. C'est pourquoi il est logique de parler d'une normativité des êtres vivants. La normativité suppose la capacité du vivant à adopter de nouvelles normes de vie pour traverser leur crise existentielle. On comprend alors que la vie maintient une forme d'écart acceptable entre les phénomènes de la vie. Il convient alors d'admettre une irréversibilité dans les phé-

³⁷⁰ Georges Canguilhem,

nomènes de la vie. Logiquement, l'auteur de la *Connaissance de la Vie* peut écrire ce qui suit : « *Aucune guérison n'est retour à l'innocence biologique. Guérir c'est se donner de nouvelles normes de vie, parfois supérieures aux anciennes. Il y a une irréversibilité de la normativité biologique* ³⁷¹ ». On peut alors postuler un lien irréductible entre la valeur vitale et l'individualité biologique. En réalité, la précarité des valeurs vitales explique en quelque sorte le travail de la vie. Comme nous l'avons déjà souligné, la vie travaille, comme si le travail est sa seule condition existentielle. C'est pourquoi elle est la seule condition de création de formes nouvelles. C'est dans la création que la vie matérialise son propre dépassement. En admettant la création dans la vie, le philosophe fait un dépassement de la transposition de la méthode expérimentale bernardienne dans la connaissance de la vie. On peut dire que cette critique instaure dans la connaissance une question d'ordre. En clair, l'ordre souligne les conditions de la possibilité de la connaissance de la vie sans jamais la réduire à quelque chose de purement matérialiste. Il y a donc fondamentalement une séparation entre la connaissance de la vie et la connaissance de la matière. On peut dire que l'originalité de la vie réside à la fois dans la création de ses propres normes et en même temps dans la précarité des normes vitales. Ce qui constitue l'attribut essentiel des entités biologiques peut se concevoir de la manière suivante :

Nous nous demandons maintenant si, en considérant la vie comme un ordre de propriétés, nous ne serions pas plus près de comprendre certaines difficultés insolubles dans l'autre perspective. En parlant d'un ordre de propriétés, nous voulons désigner une organisation de puissance et une hiérarchie de fonctions dont la stabilité est nécessairement précaire³⁷².

La précarité des conditions de la vie montre, en dernière analyse, que la physiologie comme science des allures stabilisées de la vie est loin de rendre compte des situations et conditions multiples qu'autorise le jeu de la vie. La précarité stipule que le vivant est toujours le carrefour des possibles. La démarcation opérée par Canguil-

³⁷¹ Canguilhem Georges, *Le Normal et le pathologique*, p.49 ;

³⁷² Canguilhem Georges, *La connaissance de la vie*, p.204.

hem entre l'ordre vital et l'ordre logique permet de prendre en considération le vivant selon ces propres attributs. Ainsi, le type dans la connaissance de la vie sera pris en considération indépendamment de la référence au général. La précarité montre également le recours à la norme individuelle, ou du moins à la valeur individuelle comme la valeur réelle du vivant dans une expérience singulière. C'est pourquoi l'individu, pour Canguilhem, est une valeur fondamentale par excellence. Dans une certaine forme d'injonction, l'auteur d'*Idéologie et Rationalité* fait une remarque fondamentale comme suit : « *C'est par référence à la polarité dynamique de la vie qu'on peut qualifier de normaux des types ou des fonctions* ³⁷³ ». Dans cette perspective, la dimension axiologique de la philosophie biologique de Canguilhem réfute définitivement le transfert des catégories de la connaissance du monde physique dans celle de la vie. Cela oblique donc à sauver la spécificité de l'individu vivant. Ainsi, il est question chez le vivant de la compréhension de ses états structuraux. Qu'il soit normal ou pathologique, on peut dire que les différents états du vivant produisent des valeurs intrinsèques à leur nature. Il y a donc dans la vie des valeurs vitales positives et des valeurs vitales négatives. L'appréciation des différents états du vivant en termes de valeur pose par principe la question du dépassement. En clair, peut-on parler d'une identité de valeur dans la production des normes vitales ? La réponse est évidemment non, car le dépassement fait appel à des « *constances propulsives* », alors que la stabilité, la conservation s'exprime en termes de « *constances répulsives* ³⁷⁴ ». On peut alors penser que la vie renvoie à un processus historique de production des normes. Ainsi, l'historicité de la vie montre le caractère singulier du vivant, de même que son inachèvement.

La compréhension de ce qui précède permet de faire une concordance analytique qui s'avère nécessaire dans la connaissance de la vie. Il convient de voir dans cette entreprise le fondement de la possibilité de la connaissance de la vie, indépen-

³⁷³ Canguilhem Georges, *Le Normal et le pathologique*, p.155.

³⁷⁴ Canguilhem Georges, « Phtisiologie et Pathologie » in *Le Normal et le pathologique*, p.137.

damment de l'originalité de son objet. On vient de voir que la vie est un ensemble de puissances en rapport avec l'avenir. Nous trouvons le point culminant de cette synergie dans l'article « *Le concept et la vie* ». Pour nous, cet article définit d'emblée le cadre analytique qui permet de saisir la réalité biologique. Dans cet article, Canguilhem ne postule pas seulement la possibilité de la connaissance de la vie au regard de la spécificité du vivant. La possibilité de la connaissance de la vie est légitimée par une identité entre le concept et la vie. En clair, la vie produit le concept. Le rapport entre la vie et le concept peut se comprendre comme suit :

Il y a dans la connaissance de la vie un centre de référence non décisive, un centre de référence que l'on pourrait dire absolu. Le vivant est précisément un centre de référence. Ce n'est pas parce que je suis pensant, ce n'est pas parce que je suis sujet, au sens transcendantal du terme, c'est parce que je suis vivant que je dois chercher dans la vie la référence de la vie³⁷⁵.

Le déplacement du centre vers l'absoluité de la vie souligne que la perspective analytique est loin de saisir complètement la vie. Ainsi, la connaissance biologique devient une perspective de la vie. Ceci marque d'une certaine manière une coupure d'avec le vitalisme et le mécanisme. L'intelligence ne peut pas alors saisir directement la vie. Pour l'épistémologue français, il y a un a priori de la vie sur le concept. Cela signifie que la connaissance s'enracine dans la vie, et non la vie qui s'enracine dans la connaissance. C'est donc la connaissance, en tant qu'activité logique, qui recherche le sens de la vie. La connaissance rencontre la vie pour mieux la saisir et non la fonder ni la construire. Pour nous, le caractère anthropologique du savoir ne stipule pas d'un anthropomorphisme absolu. Ce qui se dégage réellement est la condition de l'effectivité de la science. Tout se passe comme si la vie valorise la connaissance en tant qu'elle est un produit de celle-ci. Il y a donc dans le rapport du concept et de la vie un double mouvement. Dans le premier cas, on constate que la vie est la condition créatrice de multiplicité. Par conséquent, elle est un opérateur

³⁷⁵ Canguilhem Georges, « Nouvelle connaissance de la vie », in *Etude d'histoire et de philosophie des sciences*, p.352

irremplaçable de ses propres opérations. Dans le deuxième cas, la création devient intelligible. L'intelligibilité est alors assurée par la marque logique du concept. C'est pourquoi la vie, en tant qu'opérateur de ses multiples réalités, porte en elle la création en même temps que la logique. On peut logiquement penser que les activités de la vie sont porteuses de sens a posteriori. Ce n'est donc plus la signification générale de la vie qui est recherchée par Canguilhem, mais plutôt la compréhension de son aspect biologique, et si possible matériel. Ainsi, le philosophe des sciences circonscrit d'une certaine manière le sens biologique à la production générale de la vie. Canguilhem souligne la question du sens du rapport entre le concept et la vie comme suit : « *Le concept peut-il, et comment, nous procurer l'accès à la vie ? La nature et la valeur du concept sont ici en question autant que la nature et le sens de la vie* ³⁷⁶ ». Ainsi, on peut logiciser les formes biologiques à partir de ce qu'elles offrent comme possibilité de connaissance. Le vivant peut alors se comprendre dans une logique de la vie. Le concept est alors ramené auprès de la vie. On peut dire que le rapport entre le concept et la vie, ou du moins l'intelligence, conduit à logiciser la vie. C'est dans une trajectoire des possibles que le concept rend possible un concept de la vie comme possibilité de formalisation de la vie. Le concept peut alors spéculer sur la forme de la vie. Cela ne constitue pas un rapport d'identité entre la vie et le concept. En clair, la connaissance biologique ne renferme pas la généralité de la vie, mais une possibilité de celle-ci. Le marquage biologique de l'intelligence circonscrit la portée fonctionnelle du concept. Dès lors, on peut penser que la fonction de l'intelligence est de prolonger la vie. Expliquer le processus de la vie dans une dimension anthropologique permet de renforcer la vie grâce à la connaissance. De toute évidence, la perspective anthropologique de la vie et celle intelligible participent à un mouvement de fond qui est celui de la création. On peut alors logiquement lire ce qui suit : « *La théorie du concept et la théorie de la vie n'ont-elles pas le même âge, le même auteur ? Et ce même auteur ne rattache-il pas l'une à l'autre à*

³⁷⁶ Canguilhem Georges, *Etude d'histoire et de philosophie des sciences*, p.335.

*la même source ?*³⁷⁷ ». On peut dire que les formes naturelles s'imbriquent donc avec les principes logiques. Dès lors, la connaissance n'est plus une donnée en opposition avec la vie. Car elle trouve définitivement sa justification dans la nature. L'identification de la vie et du concept en dernière analyse montre également le caractère inachevé de la connaissance. Dans cette optique, la vie prolonge la connaissance. Cette mise en perspective de la connaissance est donc doublée d'une dimension axiologique qui cherche à déterminer la valeur de la production de la vie. Par conséquent, la connaissance reste toujours auprès de la vie sans jamais livrer son mouvement final. Par conséquent, la vie et la connaissance sont proches l'une de l'autre comme deux processus inachevés. Dans cette optique, il se pose la question de la compréhension de la singularité biologique. Autrement dit, comment articuler la singularité biologique du vivant dans un mouvement général de la vie. Car ce qui apparaît n'est pas la vie elle-même, mais plutôt le vivant plongé dans une activité vitale. Dans cette perspective, il apparaît nécessaire pour Canguilhem de formaliser une théorie positive qui puisse rendre compte du vivant sans le diluer dans un mouvement hyperbolique de la vie.

Pour la nécessité de la compréhension de la dimension biologique du vivant, l'épistémologue français va conjuguer à nouveau frais le terme de l'individualité biologique. Nous pensons que la théorie de l'individualité joue un rôle décisif dans l'évolution générale de l'œuvre de Canguilhem. Le concept est central dans la compréhension de la philosophie clinique du philosophe. Dans cette perspective, il justifie le principe de norme individuelle sous-jacente à la normativité biologique. Par ailleurs, l'individualité formalise aussi la réflexion du philosophe sur le statut d'individu dans la connaissance de la vie. Enfin, il est également l'opérateur discursif entre la vie et le concept. D'une manière générale, on peut logiquement penser que l'individualité biologique est loin de déterminer des entités isolées. Le concept, sous la plume du philosophe, fait plutôt référence à des entités plongées

³⁷⁷ Canguilhem Georges, *Etude d'histoire et de philosophie des sciences*, p.336.

dans une relation. L'individualité biologique désigne donc le vivant plongé dans un ensemble de relations dans lesquelles il essaie de réaliser son maximum. On peut alors mentionner que l'individualité biologique suppose nécessairement une relation. En clair, la question de l'individualité fait corps avec celle de sens. « *La biologie doit donc tenir d'abord le vivant pour un être significatif, et l'individualité non pas pour un objet, mais pour un caractère dans l'ordre des valeurs* ». En clair, on peut penser logiquement que l'individualité est une marque principale du vivant. C'est pour cette raison que la totalité est fondamentale dans le traitement biologique des individus. L'activité individuelle est inscrite par nécessité dans un ensemble organique qui définit l'organisme vivant. On trouve donc dans la pensée de Canguilhem le principe de totalité indivisible. Canguilhem souligne cette perspective vitale comme suit : « *On voit ici réapparaître le problème de l'individualité vivante et comment l'aspect d'une totalité, initialement rebelle à toute division, l'emporte sur l'aspect d'atonicité*³⁷⁸ ». La reformulation de l'individualité à partir du principe de relation interdit de saisir la réalité biologique dans un principe déterministe. L'unité est donc une donnée fondamentale dans la compréhension de ce qui fait la réalité biologique. Ce qui se trame ici est qu'il y a une différence de nature entre un individu biologique et celui physique. Cela montre qu'un individu biologique trouve sa signification dans la relation qu'elle entretient avec son milieu. Comme on le voit, l'originalité de la conception de l'individualité trouve sa validité dans la compréhension de l'expérience singulière du vivant. La puissance d'individuation est donc à chercher dans la catégorie de relation. On peut alors retenir que le processus d'individuation biologique renvoie à l'ouverture du vivant sur son environnement. La vie du vivant s'apparente donc à un ensemble ouvert des deux côtés. Par conséquent, il y a une influence réciproque entre ce qui est dedans et ce qui est dehors. L'interaction incessante entre le dedans et le dehors constitue une boucle sans fin. Dans cet ensemble ouvert est un cadre par excellence de tous les possibles. Cet en-

³⁷⁸ Canguilhem Georges, « La théorie cellulaire » in *La Connaissance de la Vie*, p.94.

semble qui constitue le champ des possibles est la condition du renouvellement structurel dans l'organisme. Les notions qu'on peut qualifier du dedans et du dehors s'interagissent mutuellement pour déterminer l'activité du vivant. Car toute passivité est morbide pour l'organisme. C'est seulement dans cette condition que le vivant apparaît comme un mouvement continu et discontinu. Dans tous les cas, il y a une synthèse organisatrice spécifique qui définit l'individu biologique. Dès lors se pose la question de la possibilité de la connaissance de la réalité biologique. En gros, on constate que la philosophie de la vie chez Canguilhem est une question de gnoséologie.

En définitive, il est clair de penser sans se tromper que Canguilhem est un philosophe de l'erreur. C'est justement donc à partir du concept d'erreur qu'il pose les problèmes philosophiques concernant la connaissance de la vie. Disons-le, plus exactement le problème de la vérité et de la vie. On touche là sans doute à l'un des événements fondamentaux dans l'histoire de la philosophie moderne. Pour nous, la question de la tératologie constitue le terme final de la réflexion de Canguilhem sur la valeur de la vie. On peut dire que l'approche de Canguilhem du concept est une approche novatrice dans la philosophie de la vie. On peut penser que cette approche constitue ce qu'on peut nommer la recherche d'une tératologie positive. D'entrée de jeu, il est important de noter que le problème de la compréhension philosophique de l'erreur innée apparaît dans les écrits tardifs de Canguilhem. Ce thème apparaît dans un premier temps sous la forme des ratés de la vie, dans *La Monstruosité et le Monstrueux*. D'une manière décisive, la question des ratés de la vie réapparaît dans « Un Nouveau Concept en Pathologie ». Sous un jour nouveau, les ratés de la vie sont retravaillés sous la connotation des erreurs de la vie. Dans les deux, le principe demeure le même. Génériquement, le philosophe circonscrit les ratés de la vie en ces termes : « *C'est seulement parce que, hommes, nous sommes des vivants qu'un raté morphologique est à nos yeux vivants, un monstre*³⁷⁹ ». Dans ce qui constitue le

³⁷⁹ Canguilhem Georges, « La monstruosité et Le Monstrueux » in *La connaissance de la vie*, p.219.

premier moment argumentatif, c'est plutôt une compréhension littérale qui se dégage. Cela conduit donc à une compréhension tout à fait originale. La question de la monstruosité comme raté de la vie est la conséquence d'une perception de jugement logique. Par conséquent, on peut à juste titre penser que le monstrueux est constitutif de la nature du vivant. Il y a donc un rapport logique entre les ratés de la vie et son caractère monstrueux. Ce rapport logique entre le fond et la forme peut être compris de la manière suivante : « *il faut réserver aux seuls êtres organiques la qualification de monstres. Il n'y a pas de monstre minéral. Il n'y a pas de monstre mécanique, ce qui n'a pas de règle de cohésion interne*³⁸⁰ ». La compréhension fondamentale ici est que, biologiquement, la nature du vivant se conçoit comme une réalité imparfaite. Par conséquent, la marque d'une réalité biologique est d'être une réalité erronée par excellence. Il s'ensuit donc que le monstrueux est caractéristique de la nature du vivant. C'est un caractère distinctif dans la vie biologique. Dire que la vie produit des êtres monstrueux serait donc une fausse assertion. Car essentiellement, le monstrueux exprime un ordre possible, « le monstre ce serait seulement l'autre que le même, un ordre que l'ordre le plus probable³⁸¹ ». La référence aux ratés de la vie pour déterminer la valeur des entités de la vie peut paraître un contresens. Mais ces ratés montrent justement l'individualité des réalités vitales au sens biologique du mot. Le caractère monstrueux de la vie provient donc d'une déduction logique qui n'a pas de fondement dans l'appréhension des êtres vivants. Il y a donc une mauvaise transposition du logique dans le monde vivant. Canguilhem, en regardant de près cette contradiction, se rend compte que le terme renvoie à un vocabulaire imaginaire. Plus encore on peut s'apercevoir que le monstrueux, dans le cadre de la vie, est une construction imaginaire.

Il est certain que le philosophe des sciences ne cherche pas à révéler la valeur des ratés de la vie à travers des explications qui conjuguent les forces obscures de la

³⁸⁰ Canguilhem Georges, « La monstruosité et le Monstrueux » in *La connaissance de la vie*, p.220.

³⁸¹ Canguilhem Georges, « La monstruosité et le Monstrueux » in *La connaissance de la vie*, p.220.

vie. Canguilhem cherche à montrer dans la question de monstruosité le caractère irrémédiablement distinctif des êtres vivants et leur volonté à rester dans le processus de la vie malgré l'adversité de leur environnement. Il y a donc dans la question des ratés, un révélateur constitutif de l'imperfection des êtres vivants. Nous admettons que ces ratés peuvent conduire à une réponse minimale de la vie. En tout cas, dans le premier mouvement réflexif, sur les ratés de la vie, ceux-ci apparaissent comme des indicateurs descriptifs et non de valorisations. Dans cette logique, le monstrueux relève à la fois la précarité des réussites de la vie, mais aussi sa contingence. « ... *Le monstre confère à la réplétion spécifique, à la régularité morphologique, à la réussite de la structuration, une valeur d'autant plus éminente qu'on en saisit maintenant la contingence*³⁸² ».

Toutefois, la pensée du philosophe français ne va pas s'arrêter en si bon chemin. La réflexion de Canguilhem va connaître ultérieurement un développement capital. La question de la monstruosité sera confrontée au développement de la biologie moderne. Canguilhem traite le concept à nouveau frais dans le sillage de l'essor de la génétique. L'argumentaire ici s'inscrit dans une perspective axiologique. La compréhension générale dans le cadre des erreurs innées est donnée dès le début de l'article, de la manière suivante : « *troubles biochimiques héréditaires, ces maladies génétiques peuvent cependant ne pas se manifester dès la naissance*³⁸³ ». Dans la compréhension de sa philosophie clinique, on comprend qu'il n'y a pas un rapport systématique entre l'erreur innée ou trouble génétique et leur penchant pathologique. Dans cette logique, on comprend quelque chose de fondamental ici. Rappelons simplement, pour la nécessité logique, que le monstrueux s'inscrit dans un registre langagier fabuleux. A y regarder de près, on se rend compte que le concept d'erreur également est du registre du jugement logique. Ainsi, on assiste à la

³⁸² Canguilhem Georges, « La monstruosité et le Monstrueux » in *La connaissance de la vie*, V^e éd, Paris, 2015, P.221.

³⁸³ Canguilhem Georges, « Un nouveau concept en Pathologie » in *Le Normal et le pathologique*, Ed. Quadrige, 2011. p.207.

substitution d'un ordre à un autre. On peut dire qu'il y a dans la connaissance génétique la substitution de l'ordre logique à l'ordre vital. Cela nous permet de saisir la vie du vivant sous la forme d'une organisation possible. Car il n'y a pas de fausse vie. Le vivant est ce qu'il doit être, et non ce qu'il devrait être. Le processus vital ne se déroule pas au conditionnel. Ainsi, la possibilité de l'erreur dans la vie montre les lignes de faille dans la structure vitale. La précarité est donc une règle constitutive de la vie elle-même. C'est dans la précarité que la vie fait le dépassement de sa propre production. Notre préoccupation n'est pas d'opposer la théorie génétique et la connaissance de la vie. Il est certain que la théorie de la vie en œuvre dans la génétique rend compte de la matérialité de la vie. L'épistémologie montre seulement qu'il y a en œuvre dans cette théorie le principe d'information. Mais comme nous l'avons déjà soulevé, l'originalité de la vie suppose la relation du vivant à son milieu. Ce qui précède interdit donc de parler de la radicalité ou de la systématisation de la pathologie génétique. « *Au départ, le concept d'erreur biochimique héréditaire reposait sur l'ingéniosité d'une métaphore ; il est fondé, aujourd'hui sur la solidité d'une analogie* ³⁸⁴ ». Il ne doit pas y avoir un glissement sémantique entre l'ordre de la pensée et l'ordre vital. En réalité, *Le Concept et la Vie*, le traitement que Canguilhem en fait pose ici une conclusion assez similaire. Il faut juste souligner le double inachèvement de l'erreur qui se justifie dans la propriété de la vie d'une part, et d'autre part dans le concept. On peut alors souligner un double partage de l'erreur. Dès lors, il est logique d'affirmer que l'erreur est à la fois une donnée fondamentale de la vie et en même temps une réalité irréductible de la connaissance. L'erreur, en tant que principe de la vie, s'explique dans la variabilité, ou du moins dans la contingence.

³⁸⁴ Canguilhem Georges, « Un nouveau concept en Pathologie » in *Le Normal et le pathologique*, Ed. Quadrige, 2011. p.209.

4.
BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

CANGUILHEM, G. (2011). *Le Normal et le Pathologique* (éd. 11). Paris: Puf Quadrige.

CANGUILHEM, G. (1988). *Idéologie et Rationnalité dans l'histoire des sciences de la vie*. Paris: Vrin .

CANGUILHEM, G. (2015). *La connaissance de la vie* (Vol. 2). Paris : vrin .

CANGUILHEM, G. (2011). *Œuvres Complètes. Écrits philosophiques et politiques, 1926-1939, tome I, sous la direction de Jean-françois Braunstein et Yves Schwartz* (Vol. Tome I). Paris: vrin .

CANGUILHEM, G. (2015). *Œuvres Complètes. Résistance, philosophie biologique et histoire des sciences 1940-1965, Tome IV*. Paris: vrin.

CANGUILHEM, G. (2002). *Écrits sur la medecine*. Pais: Seuil.

CANGUILHEM, G. (2015). *Études d'histoire et de philosophie des sciences* (éd. 7^{eme} édition). paris: vrin.

CANGUILHEM, G. (2015). *La Formation du concept de réflex au XVII et XVIII siècles* (éd. 5 ^{edition}). Paris: vrin.

CANGUILHEM, G. (1972). *La mathématisation des doctrines informes*. Paris : Hermann.

CANGUILHEM, G. (1980, Été). le cerveau et la Pensée. *prospective et santé* (14), pp. 81-98.

CANGUILHEM, G. (1966). Le concept et la vie. Dans C. Georges, *la connaissance de la vie* (p. 255). Paris: vrin.

CANGUILHEM, G. (1955, septembre -octobre). Le problème des regulations dans l'organisme et dans la société. *Cahier de l'alliance universelle* (92), pp. 64-73.

CANGUILHEM, G. (1947). Note sur la situation faite en France à la philosophie biologique. *revue de metaphysique et de Morale* , 52, pp. 322-332.

CANGUILHEM, G. (1955). Organismes et modèles mécaniques, réflexions sur la biologie cartésienne. *Revue philosophique de la france et de l'etranger* , CXLV (80), pp. 281-299.

CANGUILHEM, G. (1966, Décembre). Qu'est ce que la psychologie ? *Cahiers pour l'analyse* (2), pp. 112-126.

CANGUILHEM, G. (1989). « *Les maladies* », in *Encyclopédie philosophique universelle*. Paris: L'Univers philosophique-PUF.

CANGUILHEM, G. M. (1967, decembre). la recherche expérimentale. *Revue de l'enseignement philosophique* , 18 (2), pp. 58-64.

CANGUILHEM, G. (1984). Présentation de l'Anatomie. *Anatomie d'un épistémologue* (pp. 7-10). Paris : J.Vrin.

CANGUILHEM, G. (1939). *Traité de Logique et de Morale*. Paris: Robert et Fils.

CANGUILHEM, G. (1966). Un nouveau concept en pathologie .

CANGUILHEM, G, P. C. (1939). *Traité de sychologie* . Fonds Caphés.

CANGUILHEM, G. (1989). « *Les maladies* », in *Encyclopédie philosophique universelle*. Paris: L'Univers philosophique-PUF.

CANGUILHEM, G. M. (1967, decembre). La recherche expérimentale. *Revue de l'enseignement philosophique* , 18 (2), pp. 58-64.

CANGUILHEM, G. (1939). *Traité de Logique et de Morale*. Paris: Robert et Fils.

CANGUILHEM, G. (1980, Eté). le cerveau et la Pensée. *prospective et santé* (14), pp. 81-98.

CANGUILHEM, G. (1955, septembre -octobre). le probleme des regulations- dans l'organisme et dans la société. *Cahiers de l'alliance Universelle* (92), pp. 64-73.

CANGUILHEM, G. (1947, Juillet- octobre). Note sur la situation faite en france à la philosophie biologique. *Revue de métaphysique et de morale* , pp. 322-332.

CANGUILHEM, G. (1955). Organismes et modèles mécaniques, réflexions sur la biologie cartésienne. *Revue philosophique de la france et de l'étranger* , CXLV (80), pp. 281-299.

CANGUILHEM, G. (1959). Pathologie et physiologie de la thyroïde au XIX siècle. *Thales* , pp. 77-92.

Publication et œuvre scientifique sur Canguilhem

ALTHUSSER, L. (1964). Présentation. *La Pensée* (113), pp. 50-54.

AUGIER, H. (2015). *L'humanité à t-elle un avenir*. Paris : Libre / Solitaire .

BADIOU, A. (1993). *Y a-t-il une théorie du sujet chez Georges Canguilhem* » in *Georges Canguilhem : Philosophe, Historien des sciences, p.304*. paris: Albin Michel.

BAUDRY, P. (1991). *Le corps extrême approche sociologique des conduites à risque*,. Paris: L'harmattann.

BENMAKLOUF, A. (2000). Canguilhem, la capacité normative. *Lecture de Canguilhem : le normal et le pathologique* (pp. 63-83). Lyon: Ens Édition.

BERGSON, H. (2011). *La conscience et la vie*. Paris: puf.

BERNARD, C. (1966). *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris: Bordas.

BERNARD, C. (1938). *l'Introduction à l'Étude de la médecine expérimentale (Première Partie)* (éd. 2 eme). Paris: Hatier.

BERNARD, C. (1947). *Principes de Medecine Expérimentale ou de d'expérimentation appliquée à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique*. Paris: PUF.

BRAUNSTEIN, J.-F. (2000, Janvier - mars). Canguilhem avant Canguilhem. *Revue d'histoire des sciences*, 53 (1), pp. 9-26.

CAMMELI, M. (2022). *Canguilhem philosophe: Le sujet et l'erreur*. Paris: Puf.

CASSOU-NOGES Pierre, G. P. (2009). *Le concept le sujet et la science*. Cavallès, Canguilhem et Foucault. Paris : Vrin .

CAULLERY, M. (1957). *Génétique et Hérité* (éd. Que sais-je ?). Paris: Presse Universitaire de France.

CHRÉTIEN-GONI, J.-P. (2000). Georges Canguilhem 1904. Dans H. Denis, *Dictionnaire des philosophes* (Vol. 1, pp. 499-504). Paris: Puf.

CLOS, Y. (2000). Le normal et le pathologique en psychologie du travail. *Lecture de Canguilhem :Le Normal et le pathologique* (pp. 137-148). Lyon: ENS Édition.

CONRY, Y. (1993). La formation du concept de métamorphose: un essai d'application de la problématique canguilhémienne du normal et du pathologique. *Georges Canguilhem: Philosophe, Historien des sciences* (pp. 145-157). Paris : Albin Michel.

CUTRO Antonella. (2010). *Technique et vie biopolitique et philosophie du bios dans la pensée de Michel Foucault*. (R. C, Trad.) Paris: L'harmattan.

DAGOGNET, F. (1965). Archéologie ou histoire de la médecine. Dans *Critique* (pp. 436-447). PARIS: Critique.

DAGOGNET, F. (1964). *La raison et les remèdes* . PARIS : PUF.

DAGOGNET, F. (1988). *La maîtrise du vivant*. Paris: Hachette.

DAGOGNET, F. (1988). *La maîtrise du vivant*. Paris : Hachette.

DAGOGNET, F. (1998). *La peau Découverte* . Paris : Les Empecheurs de penser en Rond .

DAGOGNET, F. (2004). *La subjectivité* . Paris : Les empecheurs de penser en rond / Le Seuil .

DAGOGNET, F. (2008). *Le corps* . Paris : PUF.

DAGOGNET, F. (1999). *Les outils de la réflexion : épistémologie* . Paris : Le Plessis-Robinson, Empecheurs de Penser En Rond.

DAGOGNET, F. (1955). *Philosophie Biologique*. Paris: PUF.

DAGOGNET, F. (1985). *Rematéraliser ou matières et Matérialismes*. Paris : Vrin.

DAGOGNET, F. (1992). *Anatomie d'un Épistémologue*. Paris : Vrin.

DAGOGNET, F. (2000). *Considérations sur l'idée de Nature* . Paris : Vrin .

DAGOGNET, F. (1991). *Corps réfléchis*. Paris : Odile Jacob.

DAGOGNET, F. (1997). *Georges Canguilhem, philosophe de la vie* . Le Plessis-Robinson (Essonne) Institut Synthélabo.

DAGOGNET, F. (1993). La problématique historique de la vie. *Georges Canguilhem : philosophe, Historien des sciences* (pp. 222-232). Paris : Albin Michel .

DAGOGNET, F. (1985). Une oeuvre en trois temps. *Révue de métaphysique et de morale* (90.1), pp. 29-38.

DALED, F. P. (2008). Santé, folie et vérité aux XIX et XX siècles: NIRTZSCHE, CANGUILHEM et FOUCAULT. *L'envers de la raison: Alentour de Canguilem* (pp. 115-140). Paris: Vrin.

DALED, P. F. (2008). Introduction : L'envers de la raison , du principe de Broussais à Foucault via Canguilem. *L'envers de la raison: Alentour de Canguilem* (pp. 7-16). Paris: Vrin.

DEBRU, C. (2004). *Canguilhem Georges : science et non science*. Paris: Éditions Rue d'Ulm/ presses de l'École normale supérieure.

DEBRU, C. (2004). Georges Canguilhem et Kurt Goldstein. Dans *Science et non-science* (pp. 49-63). Paris: Éditions Rue d'Ulm.

DEBRU, C. (1993). Georges Canguilhem et la normativité du pathologique: dimensions épistémologiques et éthiques. *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 110-120). Paris : Albin Michel.

DEBRU, C. (1984). La chimie, Formation de modèles morphologiques. *Anatomie d'un Épistémologue* (pp. 37-55). Paris : J.vrin .

DELAPORTE, F. (1993). La problématique historique de la vie . *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 223-232). Paris : Albin Michel.

ESCAT, G. (1984). Adieu à KANT , retour à LEIBNIZ. *Anatomie d'un Épistémologue* (pp. 83-100). Paris : J.Vrin.

Etienne, B. (1990). Science et vérité dans la philosophie de Georges Canguilhem. *Georges Canguilhem:Philosophe, Historien des sciences* (pp. 58-76). Paris : Albin Michel .

Étienne, B. (1993). science et vérité dans la philosophie de Georges Canguilhem. *Georges Canguilhem:Philosophe , historien des sciences* (pp. 58-76). Paris : Albin Michel.

FAGOT-LARGEAULT, A. (1985). *L'homme bioéthique. Pour une déontologie de la recherche sur le vivant* . Paris : Maloine.

FAGOT-LARGEAULT, A. (2010). *Médecine et philosophie* . Paris : PUF .

FICHANT, M. (1993). Georges Canguilhem et l'idée de la philosophie . *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 37-48). Paris : Albin Michel.

FOUCAULT, M. (2001). *Dits et écrits I 1954- 1975*. Paris : Quatro Gallimard .

- FOUCAULT, M. (1985). La vie l'expérience et la science. *Revue de Métaphysique et de Morale*, pp. 3-14.
- FOUCAULT, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Tel-Gallimard .
- FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller*. Paris : Tel- Gallimard.
- FRANCOIS, J. (1970). *La logique du vivant*. Paris: Gallimard.
- Gaston, B. (1938). *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective* (éd. 1970). Paris: vrin.
- Gaston, B. (1953). *Le matérialisme rationnel* (éd. 2010). Paris: PUF.
- GAYON, J. (2000). Le concept d'individualité. *Lecture de Canguilhem: Le Normal et le Pathologique* (pp. 19-47). Lyon: ENS Édition.
- Georges, F. (1946). *Problèmes humains du machinisme industriel*. Paris : Gallimard.
- Gilles, R. (1996). *L'Épistémologie chez Georges Canguilhem*. Paris : Nathan .
- Giroux, E. (2010). *Après Canguilhem : définir la santé et la maladie*. Paris : puf .
- Goldstein, K. (1933). *L'analyse de l'aphasie et l'étude de l'essence du langage* », in *Journal de psychologie normale et pathologique*. Paris : PUF.
- Goldstein, K. (1951). *La structure de l'organisme*. Saint-Armant : Gallimard.
- GOLDSTEIN, K. (1951). *La structure de l'organisme*. Paris: Tel-Gallimard.
- GUERY, F. (1984). Une Epistémologie non-philosophique . *Anatomie d'un Épistémologue* (pp. 11-22). Paris : J.vrin .
- Guillaume, L. (2002). *Antropologie et biologie chez Georges Canguilhem*. Paris: Puf.
- Guillaume, L. B. (2002). *Canguilhem et la vie humaine*. Paris: puf.
- Guillaume, L. B. (1998). *Canguilhem et les normes*. Paris : Puf.
- Guillaume, L. B. Le problème de la création :Berson et Canguilhem. Dans *Anales Bergsonniens* (Vol. 2, pp. 489-506). paris: PUF.
- Guillaume, L. B. (2008). L'homme sauvage , le primitif et l'idiot . *L'envers de la raison :Alentour de Canguilhem* (pp. 17-34). Paris : j.Vrin .

Hee, J. H. (2008). La philosophie de la médecine chez Canguilhem: de la maladie et de la médecine à l'histoire . *L'envers de la raison: Alentour de Canguilhem* (pp. 173-190). Paris : Vrin .

Henri, B. (1959). *L'évolution créatrice*. Paris: Quadrige- PUF.

HODGE, J. (2000). Canguilhem et l'histoire de la biologie/ Canguilhem and the history of biology. *Revue d'histoire des sciences* (53-1), pp. 65-82.

HUXLEU, A. (1958). *Retour au meilleur des Mondes*. (D. MEUNIER, Trad.) Paris: Plon.

HUXLEY, A. (1932). *LE Meilleur des Mondes*. (J. CASTIER, Trad.) Paris: Plon.

JACQUARD, A. (1978). *Éloge de la différence: La génétique et les hommes* . Paris : SEUIL.

Jacques, P. (1985). G. Canguilhem , professeur de Terminale : Un essai de témoignage . *revue de Métaphysique et de Morale* (90.1), pp. 63-83.

Jan, S. (1993). Le rôle de la technique dans l'oeuvre de Georges Canguilhem, . *Georges Canguilhem: philosophe, Historien des sciences* (pp. 243-250). Paris : Albin Michel .

Jean-Jacques, S. (1985). Georges Canguilhem ou la modernité. *Revue de métaphysique et de Morale* (90.1), pp. 52-62.

JEANNEROD, M. (1993). Sur le concept de mouvement volontaire. *Georges Canguilhem: Philosophe , historien des sciences* (pp. 251-261). Paris: Albin Michel.

KOYRÉ, A. (1939). *Études Galiléennes* (éd. 1966). Paris: Hermann.

KREMER-MARIETTI, A. (1999). *L'Anthropologie positive d'Auguste Comte* . Paris : L'Harmattan.

KREMER-MARIETTI, A. (1985). *Michel Foucault : Archéologie et généalogie* . Paris : Librairie Générale Française .

KUGHN, T. (1973). *La révolution Copernicienne* . Paris : Fayard .

LADRIERE, J. (1997). *Les enjeux de la rationalité. Le défi de la science et de la technique aux cultures*. Paris : Aubier-Unesco.

LAGACHE, D. (1946). Le Normal et le pathologique d'après M. Georges Canguilhem. *Revue de métaphysique et de Morale* (51), pp. 355-370.

LE BLANC, G. (2000). *Lecture de Canguilhem: Le normal et le pathologique*. Lyon: ENS Éditions.

LEBRUN, G. (1993). De la supériorité du vivant humain . *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 208-222). Paris : Albin Michel.

LECOURT, D. (2007). Georges Canguilhem, le philosophe. *Canguilhem, histoire des sciences politique du vivant* (pp. 27-43). Paris: PUF.

LECOURT, D. (1993). La question de l'individu d'après Georges Canguilhem . *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 262-270). Paris : Albin Michel.

LECOURT, D. (1993). La question de l'individu d'après Georges Canguilhem. *Gerges Canguilhem : Philosophe historien des scciences* (pp. 262-270). Paris: Albin Michel.

LECOURT, D. (1972). *pour une critique de l'épistémologie (Bachelard, Canguilhem, Foucault)*. Paris: Maspero.

LEFEVRE, C. (2008). La lecture épistémologique de la psychologie de Maine de Biran par Georges Canguilhem. *L'envers de la raison: Alentour de Canguilem* (pp. 35-52). Paris: vrin.

LIEBIG, J. (1842). *Chimie organique appliquée à la physiologie animale et la Pathologie*. (C. GERHARDT, Trad.) Paris: J. Belin Leprieur Fils.

MACHEREY, P. (1993). De Canguilhem à Canguilhem en passant par Foucault. *Georges Canguilhem: philosophe, historien des sciences* (pp. 286-294). Paris: Albin Michel.

MACHEREY, P. (1964, février). La philosophie de la science de Georges Canguilhem, Epistémologie et histoire des sciences. *La pensée* (113), pp. 50-74.

Marjorie, G. (2000, Janvier /Mars). L'épistémologie de Georges Canguilhem vue de l'étranger/ The philosophy of science of Geoges Canguilhem: A tansatlantic view. *Revue d'histoire des sciences* , pp. 47-64.

MATHIOT, J. (1993). Génétique et connaissance de la vie . *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 194-206). 1993: Albin Michel.

Maurice, C. (1957). *Génétique et Hérité* (éd. Que sais-je?). Paris: PUF.

Michel, F. (1993). Georges Canguilhem et l'Idée de philosophie. *Georges Canguilhem: philosophe, historien des sciences* (pp. 37-48). Paris: Albin Michel.

MORANGE, M. (2000). Georges Canguilhem et la biologie XX siècle / Georges Canguilhem and the twentieth-century biology. *Revue d'histoire des sciences* (53.1), pp. 83-106.

MOULIN, A. M. (1993). La médecine moderne selon Georges Canguilhem "Concept en Attente". *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 121-134). Paris : Albin Michel.

MOULIN, A.-M. (1984). Biologie sans vivant, Médecine sans malades. *Anatomie d'un Épistémologue* (pp. 57-67). Paris : J.Vrin.

MOULIN, A.-M. (1993). La médecine moderne selon Georges Canguilhem : Concept en attente. *MOULIN Anne Marie, La médecine moderne selon Georges Canguilhem : philosophe , Historien des sciences* (pp. 121-134). Paris: Albin Michel.

Paul-Antoine, M. (2007). *Bergson ou L'imagination Métaphysique* . Paris : KIMÉ.

Pierre, M. (1996, Décembre). Georges Canguilhem: un style de pensée. *Cahiers Philosophiques* (69), pp. 47-56.

PROCHIANTZ, A. (1993). Le matérialisme de Georges Canguilhem. *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 271-285). Paris : Albin Michel.

RICOEUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: SEUIL.

ROTH, X. (2013). *Georges Canguilhem et l'unité de l'expérience. Juger et agir , 1926-1939*. Paris: Vrin.

ROUDINESCO, É. (1998). Georges Canguilhem, de la médecine à la résistance : destin du concept de normalité. *Actualité de Georges Canguilhem* (pp. 13-41). Paris: Le Plessis-Robinson (Institut Synthélabo).

SAINT-SERNIN, B. (1985). Georges Canguilhem à la sorbonne. *Revue de Métaphysique et de Morale* (90.1), pp. 84-92.

SALOMON-BAYET, C. (1996). Georges Canguilhem, Le concept et l'action. *Raison Présente* (119), pp. 3-15.

SCHWARTZ, Y. (1993). Une remontée en trois temps : Georges Canguilhem, la vie , le travail » in Georges Canguilhem :philosophe historien des sciences. *SCHWARTZ Yves* , « *une remontée en trois temps : Georges Georges Canguilhem :philosophe historien des sciences* (pp. 305-321). Paris: Albin Michel.

SEBESTIK, J. (1993). Le rôle de la technique dans l'oeuvre de Georges Canguilhem. *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 243-250). Paris : Albin Michel.

SERIS, J.-P. (1993). *L'histoire et la vie* » in *Georges Canguilhem :philosophe , historien des sciences*. Paris: Albin Michel.

SÉris, J.-P. (1993). L'histoire et la vie . *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 90-103). Paris : Albin Michel.

STIEGLER, B. (2000). De Canguilhem à Nietzsche. *Lecture de Canguilhem: Le normal et le pathologique* (pp. 85-101). Lyon: Ens Édition.

TASSY, P. (1993). Développement et temps généalogique . *Georges Canguilhem:Philosophe , Historien des sciences* (pp. 175-192). Paris : Albin Michel.C

4.1. WEBOGRAPHIE OU SITOGRAPHIE

Anne Fagot-Largeault, Leçon inaugurale au collège de France,
[http://fr.scribd.com/doc8361952/Anne-FagotLargeault-lecon-inaugurale –
au-college-de-France-1^{er}-mars-2001](http://fr.scribd.com/doc8361952/Anne-FagotLargeault-lecon-inaugurale-au-college-de-France-1er-mars-2001), p.5.

https://www.jstor.org/stable/40899295?seq=5#metadata_info_tab_contents

5.
ANNEXES

6.
INDEX

Texte Index

A

Alain Badiou, 26, 81, 82, 150, 195, 204
 Aldous Huxley, 52
 Ali Benmakhlouf, 217
 André Lalande, 104
 Anne Marie Moulin, 160

C

Canguilhem, 1, 8, 9, 10, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 23,
 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36,
 37, 39, 40, 42, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 53,
 55, 56, 57, 62, 64, 66, 67, 68, 72, 74, 76, 77,
 78, 79, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90,
 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102,
 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111,
 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120,
 121, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130,
 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 140,
 141, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150,
 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159,
 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168,
 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 178,
 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187,
 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196,
 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205,
 206, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 215,
 216, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 226,
 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 235, 236,
 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247,
 248, 249
 Claude Bernard, 8, 25, 26, 38, 41, 46, 48, 49, 54,
 55, 56, 57, 58, 59, 69, 70, 81, 88, 95, 197,
 208, 209, 211, 212
 Claude DEBRU, 61

D

d'Yves Clos, 76
 Dagognet, 50, 62, 205, 226, 235
 Delaporte, 41
 DELAPORTE, 41, 60, 76
 Dilthey, 203
 Dominique Lecourt, 93, 94, 194, 223

E

Elodie Giroux, 110
 Enguelhart, 47
 Etienne Balibard, 33

F

Fichant, 27, 33
 François Dagognet, 15, 52
 François Jacob, 17, 63, 65, 98, 223, 224, 225, 226

G

Gayon, 49, 50, 66, 102, 191
 Guillaume Le Blanc, 31, 152, 198

J

Jean Pierre Seris, 28
 JEANNEROD, 219

K

Kouassi, 6
 Kurt Goldstein, 18, 68, 85, 179, 191, 199

L

Liebig, 64

M

Michel Fichant,, 33
 Michel Foucault, 34, 35, 173
 Michel Morange, 28

N

Nietzsche, 27

P

Patrick Baudry,, 66
 Paul Ricœur, 69

Q

Quételet, 116

S

SEBESTIK, 215

Y

Yves SCHWARTZ, 143

Résumé

« Le concept d'erreur dans la philosophie biologique de Canguilhem »

Historiquement, on peut situer la modernité méthodologique de la connaissance de la vie au positivisme de Claude Bernard. Ce positivisme trouve principalement sa légitimité dans la méthode expérimentale. Passer du monde de la matière brute à la matière vivante est donc légitimé par le principe de décomposition et non celui structurel. Dès lors, l'erreur de la vie peut recevoir une connotation négative de contre-valeur vitale. Toutefois, la normativité biologique développée par Canguilhem opère un dépassement conceptuel du positivisme dans la connaissance du vivant. Ainsi, la production des normes vitales ne peut se comprendre que dans un principe de dépassement. On comprend qu'il y a dans la vie elle-même le dépassement de ses propres normes.

Ceci permet de saisir l'irréversibilité dans la production des normes vitales. Il y a donc lieu de penser que le vivant serait un ensemble complexe dont l'intériorité est ouverte sur l'extériorité. Le vivant est son propre centre opératoire. En conséquence, la philosophie biologique de Canguilhem offre un cadre théorique nouveau pour la compréhension des erreurs de la vie, et de leur devenir dans une perspective de l'existence. Dans ce cadre, les lignes de faille dans la vie n'en sont plus des failles, mais trouvent leur explication dans un principe général de production des normes vitales. Telle est donc la trame de notre analyse qui trouve le centre névralgique de la philosophie biologique de Georges Canguilhem dans la question des ratés de la vie.

Mots clefs : Erreur, concept, philosophie, biologie, histoire, normativité, normal.

Abstract

Titre en anglais

“ The concept of error in the biological philosophy of CANGUILHEM ”

Historically, we can situate the methodological modernity of the knowledge of life in the positivism of Claude Bernard. This positivism mainly finds its legitimacy in the

experimental method. Going from the world of raw matter to living matter is therefore legitimized by the principle of decomposition and not that of structure. Therefore, the error of life can receive a negative connotation of vital counter-value. However, the biological normativity developed by Canguilhem operates a conceptual overcoming of positivism in the knowledge of the living. Thus, the production of vital norms can only be understood in a principle of going beyond. We understand that there is in life itself the overcoming of its own standards. This allows us to grasp the irreversibility in the production of vital norms. There is therefore reason to think that the living would be a complex whole whose interiority is open to the exterior. The living is its own operating center. As a result, Canguilhem's biological philosophy offers a new theoretical framework for understanding the errors of life, and their future from the perspective of existence. In this framework, the fault lines in life are no longer faults, but find their explanation in a general principle of production of vital norms. Such is therefore the framework of our analysis which finds the nerve center of the biological philosophy of Georges Canguilhem in the question of the failures of life.

Keywords: error, concept, philosophy, biology, history, normativity, normal.